This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27524 f 167

Mr. Barker

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME III.

BIBLIOTECA BODLEIANA

A. Ravel Inv. 1765 — R. De Launay le Jeune

L'AMI
)ES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME III.

A PARIS
CHEZ *ANT. AUG.* RENOUARD.
XI. — 1803.

BODL. LIBR.
30. MAY 1916
OXFORD

L'AMI DES ENFANS.

LE COMPLIMENT

DE NOUVELLE ANNÉE.

Le premier jour de l'an, le petit Porphire entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix:

Ainsi que les Romains s'adressoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honoré père, je viens.... h! .... je viens.....

Ici, le petit orateur demeura court. Il eut au frapper du pied, se gratter le front, uiller dans toutes ses poches, le reste de la angue ne se trouvoit point. Le pauvre heureux se tourmentoit et suoit à grosses ttes. M. de Vermont eut pitié de son arras. Il *lui fit signe* d'approcher; et *t embrassé tendrement*, il lui dit:

Voilà un fort beau discours, mon fils ce toi qui l'as composé ?

PORPHIRE.

Non, mon papa, vous avez bien bonté. Je n'en sais pas encore assez pou C'est mon frère qui est en rhétorique vous y auriez vu du ronflant. C'est t périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je repasser, rien qu'une fois, et vous v Voulez-vous toujours que je vous dis qui est pour maman? Il est tiré de l'h grecque.

M. DE VERMONT.

Non, mon ami, cela n'est pas néces ta mère et moi, nous vous en sav même gré, à toi et à ton frère.

PORPHIRE.

Oh ! il a bien été quinze jours à le poser, et moi, aussi long-temps à l'appr C'est triste qu'il m'échappe précisémen qu'il falloit m'en souvenir. Hier enc le déclamois si bien à votre tête à per Je le lui récitai d'un bout à l'autre sans quer une fois. Si elle pouvoit vous le

M. DE VERMONT.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, *bien entendu.*

PORPHIRE.

Vous m'avez entendu ? Ah ! mon papa, que je vous embrasse ! Je le disois bien, n'est-ce pas ?

M. DE VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh ! c'est qu'il étoit beau !

M. DE VERMONT.

Ton frère y a mis toute son éloquence ; mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec.

M. DE VERMONT.

Oui, si tu te bornois à me dire : Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu chercher en toi-même ce que je dois desirer le plus vivement dans cette année nouvelle.

PORPHIRE.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'

voir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis, votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela ?

PORPHIRE.

O mon papa ! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien ! voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne ?

PORPHIRE.

Je ne croyois pas être si savant ; mais c'est toujours comme cela quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE.

Je sens bien à-peu-près ce que vous voulez

me dire ; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitois tout-à-l'heure Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur, à un malheureux, la fin de ses peines ; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public ; qu'il lui donne la force d'esprit et le courage nécessaire pour les exécuter ; qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités ; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse ; aux pères et aux mères, le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans ; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation *de leur bien*veillance. On ne doit *pas même oublier* ses ennemis, et adresser

des vœux au ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, et qu'il leur inspire le desir de se réconcilier avec nous.

PORPHIRE.

O mon papa! que je vous remercie! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

M. DE VERMONT.

C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif desir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu?

PORPHIRE.

Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une *autre comparaison.*

PORPHIRE.

Ah! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

PORPHIRE.

O mon papa! quelle belle perspective on a du haut des tours! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue, et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE.

Eh bien! mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin?

M. DE VERMONT.

Pas mal. Je fus assez content de tes jambes; mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

PORPHIRE.

Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées *sur la route. On voit* tout de suite combien

on a marché, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

M. DE VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

PORPHIRE.

Ah ! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quart de mille et les demi-mille, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT.

Fort bien, mon fils ; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

PORPHIRE.

Je ne m'en souviendrois pas mieux si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentois ingambe, et que j'étois glorieux de vous le *montrer*, je voulus aller très-vîte, et je fai-

sois je ne sais combien de faux-pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyois, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre où une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de fatigue, ni d'ennui : et le bon repas que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très-fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te *sais pourtant* gré d'avoir omises, *telles que cette attention* si touchante d'aller

prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres, sur lequel il alloit tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

PORPHIRE.

Eh! mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE.

Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content! Si vous saviez combien cela me délassoit! j'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'at-

PORPHIRE.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT.

Le coup-d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux-pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savoit la modérer. Les connoissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir; les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie et l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire *des chagrins* et des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas

que je te fis faire au bout de ta course, i
qu'une foible image de la récompense
Dieu nous réserve à la fin de nos jours, j
les bonnes actions dont nous les aurons i
plis.

PORPHIRE.

Oui, mon papa, cela quadre tout j
Oh! quel bonheur je vois pour moi
l'année que nous commençons aujourd'

M. DE VERMONT.

C'est de toi seul qu'il dépend de la re
heureuse. Mais revenons à notre voyage
souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à
endroit que l'on nomme le Point-du-J
le ciel étoit serein dans ce moment; et
pouvions voir derrière nous tout l'espac
nous avions parcouru.

PORPHIRE.

Oh! oui. J'étois fier d'avoir si bien
tout ce chemin.

M. DE VERMONT.

Le serois-tu de même aujourd'hui q
raison commence à t'éclairer, en portar
regard sur le chemin que tu as fait jusq
dans la vie? Tu y es entré foible et nu,
aucun moyen de pourvoir à tes besoins

ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers alimens. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?

PORPHIRE.

Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le *passé. J'aime mieux* porter ma vue sur

l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT.

Embrasse-moi, mon fils; j'accepte t promesse, et j'y renferme tous les vœu que je forme, à mon tour, pour toi, dans c renouvellement de l'année.

LES ÉTRENNES,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
EDOUARD, son fils.
VICTORINE, sa fille.
CHARLES, ami d'Edouard.
ALEXIS, jeune orphelin.
COMTOIS, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.

LES ÉTRENNES.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

Eh quoi ! de si bonne heure ici, monsieur Charles ?

CHARLES.

Ah ! c'est vous que je cherchois, Alexis.

ALEXIS.

Moi, monsieur ? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite ?

CHARLES.

Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien ! avez-vous eu de jolies étrennes ?

ALEXIS.

Oh mon Dieu, que me demandez-vous ? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur et moi, nous sommes tous les trois fort contens.

CHARLES.

Mais M. *Dufresne* ne vous laisse manquer *de rien, à ce que j'imagine.*

ALEXIS.

Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avoit pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf ? c'est d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui ; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur : et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES.

C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes !

ALEXIS.

Oh sûrement ! Son papa est si riche ! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours, ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES.

J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu ? Il vous aura sûrement fait voir les présens qu'on lui a faits ?

ALEXIS.

Oui; mais comment me les rappeler tous ?

Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES.

Ce n'est pas là ce que je desire le plus de savoir : ce sont les friandises, et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS.

Oh ! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac ; et à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

CHARLES.

Et quoi, par exemple ?

ALEXIS.

Que vous dirai-je, moi ? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur ; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, *il se fera un plaisir de* vous les faire voir. *Pourquoi me faites-vous ces questions ?*

CHARLES.

Je sais bien ce que je fais. J'avois m
sons pour apprendre tout cela de votr
che, avant de monter chez lui.

ALEXIS.

Et quelles sont vos raisons, s'il vous

CHARLES.

Je ne les dis à personne. Cepend
vous me promettiez d'être discret...

ALEXIS.

Je ne fais jamais de rapports.

CHARLES.

Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS.

Voilà ma main.

CHARLES.

Eh bien, je vous dirai en confi
qu'Edouard a été bien attrapé.

ALEXIS.

Mon bon ami ? Je ne le souffrirai p

CHARLES.

En ce cas-là, vous ne saurez rien.
encore maître de mon secret.

ALEXIS.

Comment, vous pourriez faire tor
cher Edouard ?

CHARLES.

Oh ! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS.

Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

CHARLES.

Non; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS.

Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES.

Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui seroit partageable, s'entend.

ALEXIS.

Eh bien ! comment pourroit-il perdre à ce marché ? son papa n'est pas si riche que le vôtre, et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES.

Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent; tenez, cette montre que voici; mais cela ne peut pas se partager.

ALEXIS.

Et vous n'avez eu rien de plus ?

CHARLES.

Rien absolument qu'un gâteau et deux petites boîtes de confitures. Moi papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire; c'est alors que j'avois des bonbons et des colifichets de toute espèce. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière, et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; et avant-hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez....

ALEXIS.

Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles? Je ne puis guère vous croire?

CHARLES.

Que voulez-vous dire, M. Alexis? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez.....

ALEXIS.

Jurer? Fi donc! cela ne convient pas à *honnêtes* garçons comme nous. C'est votre

affaire; et si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES.

Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ses étrennes?

ALEXIS.

Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose! Il seroit malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire.....

CHARLES.

Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS.

Quoi donc, est-ce que vous persistez encore?....

CHARLES.

Que *feriez-vous* à ma place, vous qui *parlez?*

ALEXIS.

Je ne recevrois rien, n'ayant rien à donner, et je lui rendrois sa parole.

CHARLES.

Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure; et lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre.....

ALEXIS.

Encore jurer, M. Charles! Fi de vos sermens! Je suis bien pauvre; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusqu'à votre montre, je ne voudrois pas faire un serment inutile.

CHARLES.

Allez, vous êtes un enfant. Sans ce ser-

ment, comment seroit-on lié à sa promesse?

ALEXIS.

Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurois que penser de vous.

CHARLES.

Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne?

ALEXIS, *avec chaleur.*

Si je le crois? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas, et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES.

C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS.

Je n'ai rien à lui rappeler; il sait son devoir de lui-même.

CHARLES.

Dites-lui aussi *que je* le félicite de tout *mon cœur d'avoir été ainsi* attrapé.

ALEXIS.

Quoi ! vous joignez encore l'insulte à la rapine ?

CHARLES.

Je me moque de lui comme il se seroit moqué de moi. Laissez-le faire, il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS.

Non, non, monsieur, je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES, *en sortant.*

A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCÈNE II.

ALEXIS, *seul.*

Je n'aurois jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit si dure pour son ami ? Quelle avarice ! quelle bassesse ! Au reste, c'est la faute d'Edouard ; et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici *qui vient.*

SCÈNE III.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD, *tenant un billet à la main.*

Ah, mon cher Alexis ! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne.*)

ALEXIS.

Je sais tout ce qu'il contient, mon ami ; mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché ? Il me semble que tu aurois dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

EDOUARD.

D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS.

Eh bien ! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée ?

EDOUARD.

Parce que l'année dernière et encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois.....

ALEXIS.

Oui, *tu croyois en faire* ta dupe. Te voilà *justement puni de ta* cupidité.

EDOUARD.

Ah ! si j'avois su me contente devoit m'appartenir !

ALEXIS.

Point de regrets, mon ami. N tu pas encore assez de ta moitié ?

EDOUARD.

Tu crois donc ?....

ALEXIS.

N'achève pas. Edouard me de doit tenir sa parole.

EDOUARD.

Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas nerie de sa part ?

ALEXIS.

Je le crois, car il me l'a assuré.. toute personne, jusqu'à ce qu trompé une fois.

EDOUARD.

Mais comment son père l'auroit mesquinement cette année ? J toutes les années précédentes, r magasin de bijoux.

ALEXIS.

C'étoit de sa maman : elle n'es *père pense* comme le tien : au li

telles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

EDOUARD.

Oh ! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi ; et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS.

S'il en agissoit de cette manière, ce seroit un fripon.

EDOUARD.

Et dans ce cas, serois-je obligé de lui tenir parole ?

ALEXIS.

Pourquoi non ? C'est comme si tu disois que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

EDOUARD.

Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas ?

ALEXIS.

Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

EDOUARD.

Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante ?

ALEXIS.

As-tu fait cette exception dans votre traité ?

EDOUARD.

Hélas! non, vraiment.

ALEXIS.

Ainsi, cela s'entendoit de tout ce que pourrois recevoir.

EDOUARD, *frappant du pied.*

Mais que ferai-je donc?....

ALEXIS.

Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'u parti à prendre dans cette affaire.

EDOUARD.

Si je le veux toutefois. Qui pourroit m forcer?

ALEXIS.

L'honneur. Si tu penses assez mal pour manquer, Charles aura le droit de te décl rer par-tout pour un fripon.

EDOUARD.

Oh! cela ne m'embarrasse guère; je su en état de lui répondre. Et puis, comme pourroit-il me convaincre?

ALEXIS.

Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est m qui le lui ai dit.

EDOUARD.

Quoi! tu aurois pu me trahir? Alexi *toute amitié* est rompue entre nous.

ALEXIS.

J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me seroit bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention; mais s'il m'avoit appelé en témoignage, il auroit toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à sa parole.

EDOUARD.

Tu aurois pris son parti contre moi, et je serois ton ami! Non, je ne le suis plus.

ALEXIS.

Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner : et si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

EDOUARD.

Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller!

ALEXIS.

Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même? *Pourquoi t'engager dans une promesse, par laquelle tu t'exposois à perdre?*

EDOUARD.

Mais aussi, je pouvois y gagner.

ALEXIS.

Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ses engagemens envers toi ?

EDOUARD.

Belle question.

ALEXIS.

Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui ? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

EDOUARD.

Oui, pour la moitié de tout ce que je possède !

ALEXIS.

L'autre moitié te reste. Eh bien ! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense sur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guère à de pareilles bagatelles, et que tu sais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer et de te respecter. Si Charles te trompe, *je suis sûr* qu'il n'osera jamais porter les yeux *sur toi*, au lieu que tu marcheras devant lui,

la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étois riche, tu ne gémirois pas longtemps de cette perte; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

EDOUARD, *lui sautant au cou.*

Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuste et intéressé; mais, va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

ALEXIS.

Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoissois ton cœur, et je savois le parti que tu allois prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même, *te causera* plus de plaisir que *tout ce que tu sacrifies.* Au bout de quelques

jours, tu t'en serois dégoûté, et tu l'aurois donné au premier venu.

EDOUARD.

Oui, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur?

ALEXIS, *en l'embrassant.*

M'aimer toujours, Edouard.

EDOUARD.

Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS.

Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCÈNE IV.

ALEXIS, *seul.*

NON, quand tout cela seroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidèle *à sa parole* aux dépens de ses plaisirs! Ce sacrifice *lui* coûte sans doute. Eh bien! il n'en

est que plus glorieux. J'étois sûr de sa droiture; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCÈNE V.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD, *portant par les deux anses une grande corbeille.*

VIENS, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confiture. (*Il l'ouvre et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu; prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS.

Non, non; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits; deux pour l'un et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles, trois pour chacun. (*Il fait deux parts qu'il place*

aux deux bouts de la table.) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse ?

EDOUARD.

Deux cents.

ALEXIS, *après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix.*

Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager ; elle te reste avec les autres jetons.

EDOUARD.

Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille. N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

ALEXIS.

J'en aurois si tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillans que les bleus. — Un jeu de loto et un microscope.

EDOUARD.

Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS.

Il est bien vrai, à la rigueur ; mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendroit nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le loto, *et gardons* le microscope pour nous. Il pourra *servir à nous instruire*, en nous faisant con-

nôtre mille beautés de la nature, qui se déroberoient à nos regards.

EDOUARD.

Ah! voilà maintenant ce qui me coûte le plus! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS.

Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent.

EDOUARD.

Les neuf Muses et les quatre Saisons.

ALEXIS.

Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part, et les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

EDOUARD.

Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS.

Ce que j'aurois fait moi-même à ta place. — Ha, *ha! des estampes* encadrées? J'avois *oublié de lui en parler.*

EDOUARD, *avec joie.*

Est-il bien vrai, mon ami ?

ALEXIS, *d'un air sévère.*

Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savoit ? Combien y en a-t-il ? Voyons ? Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.*) Ici, les princes régnans de l'Europe, et là, les grands hommes de France.

EDOUARD.

Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS, *lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.*

Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici La Fontaine et Fénélon. Gardons les amis de notre enfance. (*Il baise les deux portraits ; ensuite, il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Edouard.*) Voilà tout, je crois ?

EDOUARD, *tristement.*

Hélas ! oui.

ALEXIS.

Pourquoi cet air si triste ?

EDOUARD.

st que tu veux que mon bien lui appar-
.

ALEXIS.

n, mon cher Edouard, ce n'est pas moi
veux; c'est toi qui l'as voulu, et qui
ux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux
rs?

EDOUARD.

i, oui; fais seulement que je ne voie
ela, que j'en sois débarrassé.

ALEXIS.

r pense plus, mon ami; tu as fait ton
r. Je cours trouver Charles et lui par-
'il t'a trompé, je veux qu'il en meure
nte. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

EDOUARD, *seul.*

t oui! mourir de honte? Il se moquera
ıi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne
oit pas envoyé la moitié de ses pau-
s pour avoir mes richesses. (*Il s'ap-
e de la table, en la parcourant d'un
ste.*) *Et il faut* que je me prive de tant

de jolies choses ! pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerois mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens! Et ce loto que j'avois tant desiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auroient fait une armée ! tout cela étoit à moi ; je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment.*) Mais, non, Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole et mon honneur ? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles? Non, c'est Victorine.

SCÈNE VII.

EDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE, *regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table.*

Que fais-tu donc là, mon frère ? Que signifie ce partage ? Est-ce qu'il y auroit une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce seroit une fort aimable galanterie ?

EDOUARD.

Ah ! ma sœur, je le voudrois, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE.

Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah !

entends. C'est quelque nouvelle escroquerie
'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès
e toi pour les autres; et ce qu'il obtient par
es importunités, il sait le mettre de côté
our lui.

EDOUARD.

Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne
arçon : je voudrois pour tout ce que je pos-
ède, avoir sa noble manière de penser.

VICTORINE.

Mais enfin, que veut dire ce déménage-
ment?

EDOUARD.

Que je suis bien puni d'avoir été si avide.
l faut que je cède à Charles la moitié des
présens que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE.

Au lieu de me les donner ! Et à quel
propos?

EDOUARD.

Parce que nous étions convenus ensemble
le partager nos étrennes. Par malheur, j'ai
eu beaucoup, et lui rien.

VICTORINE.

Il n'auroit donc rien de moi : c'est la jus-
tice.

EDOUARD.

Que veux-tu? nous nous sommes en
par l'honneur. Il m'a tenu parole; il
bien lui tenir la mienne, ou je suis u
quin.

VICTORINE.

Voilà de ces folies que ton Alexis t
dans la tête. Non, je suis dépitée de c
tu te laisses gouverner par un enfant q
de nos secours?

EDOUARD.

Mais n'a-t-il pas raison?

VICTORINE.

Lui? jamais. Et je parierois même au
d'hui qu'il s'entend avec Charles pour
tager tes dépouilles.

EDOUARD.

Sérieusement tu le croirois, ma s
Mais non, non, tu lui fais injure; A
est trop généreux.

VICTORINE.

C'est toi qui es trop foible. Il prei
bien, je crois, ton parti plutôt que ce
Charles, s'il n'y étoit intéressé.

EDOUARD.

Je suis son ami; il est intéressé à ce
ne sois pas un fripon.

VICTORINE.

Ha, ha, ha! fort bien! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

EDOUARD.

Cela vaudroit toujours mieux.

VICTORINE.

Et d'une manière si ridicule! Oh! comme ils vont se moquer de toi! Ha, ha, ha!

EDOUARD.

Alexis se moqueroit de moi?

VICTORINE.

S'il aide à te tromper.

EDOUARD.

Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

VICTORINE.

Et bien! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes, lorsqu'ils pensent t'attraper.

EDOUARD.

Oui; que je me déshonore pour sauver ces misères!

VICTORINE.

Mais si je te les conserve avec ton honneur?

EDOUARD.

Et par quel moyen?

VICTORINE.

Le voici. C'est d'aller conter l'affair
mon papa, ou plutôt à ma tante, qui se
plus facile à persuader, pour qu'ils te déf
dent de te défaire de leurs présens. Je
charge de la mission.

EDOUARD.

Non, non, ma sœur, si tu as quelque a
tié pour moi.

VICTORINE.

A la bonne heure. Tu veux te laisser p
mer; je le veux aussi. Je ne perds rie
cela; tout au contraire, j'y gagne le pla
de rire à tes dépens, et d'avoir mainten
d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais t
jours le dire à mon papa, quand ce ne se
que pour te faire gronder, puisque tu
pas voulu suivre mes idées.

SCÈNE VIII.

EDOUARD, *seul.*

ELLE a raison cependant. Si mon p
et ma tante me le défendent, je garde t
et je suis quitte de mes obligations. Pour
cette idée ne m'est-elle pas d'abord veni
l'esprit? Il est vrai que ce ne seroit pas b

J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah! si Alexis étoit ici pour me décider! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCÈNE IX.

EDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS.

CHARLES ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Edouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

EDOUARD.

Il me trompe, j'en suis sûr; et il faut encore que je paroisse content.

ALEXIS.

N'as-tu pas sujet de l'être? Tu as rempli ton devoir.

EDOUARD.

Eh bien! je tâcherai de me vaincre et de

faire bonne contenance devant lui. M
tu ce que me disoit tout-à-l'heure m
qu'il falloit prier ma tante ou mon
me défendre de donner la moindre
mes présens; que de cette manière, je
verois mon honneur et toutes mes étr

ALEXIS.

Et le repos de ta conscience, le co
rois-tu aussi par ce moyen?

EDOUARD.

Hélas! non; je sentois déjà en m
seroit malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS.

Pourquoi donc balancer davant
mon cher Edouard! ne résistons jam
premiers sentimens de droiture et d
rosité. Tu verras bientôt quel pl
trouve à les suivre. Est-ce que nous
besoin de toutes ces babioles pour ê
reux? Va, je te promets de n'en
plus empressé à te procurer d'autres
mens. Si mon amitié est quelque ch
toi, je t'en aimerai cent fois davanta
voir honnête et délicat.

EDOUARD.

Oui, je le suis, je veux l'être, m
Alexis, et c'est à toi que je le devra

: de sentir le prix de ton conseil; et
rai quoi qu'en ait pu dire ma sœur.
misères! Pour te prouver combien
prise, je vais encore mettre deux
e pastilles de plus dans la portion de

ALEXIS.

comme cela, mon ami! C'est le
d'un héros qui revient victorieux
aille.

EDOUARD.

toujours soin de ma foiblesse, et si
yois fléchir, parle pour moi.

ALEXIS.

aurai pas besoin. Mais doucement,
rles qui s'avance.

SCÈNE X.

LES, EDOUARD, ALEXIS.

S, *avec l'air un peu embarrassé.*
UR, Edouard. Alexis est venu me
tu me demandois. Me voici. Je suis
it fâché.....

EDOUARD.

oi es-tu fâché, mon ami?

CHARLES.

De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je.....

EDOUARD.

N'est-ce que cela? Sois tranquille.

ALEXIS.

Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. N'est ce pas, Edouard?

EDOUARD.

C'est de tout mon cœur. (*Il prend Charl par la main, et le conduit vers la table* Tiens, voilà tous mes présens que nous avon d'abord partagés en deux portions bie égales. J'ai encore ajouté quelque chose c plus à la tienne, pour ne te laisser rien à r gretter.

ALEXIS.

Il y avoit deux choses qui n'étoient p de nature à être partagées, le microsco et le loto. Edouard, suivant vos convention pouvoit les garder pour lui. Il a mieux ai vous donner le loto, de peur d'avoir moindre reproche à se faire.

EDOUARD.

J'ai regret que ces figures de porcelai *n'aient pu se* partager par nombre égal. J

gardé les neuf Muses; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre et cette bourse qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

CHARLES.

Et non, mon ami, je suis content.

EDOUARD.

Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient; je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

CHARLES *veut courir après lui pour le rappeler.*

Où vas-tu donc? ce n'est pas la peine.

ALEXIS *l'arrêtant.*

Laissez-le faire, M. Charles. (*A Edouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCÈNE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS.

Eh bien! monsieur, convenez-en, Edouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse

est pour lui plus que tout ce qu'il a de précieux. Au lieu de s'affliger du dés tage qu'il trouve dans vos convention se fait un plaisir de surpasser votre at et de combler votre joie.

CHARLES *confus.*

Est-il vrai ? Vous me faites rougir et sais comment.....

ALEXIS.

Ce n'est pas votre faute si vos pare vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES, *en se détournant.*

Le pauvre Edouard !

ALEXIS.

Vous l'offensez par votre pitié. Il trouve pas du tout à plaindre. C'est la de vous en imposer qui l'auroit rendu heureux. Voyez toutes vos richesses, jouissez-vous.

SCÈNE XII.

EDOUARD, CHARLES, ALE

EDOUARD *revenant avec un grand gâ qu'il présente à Charles.*

TIENS, voilà qui t'appartient par-d le marché.

IARLES, *le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage.*

Non, non, c'en est trop.

EDOUARD.

'rends-le, je te le donne; et ne crois pas ce soit par le remords de t'avoir célé quelchose! Alexis peut t'en être garant.

LEXIS, *en regardant fixement Charles.*

)ui, je le suis à la face de tout l'univers. *harles s'essuie les yeux.*) Mais je crois vous pleurez, M. Charles. Qu'avez-vous ic?

CHARLES.

Rien, rien, si ce n'est que je suis un lheureux qui.... qui vous a trompé.

ALEXIS.

Toi, me tromper? Non, c'est impossible. sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils bons voisins et de bons amis?

CHARLES.

Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je mérite pas que tu penses si noblement de i. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis endant te montrer que je ne suis pas en-e tout-à-fait indigne de ton estime. Il est n vrai que je n'ai rien reçu de mon papa bagatelles et en friandises, mais.....

mais..... (*Il fouille dans sa poche*) v
trois louis que je lui ai demandés à la pl
et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étoi
trompeur, tandis que tu étois si génére
mon égard. Voici la moitié de mon ar
Il t'appartient de droit. Seulement par p
pardonne-moi ma coquinerie, et reste
ami.

EDOUARD, *lui sautant au cou.*

Oh! toujours, toujours! toute ma
Comme tu me ravis de plaisir! non p
cause de l'argent, car sûrement je ne le p
drai pas.....

SCÈNE XIII.

EDOUARD, CHARLES, ALEX
VICTORINE.

VICTORINE.

ALLONS, vîte, vîte, qu'Alexis vi
trouver mon papa!

ALEXIS.

O ma chère Victorine, ne pourroit
tendre un moment? Ce seroit me d
un plaisir, un plaisir....

VICTORINE.

Oui, de faire quelque nouvelle es

rie à mon frère? Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*)

EDOUARD.

Ma sœur, ma sœur! quelques minutes encore!

VICTORINE, *en se retournant, d'un air moqueur.*

Mon frère, mon frère! Non, cela n'est pas possible. (*Elle sort avec Alexis.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, EDOUARD.

EDOUARD, *prenant la main de Charles.*

O mon cher ami, que je suis touché de ce noble retour! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

CHARLES.

Comment? lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi?

EDOUARD.

Ah! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois eu la force de tenir ma parole sans les encouragemens d'Alexis.

CHARLES.

Eh! c'est à lui que je dois aussi le bo
de n'avoir pas achevé ma fourberie. I
a fait sentir si vivement l'indignité.
qu'ensuite je suis venu, et que j'ai vu
bien de loyauté tu avois mis dans le par

EDOUARD.

Moi, le partage ? C'est lui qui l'a f
ne sais comment il a pu s'y prendre ;
me faisoit trouver du plaisir à me dé
ler. Il y a pourtant bien des choses q
ajoutées de moi-même. Je te donnois
croyois m'enrichir.

CHARLES.

Ah ! garde tout cela, je n'en veux
Que je me trouve heureux d'être déba
de ce poids ! Toi, mon meilleur a
n'aurois plus osé te regarder en face.
loin de croire qu'on eût tant à souffri
devenir un malhonnête homme.

EDOUARD.

Et moi donc, comme j'étois tourm
Je sens bien maintenant le plaisir d'av
généreux ! Voilà cependant ce que no
vons à l'honnête Alexis ! Si pauvre,
tant de droiture ! N'est-ce pas qu'il n'
exigé de toi pour te découvrir mes rich

CHARLES.

Lui, mon cher Edouard? D'où te viendroit ce vilain soupçon?

EDOUARD.

C'est ma sœur qui, par jalousie, vouloit me le faire accroire.

CHARLES.

Ah! si tu l'avois entendu parler de toi! Comme il soutenoit vivement ton parti! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oui, dès ce moment, il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie; et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

EDOUARD.

Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES.

Que dis-tu? Moi? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre et lui de le gagner.

EDOUARD.

Oh! de tout mon cœur! Sais-tu ce qu'il faut faire? Nous pouvons nous donner bien

du plaisir. Je vais faire porter tout
lui, pour qu'il le trouve à son reto

CHARLES.

Bien ! bien ! pourvu qu'il n'ail
venir assez tôt pour nous en empê

EDOUARD.

Je vais appeler un domestique. T
tout dans cette corbeille. Je revie
l'éclair. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XV.

CHARLES, *en remplissant la c*

Ce brave Alexis, comme nous
rendre content ! et je serai de moit
joie qu'il va goûter. Ah ! je ne la cé
pour dix fois toutes ces jolies étre
m'eût dit que j'aurois encore plus
à lui donner tout ce que j'ai tant de
le garder pour moi ? Je voudrois
papa pour l'enrichir. Graces à lui,
présent qu'être juste et honnête,
plus heureux que de posséder les pl
biens.

SCÈNE XVI.

UARD, CHARLES, COMTOIS.

)OUARD, *à Comtois, qui le suit.*

rrez, entrez, Comtois. (*Il ferme la au verrou.*) C'est pour une corbeille ous me ferez le plaisir de porter chez s.

COMTOIS.

! de grand cœur, monsieur. Nous ai- tous cet excellent jeune homme.

EDOUARD, *à Charles.*

-tu fini, mon ami?

CHARLES.

urai bientôt fait. Il ne reste plus que les laines, que je vais mettre par-dessus, qu'elles ne soient pas endommagées.

EDOUARD.

st bien pensé; mais dépêche-toi, de qu'il n'arrive.

CHARLES.

ilà qui est fini.

EDOUARD, *à Comtois.*

n! vous n'avez qu'à prendre la cor- , et la porter secrètement où je vous

ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce
et sur-tout, prenez bien garde à ne rien cas

CHARLES.

Attends donc, voici les trente-six fra
qui lui reviennent de ma part. Il faut qu
les enveloppe dans un morceau de papier
je les mettrai dans la bourse de jetons, (
entend la voix d'Alexis, qui frappe à
porte, et qui dit) : Ouvrez, ouvrez, c
moi.

EDOUARD.

O mon Dieu ! qu'allons-nous faire ! (
se retournant vers la porte.) Un mome
Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES, *mettant l'argent à demi env*
loppé dans la main de Comtois.

Tenez ; vous glisserez ceci dans la c
beille.

EDOUARD, *en lui présentant la corbeill*

Prenez-la sous le bras et tenez-vous cac
dans un coin.

CHARLES.

Oui, oui, tout contre la muraille. Et vc
tâcherez de vous esquiver sans qu'il vo
voye.

COMTOIS.

Laissez-moi faire.

ALEXIS, *de derrière la porte.*

Eh bien ! m'ouvrirez-vous ? Edouard, ton papa me suit de près.

EDOUARD, *à Charles.*

Je peux lui ouvrir maintenant?

CHARLES.

Oui; c'est fait. (*Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCÈNE XVII.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

EDOUARD, *ouvrant la porte à Alexis.*

Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés. (*Il le prend par la main, et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.*)

ALEXIS.

Et à quoi donc? (*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*) A qui en veut-il avec ses mines? (*Il se retourne et apperçoit le domestique.*) Ha ! ha ! qu'est-ce qu'il porte là? (*Il va vers lui, et veut regarder dans la corbeille.*)

COMTOIS *lui retenant le bra*

Doucement, M. Alexis; c'est un

ALEXIS.

Comment? Du mystère?

COMTOIS.

Vous l'apprendrez tantôt chez vo
veut sortir. Alexis l'arrête.)

ALEXIS.

Je veux le savoir en ce moment.
j'avois deviné! Me feriez-vous cet o
mes chers amis?

EDOUARD.

Qu'appelles-tu un outrage? C'est l
prix du service que tu viens de nous
(*Il reprend la corbeille, et la lui pr*
Oui, mon cher Alexis, tout cela est

CHARLES, *lui présentant aussi le p*
d'argent que Comtois lui reme

Et ceci encore. (*Alexis le repouss*
les le jette dans la corbeille qu'E
continue de lui offrir.)

ALEXIS.

Que faites-vous? Non, non, jam

EDOUARD.

Je le veux.

CHARLES.

us le demande en grace. Soyez seule-
on ami comme vous l'êtes d'Edouard.

COMTOIS.

sois joindre ma prière à celle de ces
rs! Vous leur feriez trop de peine de
ser. Je voudrois bien avoir, comme
liberté de vous offrir aussi mon pré-
seroit petit; mais je vous le donne-
bon cœur. Vous êtes béni dans toute
on.

ALEXIS.

ion cher Edouard, mon généreux
s! (*Il les embrasse.*) Et vous, mon
Comtois! (*en le regardant d'un air
i*) vous me faites pleurer d'admi-
et de plaisir. Mais votre bon cœur
nduit trop loin. Je n'ai point mérité
vous faites pour moi; je ne l'accepterai

EDOUARD.

x-tu me chagriner?

CHARLES.

ce que vous ne voulez point de mon
?

SCÈNE XVIII.

M. DUFRESNE, EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE *qui est entré depuis un moment sans être apperçu, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel; ensuite, il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, et dit :*

Eh bien! vous trouverai-je toujours en querelle ?

EDOUARD, *courant à lui.*

Ah ! mon papa ! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole....

CHARLES.

Il me rend à l'honneur.....

EDOUARD.

Et il méprise notre reconnoissance.

ALEXIS, *se jetant dans les bras de M. Dufresne.*

O mon digne protecteur, mon second père ! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous ins-

pirer sur mon compte, et j'irois maintenant me démentir! Non, non, je me rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE.

Mes chers enfans, que vous me ravissez! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Edouard et à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

EDOUARD.

Ah! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver!

CHARLES.

Vous me punissez, monsieur, comme je le méritois peut-être tout-à-l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis.....

ALEXIS *à M. Dufresne.*

Non, nón, de grace ne m'y contraignez

M. DUFRESNE.

Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, et donne-le à ta mère qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS.

Vous m'y forcez, monsieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais au moins, qu'Edouard garde ses présens!

M. DUFRESNE *tirant sa bourse.*

Eh bien! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS.

Ah! mon cher M. Dufresne! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnoissance.... Ma pauvre mère! Il y a bien long-temps qu'elle ne se sera vue si riche! O mes bons amis! (*Il embrasse Edouard et Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. DUFRESNE, *à Edouard.*

Mon fils, je te dois aussi une récompense

ur ta docilité à suivre les nobles conseils Alexis.

EDOUARD.

Eh ! mon papa, comment pouvez-vous e récompenser mieux que par ce que vous ites envers lui ?

M. DUFRESNE.

Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici ue le compagnon de tes plaisirs ; je veux u'il le soit de tes exercices et de tes études. e ne mettrai point de différence dans votre ducation.

EDOUARD.

Oh ! comme je vais profiter près de lui !

LEXIS, *se jetant aux genoux de M. Dufresne.*

Voulez-vous me faire mourir de l'excès vos bontés ?

M. DUFRESNE *le relevant.*

on, je veux que tu vives pour aimer fils, comme j'aimois ton père.

CHARLES.

ssez-moi aussi prendre part à votre . Je commence à ne pas m'en croire fait indigne ; et je le dois à vos exem-

M. DUFRESNE.

Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur; et soyez hommes ce que vous êtes enfans.

LE VIEUX CHAMPAGNE.

M. DORVAL, PAULIN son fils.

PAULIN.

Mon papa, je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. DORVAL.

Qui t'a chargé de ce soin? Est-ce que je pense à le renvoyer?

PAULIN.

Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon? Un jeune domestique seroit, je crois, bien mieux notre affaire.

M. DORVAL.

Comment, Paulin? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon? Tu devrois en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, et les inquiétudes que lui ont causé tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois donc com-

bien il seroit ingrat et déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique seroit bien mieux notre affaire ? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune, pour l'exactitude et la sûreté du service.

PAULIN.

Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque : et cela fait une drôle de figure de voir un homme en perruque planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. DORVAL.

C'est d'un bien mauvais caractère, mon fils ; je ne te l'aurois jamais soupçonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue et dangereuse ? Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie ?

PAULIN.

Mais il est grognon, et il n'est pas s veillé que les autres.

M. DORVAL.

Champagne peut être sérieux ; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi in- ambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt ns. Mais a-t-il mérité pour cela ton aver- ion ? O mon fils ! cette pensée me fait fré- nir ! Tu auras donc aussi de l'aversion pour noi, si Dieu me fait la grace de m'accorder ne longue vieillesse ?

PAULIN.

Oh ! non, mon papa, je ne suis pas si mé- ant.

M. DORVAL.

Et crois-tu ne pas l'être de haïr Cham- ne, parce que ses années l'empêchent re aussi alerte qu'autrefois ?

PAULIN.

i tort, mon papa, j'en conviens; et je assure que j'ai bien du regret d'avoir...

M. DORVAL.

rquoi t'interrompre ? Quel est ton re- is-tu ?

PAULIN.

vais vous révéler mes fautes, vous

vous fâcherez contre moi, et je n'y gagn qu'une punition.

M. DORVAL.

Tu sais, mon fils, que je n'aime p punir, et que je n'emploie ce moyen bien rarement. C'est par la raison et pa tendresse que je cherche à vous corriger sœur et toi. Je ne connois point la faute tu as commise; ainsi je ne puis te prome une exemption absolue de châtiment. ce une condition que tu aurois préte mettre à ton aveu? Tu sais quelle est ma dresse pour toi. C'est la seule caution qu veux te donner. Tu peux t'y reposer a autant de confiance que sur mes promess

PAULIN.

Eh bien! mon papa, je vous avou que..... j'ai appelé Champagne.... vieux quin.

M. DORVAL.

Comment? Cela est-il possible? As-tu oublier ainsi ce que tu dois à un brave h me? Et Champagne t'a-t-il entendu?

PAULIN.

Oui, mon papa; c'est ce qui me fâche.

M. DORVAL.

C'est très-bien d'en être fâché; mais il

suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remords de l'avoir outragé hors de sa présence.

PAULIN.

Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne : mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face ; car.....

M. DORVAL.

Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, achève.

PAULIN.

Oui, mon papa.... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, et il a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance !

M. DORVAL.

Le pauvre Champagne ! Je le connois, cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant ; mais combien l'on doit souffrir, lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, et à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter ?

PAULIN.

Ah ! mon papa, combien je suis coupable !

Je veux lui en demander pardon; sûr que de ma vie il n'aura à se pl moi.

M. DORVAL.

Très-bien, mon fils. C'est à cet tion seulement que Dieu et moi n vons te pardonner. Nous sommes bles, et nous pouvons nous laisser un moment à nos passions. Mais, nous-mêmes, il faut nous bien pé repentir de nos fautes, forcer noti à les réparer, et travailler de t forces à nous en garantir dans la s je voudrois bien savoir ce qui a pu à cette indignité contre Champagn il offensé?

PAULIN.

Oui, mon papa.... du moins je r rois. Je jouois de ma sarbacane, e à lui tirer mes pois au visage. Fini monsieur Paulin, m'a-t-il dit, ou plaindre à votre papa. Je me suis f menace, et c'est alors que je l'ai ir

M. DORVAL.

C'est donc de propos délibéré *cherché* à le mortifier?

PAULIN.

Je ne puis en disconvenir.

M. DORVAL.

C'est ce qui aggrave ta faute, et ce qui lui a arraché des larmes.

PAULIN.

Ah ! mon papa, si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, et lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. DORVAL.

Oui, mon fils, il ne faut jamais différer un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici. (*Paulin sort, et revient quelques momens après d'un air satisfait.*)

PAULIN.

Mon papa, je suis content de moi : Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh ! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. DORVAL.

Dieu veuille t'en préserver. Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

PAULIN.

Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve ?

M. DORVAL.

Lui demander son secours. Il ne te le fusera pas.

PAULIN.

Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, et qui vous fâchera peut-être.

M. DORVAL.

Qu'est-ce donc, mon fils ?

PAULIN.

L'écu de six francs dont vous m'avez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. DORVAL.

Pourquoi en serois-je fâché ? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions toi-même, et sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvois en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer de bonne heure à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content ?

PAULIN.

Il pleuroit de joie ; et je me réjouissois de le *voir pleurer*.

M. DORVAL.

ais gré de ce sentiment, mon cher
bon cœur se réjouit toujours d'a-
uci la misère de ses semblables.
es vertus font naître la joie dans
ie; mais aucune n'y laisse un sou-
is long et plus satisfaisant que la
nce.

PAULIN.

. jamais je possède quelques biens,
oulager tous ceux qui souffriront
: moi.

M. DORVAL.

nière prière que j'adresserai à Dieu,
ortifier cette vertu dans ton cœur,
nettre en état de l'exercer.

PAULIN.

: toutes les fois aussi content qu'au-
?

M. DORVAL.

seul plaisir qui ne s'affoiblisse ja-
rche sur-tout à le goûter dans l'in-
ta maison. Si tes domestiques sont
en, tu dois encore plus gagner leur
nt par de bons procédés, que par
t. Il ne faut cependant pas négliger
ire de temps en temps de petits

cadeaux. Si tu sais les faire à propos et a
grace, tu feras de tes gens tes plus s
amis.

PAULIN.

Mais, mon papa, n'ont-ils pas le
gages?

M. DORVAL.

Ils les ont pour faire leur service et rie
plus. Mais de petits présens feront na
leur affection, et ils iront au-delà de l
devoir.

PAULIN.

Je ne vous comprends pas trop bien, r
papa.

M. DORVAL.

Je vais t'éclaircir ma pensée, par l'ex
ple de Champagne. Je lui donne ses ga
son vêtement et sa nourriture pour me
vir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-r
pas quittes? et me doit-il quelque chos
plus? Cependant, tu sais qu'il prend
de tout dans la maison; qu'il s'est rend
lui-même le surveillant de tous les au
domestiques, et qu'il m'a souvent épar
bien des pertes. Il fait tout cela par atta
ment, et sans aucun ordre particulier, p
que j'ai su mériter sa reconnoissance

ues dons légers que je lui ai faits dans
ines occasions. Lorsque ton âge te per-
a de te répandre dans la société, tu
endras, dans toutes les maisons, que
aintes sur la négligence et l'ingratitude
omestiques. Sois persuadé, mon fils,
'est le plus souvent la faute des maî-
pour avoir voulu leur inspirer plus de
te que d'attachement.

PAULIN.

intenant, je vous comprends à mer-
, et je me servirai un jour de vos leçons
votre exemple.

M. DORVAL.

n'auras jamais lieu de te repentir de
oir suivis. Je les ai hérités de mon père,
me souviendrai toujours de ce qu'il
coutume de nous raconter à ce sujet.

PAULIN.

! mon papa, si cela ne vous importune
je serai bien aise d'entendre cette his-

M. DORVAL.

ne fais un plaisir de t'accorder cette ré-
ense de ton repentir, et de ta bienfai-
envers l'honnête Champagne.
de Floré, brave militaire, retiré du

..

service, vivoit sur ses terres avec une épou
respectable, et cinq enfans dignes d'être n
de si honnêtes parens. Les habitans des vi
lages voisins étoient pénétrés pour eux
vénération; et cette famille réunie, forme
le spectacle le plus touchant qu'on puis
imaginer. La douceur du caractère de M.
Floré, et l'ordre qui régnoit dans sa maiso
lui concilioient la bienveillance et l'admir
tion de tous ceux qui avoient le bonheur
le connoître. Tous les jeunes gens du cant
s'empressoient d'entrer à son service; et lor
qu'il venoit à y vaquer une place, soit p
la mort, soit par la retraite d'un domest
que, cette place étoit recherchée comme
emploi honorable. Le contentement se pe
gnoit sur le visage de tous ses gens. On a
roit cru voir des enfans respectueux auto
de leur père. Ses ordres étoient si justes
si modérés, que jamais un seul n'avoit
la pensée de lui désobéir. La concorde r
gnoit entr'eux, comme parmi des frère
ils ne disputoient que de zèle pour le servi
de leur maître, et d'attachement à ses int
rêts. Un ancien camarade de M. de Flor
qu'on nommoit M. de Furcy, retiré, com
lui, sur ses terres, mais dans une provi

assez éloignée, vint un jour lui rendre visite, en passant près de son château pour se rendre à la capitale. Après divers propos, la conversation tomba sur les désagrémens attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenoit que la vigilance sur ses domestiques étoit l'occupation la plus fatigante pour lui; qu'il n'en avoit jamais trouvé que d'insolens, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître. Oh! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun sujet grave de plainte. Je suis très-content d'eux, et ils le sont de moi. C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, et pour les maintenir dans leur perfection. Ce secret est très-simple, répondit M. de Floré, et le voici, continua-t-il, en allant chercher une grande cassette. Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, sans lui répliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes. *Dépenses extraodinaires.* — *Pour moi.* — *Pour ma femme.* — *Pour mes enfans.* — Gages *de mes domestiques.* — *Gratifications.* —

Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir je mets une certaine somme, inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second, est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage et les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfans. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin, sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'argent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux; mais les gratifications que je leur distribue en certaines occasions, sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, et que leur seule affection pour moi les engage à faire au-delà de mes ordres et de mes vœux ».

LA PHYSIONOMIE.

Monsieur d'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent, à ce sujet, l'entretien suivant.

M. D' ORVILLE.

Te voilà bien parée, Agathe; tu as sans doute des visites à recevoir ou à rendre?

AGATHE.

Oui, mon papa; je dois aller passer la soirée chez les demoiselles Saint-Aubin.

M. D' ORVILLE.

J'ai cru que tu allois figurer dans quelque cercle de duchesses. A quoi bon toute cette parure pour des amies que tu vois tous les jours?

AGATHE.

C'est que, mon papa, c'est que..... lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre, comme on l'est chez soi.

M. D' ORVILLE.

Tu es donc *ordinairement* en désordre

AGATHE.

Oh ! non ; mais vous sentez que cela
faire une différence.

M. D' ORVILLE.

J'entends : tu veux dire qu'on doit
un peu mieux arrangée. Mais il m'a semi
en entrant, que tu t'occupois aussi du
de ta mine et de ton maintien. Ton mi
te dit-il que tes études t'aient réussi ? (*A*
the baisse les yeux et rougit.) Quel est d
ton dessein ?

AGATHE.

Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâché
plaire, et.... sur-tout, qu'on ne veut pa
montrer d'une manière à faire peur.

M D' ORVILLE.

Ha ! ha ! il dépend donc de nous de pla
ou de faire peur ?

AGATHE.

Non pas tout-à-fait. J'entendois par-l
ce qu'on entend ordinairement par f
peur.

M. D' ORVILLE.

Je serois bien aise de l'apprendre.
peut me servir aussi à moi.

AGATHE.

Mais, par exemple, lorsqu'on est

petite-vérole, qu'on a le nez épaté, la uche trop fendue, et les yeux chassieux.

M. D' ORVILLE.

Graces à Dieu, tu n'as aucune de ces dif-mités, et tu as même une physionomie ez drôle. Que te faut-il de plus pour ne ı être à faire peur, et pour plaire généra-ment?

AGATHE.

Ah! mon cher papa, je ne sais comment a se fait; mais il y a dans le nombre de s amies des mines fort jolies qui ne me isent guère. Il y en a d'autres, au con-ire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on les trouve pas jolies.

M. D' ORVILLE.

Peux-tu me faire confidence de tes senti-ns? Fais-moi d'abord connoître celles qui t d'une jolie figure, et qui cependant nt pas le bonheur de te plaire.

AGATHE.

Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord demoiselle Blondel. Elle a une peau fine et nche comme la peau d'un œuf, des yeux us, une bouche vermeille; mais elle a des ı *penchés qui la font* paroître plus petite *elle ne l'est en effet.* Elle tourne la tête

sur son épaule, de manière à se démonter
visage; elle traîne ses syllabes si lentemer
que ses paroles semblent ne pas tenir e
semble, et elle vous regarde en parlan
comme si elle attendoit votre admirati
pour ses sentences. Je vous nommerai e
suite mademoiselle Armand, l'aînée, q
passe pour la plus belle de la ville; mais e
a une mine si fière et si railleuse, que lo
que nous sommes rassemblées, nous ne pc
vous nous ôter de l'esprit qu'elle nous m
prise ou qu'elle se moque de nous. Pc
mademoiselle Durand, la jolie brune, e
a un maintien si décidé et un ton si tr
chant, qu'un garçon rougiroit.....

M. D'ORVILLE.

Doucement. De ce train-là, nous iri
bientôt à la médisance. Nomme-moi plr
celles qui, sans être jolies, ont su trou
grace à tes yeux.

AGATHE.

Vous connoissez bien Emilie Jansin
petite-vérole l'a cruellement maltraitée
en est resté même une tache sur l'œil g
Malgré cela, elle a une figure si ag
qu'on croit y voir la bonté, la douce
complaisance. La cadette Armand

tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une espèce de paravent sur les yeux, qu'elle a eu rouges pendant plus d'un an. Elle regarde à droite pour voir ce qui est à gauche. Eh bien! on s'y accoutume, et nous l'aimons toutes à la folie; elle a tant de vivacité, tant de gaîté!

M. D'ORVILLE.

Tu le vois : les avantages extérieurs, et pour m'exprimer avec plus d'étendue, une peau blanche et douce, de belles dents, un nez bien tourné, une bouche vermeille, une taille fine et dégagée; en un mot, toutes les beautés de la figure ou de la personne ne suffisent donc pas uniquement pour plaire? Il faut encore une physionomie heureuse, et des manières engageantes.

AGATHE.

Très-certainement, mon cher papa; car autrement je ne saurois expliquer comment des personnes me plaisent, qui ne sont ni jolies, ni d'une belle taille, et comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

M. D'ORVILLE.

Mais *pourrois-tu me* dire pourquoi les *premières ont quelque* chose dans la physio-

nomie qui nous flatte plus agréablemen
les traits réguliers des secondes ?

AGATHE.

Parce qu'apparemment on y déc
quelques marques du caractère, et qu
est porté à croire que ceux qui ont un
bonté dans les traits de la figure, dc
avoir un bon cœur.

M. D'ORVILLE.

Lorsque tu étois devant ton mire
cherchois sans doute à donner à ton
un air de bonté, pour qu'on imagini
tu as aussi de la bonté dans le caracti

AGATHE.

Ne vous moquez pas de moi, mon
je vous prie.

M. D'ORVILLE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais tu
sois toi-même tout-à-l'heure que tu v
plaire, et tu convenois que ce moyer
plus sûr pour y parvenir ?

AGATHE.

Certainement, oui.

M. D'ORVILLE.

Mais crois-tu qu'une pareille mi
puisse pas être trompeuse, ou qu'or

lonner le talent de plaire, et le déposer uite à sa volonté?

AGATHE.

e le crois, mon papa; car je vous ai endu dire cent fois à vous et à d'autres pernes : Je n'aurois jamais cru de cette pe- fille qu'elle eût une physionomie si mense. Cet homme a l'air de la probité même, il nous a trompés. Celui-ci, ou celui-là si bien composer son visage, qu'on jure- t qu'il possède toutes les vertus.

M. D'ORVILLE.

Mais étoit-il alors question de personnes nous eussions vues long-temps, souvent, de bien près?

AGATHE.

Ah! je ne sais pas.

M. D'ORVILLE.

Ce faux jugement ne pourroit-il pas aussi venir d'un manque de sagacité, ou de ce l'on n'a pas assez remarqué si ces person- s ont toujours eu la même physionomie, si elles ne l'ont prise seulement que dans lle, ou telle occasion; ou enfin si tout, en les, *parle et agit d'après* le même sys- *ve.*

AGATHE.

Que voulez-vous dire par-là, papa?

M. D'ORVILLE.

Si tout s'accorde bien, la figure, les y le son de la voix, tous les traits du vi que rien ne se démente et ne se contred

AGATHE.

Oh! voilà bien des choses pour fair tention à tout cela! Je croirois ceper que si je voyois quelqu'un long-tem souvent, et que j'apportasse bien de l'a tion à cet examen, je ne pourrois pas tromper.

M. D'ORVILLE.

Pauvre enfant! ne t'y fie pas.

AGATHE.

Mais au moins, je pense que je puis voir dans mes amies ce qui est affecté, qui est naturel.

M. D'ORVILLE.

Ainsi, tu crois être assez instruite l'art de se contrefaire, et avoir assez d nétration et de jugement pour disting sur un visage, la vérité de l'hypocrisie vérité, je n'en aurois jamais tant att d'une tête si légère.

AGATHE.

Oh ! j'ai bien remarqué dans mademoiselle Blondel, que sa petite bouche, ses grands yeux, ses tours de tête et sa voix traînante, ne sont pas naturels ; et, au contraire, que la mine fière et moqueuse de mademoiselle Armand l'aînée, et les manières libres et hardies de mademoiselle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une est réellement vaine et dédaigneuse, et l'autre impudente.

M. D'ORVILLE.

Peut-être ne sont-elles pas encore assez avancées dans l'art de prendre une physionomie étrangère ? Quoi qu'il en soit, tu penses que nos aversions et nos penchans, nos vertus et nos défauts se peignent sur notre visage, et qu'on peut lire sur les traits d'une personne, comme dans un livre, ce qu'elle est au fond de son cœur ?

AGATHE.

Pourquoi pas ? Je n'ai encore vu aucune personne colère, avec une physionomie douce ; aucune personne envieuse, avec une physionomie riante ; aucune personne d'un caractère dur, avec une physionomie tendre. Voyez seulement notre voisine, ma-

dame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme si elle vouloit les dévorer, et comme elle parle d'une voix grondeuse. Toutes les fois que la vieille demoiselle d'Angennes vient chez nous, et que maman a compagnie, regardez bien comme ses yeux tournent autour d'elle, pour voir si quelque femme a quelque chose de nouveau ou de brillant dans sa parure, et de quel air de jalousie elle la parcourt toute entière, de la tête aux pieds, comme si elle souffroit de son bonheur.

M. D'ORVILLE.

Franchement, on ne risque pas beaucoup à juger sur leurs visages, que l'une est envieuse, et l'autre colère. Cependant, ne pourroit-il pas arriver quelquefois que la nature eût donné, avec des inclinations perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles, avec un cœur généreux?

AGATHE.

Je n'en sais rien. Mais j'aurois de la peine à le croire.

M. D'ORVILLE.

Et pourquoi donc?

AGATHE.

C'est que l'on voit à la figure d'une personne si elle est foible ou robuste, saine ou maladive, et qu'il doit en être de même du caractère.

M. D'ORVILLE.

Je vais cependant te citer deux traits historiques, qui semblent contrarier tes idées.

« Un homme, nommé Zopire, très-habile physionomiste, se piquoit, d'après l'examen de la conformation et de la figure d'une personne, de distinguer ses mœurs et ses passions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvoit être qu'un homme d'un mauvais esprit, et livré à des penchans vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l'ami et le disciple de Socrate, qui connoissoit tout le mérite de son maître, ne put s'empêcher de rire du jugement du physionomiste, et de le taxer d'une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu'il avoit réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu'on venoit de lui reprocher, et qu'il ne s'en étoit préservé *que par les* efforts continuels de sa *raison.*

Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, étoit si hideux et si contrefait, que lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé, ne céda à la prière qu'il leur faisoit de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituelles l'eussent fait connoître. Voilà deux exemples qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenois. »

AGATHE.

En vérité, cela m'étonne par rapport à Socrate, dont je vous ai souvent entendu parler avec admiration, et par rapport à Esope, dont j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurois cru l'un et l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens encore à ce que je vous ai dit, qu'on peut être laid, et avoir cependant un je ne sais quoi de sagesse, d'esprit ou de bonté dans la physionomie.

M. D'ORVILLE.

Tu as raison : les chagrins et les maladies peuvent déformer les traits; mais ce n'étoit pas le cas de Socrate. Il convenoit même qu'il avoit eu d'abord des inclinations vicieuses, *et les traits* de sa figure s'y rapportoient à *merveille.*

AGATHE.

Il me semble que sa réponse peut expli-
er la difficulté. Il étoit né avec de mauvais
ichans ; mais comme il avoit en même
ips beaucoup de raison, et qu'il vit bien
: la colère, l'orgueil et l'envie étoient des
es affreux, il les combattit, et vint à bout
les vaincre. Son cœur se purgea de ses
auts, mais sa physionomie en garda en-
e la trace.

M. D'ORVILLE.

Tu me parois bien preste à la réplique. Il
même quelque chose de vrai dans ton
sonnement. J'aurai cependant une petite
stion à te faire. Supposé que mademoi-
e Armand, cette petite fille orgueilleuse
it tous les traits expriment la hauteur,
nour-propre et le dédain, instruite par
sages représentations de ses parens, se
bien convaincue de la folie de sa vanité,
que des revers et des maladies lui fissent
: loi de chercher à se rendre agréable aux
res, par l'affabilité, la douceur et la com-
isance, en sorte qu'elle devînt tout l'op-
é de ce qu'elle est aujourd'hui ; supposé
il *en fût de même* de tes autres amies,
rapport aux défauts que tu leur repro-

ches, ces traits d'orgueil, d'affectation
d'impudence se conserveroient-ils sur le
figures? Et lorsque, par des efforts redo
blés et soutenus, elles seroient parvenue
changer leurs vices dans les vertus contrair
le même changement ne s'opéreroit-il p
dans leur physionomie?

AGATHE.

Certainement oui, mon papa.

M. D'ORVILLE.

Ainsi la vérité pourroit bien se trouv
entre nos deux raisonnemens. Socrate s'ét
livré, pendant toute sa jeunesse, à la fo
de ses passions. Il avoit même gardé lon
temps son humeur colère, puisqu'il pri
ses amis de l'avertir toutes les fois qu'ils
verroient prêt à s'y livrer. Lorsque, dans
âge plus mûr, il se fut instruit à l'école
la sagesse, il commença sans doute à co
battre ses vices, à s'en corriger de jour
jour, et à s'élever peu à peu au plus ha
degré de perfection dans toutes les vert
morales; mais il étoit trop tard pour corr
ger aussi sa physionomie. Ses fibres et s
nerfs s'étoient roidis; la beauté de son ame
pouvoit plus percer sur sa figure. Elle éto
comme le soleil dans un ciel chargé de nua

et de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de souplesse et de flexibilité, les diverses affections de l'ame viennent tour-à-tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainsi l'expression des vertus y remplacera celle des vices, si les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'est comme un voile léger qui, placé tour-à-tour sur la tête d'une belle Circassienne, ou d'une Négresse hideuse, laisse facilement entrevoir la beauté de l'une et la laideur de l'autre. Je ne sais si je m'explique assez clairement pour toi.

AGATHE.

Oh! je vous ai compris à merveille, graces à vos comparaisons; et pour vous prouver que j'en ai bien saisi l'esprit, je veux vous en faire une à mon tour. J'ai souvent gravé, sans peine, sur un jeune arbrisseau les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année; mais je n'aurois pu en venir à bout sur un vieux arbre, l'écorce eût été trop dure et trop rabotteuse.

M. D'ORVILLE.

Comment donc? tu m'étonnes. Mais quand ta comparaison *ne seroit* pas tout-à-fait *exacte, il est toujours* vrai que si nous ne

prenons que dans un âge avancé l'habitude des vertus, nous en paroîtrons moins aimables aux yeux des autres, parce que nos traits, long-temps accoutumés à peindre nos penchans vicieux, ne se prêteront qu'avec peine à l'expression de nos sentimens actuels. Et que devons-nous en conclure ?

AGATHE.

Qu'il faut.... qu'il faut.....

M. D'ORVILLE.

Réfléchis bien à ton idée, avant de t'exprimer.

AGATHE.

Qu'il faut travailler de bonne heure à se donner une physionomie de vertu.

M. D'ORVILLE.

Mais si nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre physionomie annonce, ce contraste ne se feroit-il pas remarquer ? Tu disois tout-à-l'heure de mademoiselle Blondel, qu'elle n'étoit pas ce qu'elle vouloit qu'on la crût. Ainsi tu vois....

AGATHE.

Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce qu'on veut paroître. Ainsi, par *exemple*, veut-on avoir l'air d'être doux, *modeste*, réservé, bienfaisant ? il faut com-

ttre toutes les inclinations qui nous em-
cheroient de l'être en effet : autrement
tre physionomie seroit bientôt démas-
ée. Est-on, dans la vérité, doux, mo-
ite, réservé, bienfaisant ? les traits de
tre visage le peindront aussi.

M. D'ORVILLE.

Très-bien, ma chère Agathe. Et n'est-ce
i là une excellente recette pour se pro-
er la véritable beauté, le vrai don de
ire ? Combien seroient malheureux ceux
ui la nature a refusé ses charmes, si l'es-
ance de se donner une physionomie ai-
ble et engageante ne pouvoit leur faire
uérir la bonté du cœur, et les vertus les
s agréables aux yeux de Dieu et des hom-
s ! Crois-moi, ma chère fille, ne va pas
rcher dans ton miroir l'art de paroître
illeure que tu ne le serois en effet. Mais
sque tu te sentiras agitée de quelque pas-
n, cours aussi-tôt le consulter. Tu verras
aideur de la colère, ou de la jalousie, ou
la vanité ; demande-toi alors à toi-même,
cette image peut être agréable aux re-
rds des hommes ou de Dieu.

AGATHE.

Oui, mon papa, votre conseil est très-
r.

sage, et je le suivrai. Mais je tirerai enc
un autre avantage de vos leçons.

M. D'ORVILLE.

Et lequel ?

AGATHE.

Je regarderai attentivement ceux à
j'aurai à faire, et je chercherai à décou
sur leur physionomie ce que je dois pen
sur leur compte.

M. D'ORVILLE.

Garde-t-en bien, ma fille. Le pren
moyen répugne à la civilité, et ne convi
guère à la modestie de ton sexe : le sec
seroit très-dangereux avec ta candeu
ton inexpérience. Pour démêler, dan
traits d'une personne, son caractère
pensée, il faut une longue étude, d
servations répétées, et un regard trè
çant. Tu te verrois sans cesse trompé
ta confiance ou dans tes antipathies. I
du monde t'instruira par degrés. Ne
maintenant tes études que sur toi
et emploie toutes les forces de toi
acquérir des vertus, pour en deve
aimable et plus belle.

L'ÉDUCATION A LA MODE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Madame BEAUMONT.
LÉONOR, sa nièce.
DIDIER, son neveu.
M. VERTEUIL, tuteur des deux enfans
M. DUPAS, maître de danse.
FINETTE, femme-de-chambre.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de madame Beaumont.

L'ÉDUCATION A LA MODE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mad. BEAUMONT.

Non, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille!

M. VERTEUIL.

Que voulez-vous? Les devoirs de mon état, la foiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route....

mad. BEAUMONT.

Quinze lieues! un grand voyage!

M. VERTEUIL.

Très-grand pour moi, qui ne me déplace si aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que de *y promettre encore* un long séjour.

mad. BEAUMONT

Et à quel motif devons-nous
héroïque résolution?

M. VERTEUIL.

Au desir de voir les enfans d
ami, Léonor et Didier.

mad. BEAUMONT

Ah! Léonor! Léonor! On c
courir, pour la voir un instant
bouts de l'univers. Tant de ta
d'esprit!

M. VERTEUIL.

Vous m'inspirez une bien fort
la connoître. Où est-elle? que j'a
de l'embrasser.

mad. BEAUMONT

Elle est encore à sa toilette.

M. VERTEUIL.

Comment! à l'heure qu'il est?
pourquoi n'est-il pas venu de
chez vous pour m'attendre?

mad. BEAUMONT

Il étoit un peu tard hier lo
m'avez fait annoncer votre arriv
mestiques ont été fort occupés c
la femme-de-chambre n'a pu qui
stant ma nièce.

M. VERTEUIL.

ites-moi le plaisir d'envoyer chercher
le suite Didier. Dans l'intervalle, je
erai chez sa sœur.

mad. BEAUMONT.

n, non, mon cher M. Verteuil; vous
iez lui causer quelque saisissement, je
la prévenir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

M. VERTEUIL.

DAME Beaumont élève, à ce que je
sa nièce, ainsi qu'on l'a élevée elle-
, à s'atiffer comme une poupée, et se
toujours en parade. Encore si ces fri-
s ne lui ont pas fait négliger des soins
ssentiels!

SCÈNE III.

ıme BEAUMONT, M. VERTEUIL.

mad. BEAUMONT.

us allez la voir descendre dans un
nt, *elle n'a plus* qu'une plume à

M. VERTEUIL.

Comment ! une plume ? Et croyez qu'une plume de plus ou de moins m'e rasse beaucoup ? Son impatience de m ne devroit-elle pas être aussi vive mienne ?

mad. BEAUMONT.

Aussi vive, certainement. C'est le qu'elle auroit de vous plaire....

M. VERTEUIL.

Ce n'est peut-être pas au moyen plume qu'elle se flatte d'y parvenir. E vous eu la bonté d'envoyer chercher neveu ?

mad. BEAUMONT, *d'un air impa*

Oh ! mon neveu ? vous aurez to assez le temps de le voir.

M. VERTEUIL.

Vous m'en parlez comme si je n'en pas recevoir une grande satisfaction.

mad. BEAUMONT.

Ce n'est pas qu'il soit méchant ; ma que cela ne sait pas vivre.

M. VERTEUIL.

Comment donc ? Est-il impoli, sau *grossier ?*

mad. BEAUMONT.

Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes ; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse....

M. VERTEUIL.

Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur ?

mad. BEAUMONT.

Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée ! uelles manières enchanteresses ! Je ne le ois pas souvent, lui.

M. VERTEUIL.

Et pourquoi donc ?

mad. BEAUMONT.

De peur de le détourner de ses études. ussi-bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve assez attentif aux leçons de savoir-vivre l'on lui donne ; il ne sait pas non plus s'eximer avec grace. Je l'ai mené quelquefois ns un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé mot heureux à placer.

M. VERTEUIL.

C'est que la conversation a roulé apparment *sur des choses* qui lui sont étran*es.*

mad. BEAUMONT.

Un jeune homme bien élevé n
mais trouver rien d'étranger parm
mes.

M. VERTEUIL.

Un silence modeste sied fort b
âge. Son rôle est maintenant d'éco
s'instruire, et se mettre en état d
son tour.

mad. BEAUMONT.

Bon! voulez-vous en faire u
qui ne peut se mouvoir avant que s
ne soient montés? Oh! il faut ente
Léonor! C'est une aisance, un es
vivacité? On a de la peine à suiv
roles.

M. VERTEUIL.

Nous verrons qui sera le plus di
tendresse. Vous vous souvenez que
à leur père mourant de les regard
ma propre famille. Je veux rempli
role sacrée. Comme je ne peux sa
bien de temps encore le ciel me do
ser sur la terre, je suis venu ici
ces enfans, étudier leur caractère,
en conséquence les dernières di
que je me propose de faire en leu

mad. BEAUMONT.

plus fidèle et le plus généreux des
s ! Mon frère, jusque dans sa tombe,
ıché de vos bienfaits. Et moi, com-
ourrois-je vous exprimer ma recon-
ce au nom de ses enfans ?

M. VERTEUIL.

ue vous appelez un bienfait n'est
devoir. Votre digne père me fit au-
partager l'heureuse éducation qu'il
t à son fils. C'est à ses soins que je
fortune que j'ai acquise. Je n'ai point
ıs ; ses petits-fils m'appartiennent, et
droit, pendant ma vie et après ma
à des biens que je n'ai cherché à éten-
e pour les enrichir.

mad. BEAUMONT.

ce cas Léonor, comme la plus ai-
... .

M. VERTEUIL.

e fais quelque distinction, ce ne sera
pour de frivoles agrémens, ce seront
lités et les vertus qui décideront mes
ences.

mad. BEAUMONT.

la voici qui vient.

SCÈNE IV.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, *dans une parure au-dessus de son état et de son bien.*

M. VERTEUIL *étonné.*

Comment! c'est Léonor?

mad. BEAUMONT.

Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR, *faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse.*

C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis coëffée moi-même. Je suis enchantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne santé.

M. VERTEUIL, *allant vers elle, et lui tendant les bras.*

Et moi, ma chère Léonor..... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien! est-ce que tu crains de me regarder comme ton père?

mad. BEAUMONT.

Oui, Léonor, comme ton père et notre nfaiteur. (*à M. Verteuil.*) Il faut lui par- ıner, je vous prie. Elle est élevée dans nodestie et dans la réserve.

M. VERTEUIL.

Elle ne les auroit point blessées en rece- ıt les témoignages de mon amitié. Je lui s aussi de tendres reproches pour avoir dé si long-temps à satisfaire mon impa- ıce.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, monsieur, j'étois dans état à ne pouvoir paroître devant vous c bienséance.

M. VERTEUIL.

Une jeune demoiselle doit être toujours état de paroître avec bienséance devant honnête homme. Un déshabillé modeste lécent, est toute la parure qui lui convient ur cela dans la maison.

mad. BEAUMONT.

Oui; mais pour recevoir un hôte comme us, le respect demande.....

M. VERTEUIL.

Une plume de moins, et quelque empres- *ment de plus à venir* au-devant d'un ami

ait quinze lieues pour nou
voue, mon cœur auroit d
latté de voir mes enfans ; c
a tendresse qu'ils m'insp
amitié pour leur père, de
courir à moi les bras ouv
r de leurs touchantes car

mad. BEAUMO

st la vénération dont vo
saisie.....

M. VERTEU

n parlons plus. Tu m
fois avec plus d'amitié,
ière Léonor ? Tu n'es p
le ce que j'ose te tutoyer
ée autrement dans ton e
s que j'ai passées sans
it aucun changement d
re bien, après ton mar
e avec cette douce fami

LÉONOR.

sera beaucoup d'honneu

M. VERTEU

nt de ces complimens
oi que cela te fera plais
s formée, depuis que j

qui fait quinze lieues pour nous voi
je l'avoue, mon cœur auroit été mi
plus flatté de voir mes enfans; car ils
par la tendresse qu'ils m'inspirent,
mon amitié pour leur père, de les voi
je, accourir à moi les bras ouverts, et
cabler de leurs touchantes caresses.

MAD. BEAUMONT.

C'est la vénération dont vous l'av
bord saisie.....

M. VERTEUIL.

N'en parlons plus. Tu me recevr
autre fois avec plus d'amitié, n'est-c
ma chère Léonor? Tu n'es pas au moi
chée de ce que j'ose te tutoyer? Je ne t
appelée autrement dans ton enfance; le
années que j'ai passées sans te voir,
produit aucun changement dans mon
J'espère bien, après ton mariage, te t
encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR.

Ce sera beaucoup d'honneur pour m

M. VERTEUIL.

Point de ces complimens de cérém
Dis-moi que cela te fera plaisir. Mais o
tu t'es formée, depuis que je ne t'ai

ille élégante, des manières aisées,
le maintien.....

mad. BEAUMONT.

charmante ! adorable !

M. VERTEUIL.

ces avantages cependant ne sont rien
graces de la pudeur et de la modes-
charme de l'affabilité, l'expression
des mouvemens de l'ame, et la cul-
talens de l'esprit.

mad. BEAUMONT.

oui, de ces talens qui donnent de
dération dans le grand monde.

M. VERTEUIL.

le grand monde, madame? Est-ce
onor doit s'y produire? Je n'ai plus
lesirer, si elle possède seulement les
qui peuvent l'honorer dans une so-
oisie et dans l'intérieur de sa mai-
vant sa conscience et aux regards
.

mad. BEAUMONT.

ûrement, cela s'entend de soi-même,
teuil. Je veux dire qu'elle est en état
senter par-tout avec honneur. Viens,
e *Léonor*, *fais*-nous entendre quel-
pièce sur ton claveciu.

LÉONOR.

Non, ma tante, cela pourroit de
M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

Que dis-tu, ma chère enfant?
très-sensible au charme de la mus
je ne connois point d'amusement p
venable à une jeune demoiselle.

mad. BEAUMONT.

Eh! quoi de plus digne de notre
tion que ces talens enchanteurs, l
la danse, la musique! Léonor, ce
mante ariette! tu sais bien? (*L*
d'un air boudeur au clavecin, pr
moment, et commence une sonate
non, il faut aussi chanter. Elle a u
M. Verteuil! Vous allez l'entendre
saviez combien d'applaudissemens
çus dans le dernier concert! Mais
peu d'amour-propre, et il faut se
ses pieds.

M. VERTEUIL.

J'espère bien que j'obtiendrai
chose sans cette cérémonie. N'e
vrai, Léonor?

LÉONOR.

Vous n'avez qu'à ordonner, m

M. VERTEUIL.

n, cela n'est pas dans mon caractère; n prie seulement.

NOR, *bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.*

ous ai là une grande obligation.

nad. BEAUMONT, *bas à Léonor.*

nom du Ciel, mon cœur, obéis; ta ie en dépend.

M. VERTEUIL.

elle n'est pas en voix aujourd'hui, je attendre.

NOR *chante en s'accompagnant sur le clavecin.*

Vermeille rose,
Que le zéphyr, etc.

peine a-t-elle fini, que madame Beaunt s'écrie, en battant des mains):
vo! bravo! bravissimo!

M. VERTEUIL.

effet, ce n'est pas mal pour un enfant n âge. J'aurois pourtant desiré une on plus *rapprochée* des principes que *ui inspirez* sans doute.

mad. BEAUMONT.

Eh bien ! monsieur, n'en sentez-vous la morale ? (*Elle chante*) :

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, etc.

C'est-à-dire, qu'une jeune personne d se produire dans le monde, si elle veut ti quelque avantage de ses talens, et ne mourir ignorée au fond de sa retraite.

M. VERTEUIL.

Croyez-moi, madame, c'est-là de pré rence qu'un époux digne d'elle viendra chercher. (*Il apperçoit un dessin suspen à la tapisserie, représentant une jeune b gère surprise dans son sommeil par un fau Il le considère avec étonnement.*)

mad. BEAUMONT.

Ha, ha ! comment le trouvez-vous?

M. VERTEUIL.

Fort bien, si Léonor l'a fait sans le s cours de son maître.

mad. BEAUMONT.

Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. VERTEUIL.

Je crois qu'il auroit pu mieux faire

, en lui choisissant un sujet plus heu-
c, quelque trait de bienfaisance, une
on vertueuse, qui auroit élevé son ame
erfectionnant son talent.

SCÈNE V.

dame BEAUMONT, M. VERTEUIL,
LÉONOR, FINETTE.

FINETTE, *à M. Verteuil.*

[ONSIEUR, vos malles viennent d'arri-
Les ferai-je porter dans votre apparte-
it ?

. VERTEUIL, *à madame Beaumont.*

ous avez donc la bonté de me loger,
ame ?

mad. BEAUMONT.

e m'en fais autant d'honneur que de
sir.

M. VERTEUIL.

e vous en remercie. Je vais donner un
p-d'œil à mes affaires, et je reviens. (*Il*
avec Finette.)

SCÈNE VI.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR.

LÉONOR.

Bon ! le voilà dehors. Je respire.

mad. BEAUMONT.

Doucement, doucement, Léonor, qu' ne puisse vous entendre.

LÉONOR.

Qu'il m'entende s'il veut. Je suis si p quée, que je briserois volontiers mon cl vecin, et que je mettrois en pièces tous m dessins et mes cahiers de musique.

mad. BEAUMONT.

Calme-toi donc, mon enfant, tu as b soin ici de toute ta modération.

LÉONOR.

C'est bien assez, je crois, de m'être po sédée en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu Ne l'avez-vous pas entendu ?

mad. BEAUMONT.

Les personnes de son âge ont leurs b zarreries.

LÉONOR.

Pourquoi donc m'y exposer ? Il ne fall

pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est de faire toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

mad. BEAUMONT.

Ma chère Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de M. Verteuil?

LÉONOR.

Ma fortune?

mad. BEAUMONT.

Hélas! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés?

LÉONOR.

Oh! je le sais. De petits présens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

mad. BEAUMONT.

Ah! ma chère enfant, sans lui tu serois bien malheureuse. Ce que ton père t'a laissé pour héritage est si peu de chose! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurois-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation?

LÉONOR.

Est-il possible, ma tante? Quoi! c'est à

M. Verteuil que je suis si redevable ? S'occupe-t-il aussi de mon frère ?

mad. BEAUMONT.

C'est lui qui paie également sa pension et ses maîtres.

LÉONOR.

Vous me l'aviez toujours caché.

mad. BEAUMONT.

Pourvu que rien ne manquât à tes besoins que t'importoit cette connoissance ? Tu vois par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards et du respect. Mais ce n'est pas tout, il a voulu vous voir ton frère et toi, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR.

Oh ! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur et du dépit !

mad. BEAUMONT.

C'est aussi fort mal de sa part. Ecoute froidement ta voix brillante ! Ne pas être transporté de plaisir à ton exécution sur le clavecin ! Quoi qu'il en soit, il faut que tu *le flattes* ; autrement toutes ses préférences *seront* pour Didier.

LÉONOR.

Ah ! il les mérite mieux que moi, je le
ns.

mad. BEAUMONT.

Que dis-tu ? C'est bien peu te connoître.
t quelle seroit ta destinée ! Un homme sait
ujours faire son chemin dans le monde.
lais une femme, quelle ressource peut-elle
oir ?

LÉONOR.

Il est vrai. Vous me faites sentir par-là
ue j'aurois dû apprendre des choses plus
iles que le dessin, la danse et le clavecin.

mad. BEAUMONT.

Folle que tu es ! Avec la fortune que tu
eux te promettre, qu'est-ce qu'une jeune
emoiselle doit desirer de plus que des talens
réables pour briller dans la société ? Il ne
agit que d'intéresser M. Verteuil en ta fa-
eur. Avec des attentions et des complai-
nces, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCÈNE VII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE.

MADEMOISELLE, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

mad. BEAUMONT.

Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

LÉONOR.

Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allois encore déplaire à M. Verteuil

mad. BEAUMONT.

Comment donc ! il faut qu'il te voie danser. Tu danses avec tant de graces ! Tu le tourneras la tête, j'en suis sûre. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, M. Dupas.

SCÈNE VIII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, M. DUPAS.

mad. BEAUMONT, *à M. Dupas.*

N'EST-IL, pas vrai, monsieur, que ma nièce danse comme un ange?

M. DUPAS, *en s'inclinant.*

Comme un ange, madame, à vous obéir

mad. BEAUMONT.

Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

M. DUPAS.

Oui, madame, et le mien aussi, je vous en réponds. (*M. Verteuil paroît.*)

SCÈNE IX.

Mad. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, M. DUPAS.

mad. BEAUMONT, *prenant M. Verteuil par la main.*

Venez vous asseoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai zépyhr. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

LÉONOR.

Mais je ne la danserai pas toute seule.

mad. BEAUMONT.

M. Dupas la dansera avec toi, je vais la frédonner. N'ayez pas peur; je vous conduirai bien.

M. VERTEUIL.

Permettez-*moi*, madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS.

Je ne pourrai y mettre beaucoup de gr
ces, s'il faut que je joue en même temps.

M. VERTEUIL.

Ce n'est pas de vos graces qu'il s'agit, mo
sieur, c'est de celles de Léonor.

M. DUPAS.

Vous en jugeriez beaucoup mieux da
une entrée de chaconne.

M. VERTEUIL.

De chaconne, dites-vous? Fi donc!

M. DUPAS.

Quoi, monsieur! la haute danse!

M. VERTEUIL.

Léonor ne doit pas figurer sur un théât
C'est un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS.

Comme il vous plaira, monsieur. Allo
mademoiselle. (*Léonor danse le menu
M. Dupas la suit en jouant de sa pochette
s'interrompt de temps en temps pour lui di*
Portez votre tête plus haute... Les épau
effacées... Déployez mollement vos bra
En cadence... Un air noble, voyez-moi.

M. VERTEUIL, *quand le menuet e
fini.*

Fort bien, Léonor, fort bien. (à M.

ns.) Monsieur, votre leçon est finie pour ujourd'hui. (*M. Dupas fait un salut pro-nd à la compagnie, et se retire.*)

LÉONOR, *bas, à mad. Beaumont.*

Eh bien! ma tante, vous voyez les grands mplimens que j'ai reçus?

mad. BEAUMONT.

Quoi! M. Verteuil, vous n'êtes pas en-anté, ravi, transporté? Vous n'y avez sû-ment pas fait attention, ou vous êtes en-re si fatigué de votre voyage....

M. VERTEUIL.

Pardonnez-moi, madame, j'ai déjà mar-ué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-ous que j'aille m'extasier sur un pas de anse? Je réserve mon enthousiasme pour es perfections plus dignes de l'exciter.

SCÈNE X.

Mad. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou, et l'embrasse avec tendresse.*

O mon cher M. Verteuil, mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir!

mad. BEAUMONT.

Que veut dire cette pétulance? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis?

M. VERTEUIL.

Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des révérences froides et compassées. Viens, mon cher Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles! Oui, les voilà, ces traits nobles, et cette figure aimable qui distinguoient ton père.

mad. BEAUMONT.

Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas et votre veste brodée? On ne fait pas des visites en frac.

DIDIER.

Mais, ma tante, pour m'habiller il m'au-

: fallu un peu de frisure. C'est un quart-
:ure au moins que j'aurois perdu. Non,
'aurois jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTEUIL.

'aurois eu bien du regret aussi, je l'avoue,
voir un quart-d'heure plus tard cet ex-
:nt enfant.

mad. BEAUMONT.

:h bien! monsieur, vous n'avez donc rien
)us dire, à votre sœur ni à moi? Vous
10us avez pas seulement souhaité le bon-
:.

DIDIER.

)aignez me pardonner, ma chère tante;
)is si joyeux d'embrasser mon tuteur!
Léonor, en lui tendant la main.) Tu ne
n veux pas, Léonor?

LÉONOR, *sèchement.*

Non, monsieur.

M. VERTEUIL.

Veuillez l'excuser, madame, à ma consi-
ation. Je serois fâché d'être pour lui un
:t de reproche.

mad. BEAUMONT, *à part.*

Je n'y saurois tenir plus long-temps. (*A Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre,

monsieur? J'aurois quelques ordres à donner à la maison.

M. VERTEUIL.

Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

mad. BEAUMONT, *bas, à Léonor.*

Est-ce que tu veux être témoin de leur insupportable entretien? (*Haut*) Suivez-moi, Léonor; j'ai besoin de vous.

LÉONOR.

Non, ma tante, je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. VERTEUIL.

Très-volontiers, mon enfant. (*Madame Beaumont sort avec un air de dépit.*)

SCÈNE XI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

M. VERTEUIL.

Eh bien! mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension?

DIDIER.

C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

M. VERTEUIL.

Quelles sont à présent tes études?

DIDIER.

Le grec et le latin, d'abord; ensuite la géographie, l'histoire et les mathématiques.

LÉONOR, *à part.*

Voilà bien des choses dont je savois à peine le nom.

M. VERTEUIL.

Et y fais-tu quelques progrès?

DIDIER.

Oh! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. VERTEUIL.

Et le dessin, la danse, la musique?

DIDIER.

De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTEUIL.

Voilà qui me paroît fort bien entendu.

DIDIER.

D'ailleurs je ne peux pas y donner b
coup de temps. Je ne m'en occupe guère
dans mes heures de récréation, ou après a
fini mes devoirs. L'essentiel, dit le ma
est de former mon cœur et d'enrichir
esprit de belles connoissances, pour v
honorablement dans le monde, me re
utile à mon pays et à mes semblables, et
venir heureux moi-même par ce moye

M. VERTEUIL, *le prenant dans ses br*

Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONOR, *à part.*

Si c'est-là l'essentiel, ma tante l'a bie
gligé.

DIDIER.

Oh! mon cher M. Verteuil, je ne
pas tout-à-fait si bon que vous l'imagin
peut-être.

M. VERTEUIL.

Comment cela, mon ami?

DIDIER.

Je suis un peu étourdi, un peu dissipé.
exemple, je brouille quelquefois mes heu
et je fais dans l'une ce que j'aurois dû
dans l'autre. J'ai de la peine à me cor
de quelques mauvaises habitudes, et

tombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL.

Et y retomberas-tu encore ?

DIDIER.

Vraiment non, si j'y pense ; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

M. VERTEUIL.

Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnoître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu, Léonor?

LÉONOR.

Je pense que je ne suis ni étourdie, ni dissipée ; et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. VERTEUIL.

D'autres, peut-être ?

LÉONOR.

Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTEUIL.

Elle devroit être la première à les apperçoir. Mais la tendresse nous aveugle quelfois sur les imperfections de nos amis. Je *dis pas cela pour* te fâcher.

LÉONOR, *à part.*

Le vilain homme ! il flatte mon frère; il n'a que des choses désagréables à me di

M. VERTEUIL.

Restez ici, mes enfans, je vais voir si m domestique a tiré mes effets de la valise. J quelque chose pour vous, et je serai bie tôt de retour. (*Il sort.*)

DIDIER.

Oui, oui, nous vous attendrons. Ne t dez pas long-temps.

SCÈNE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR.

Il peut garder ses cadeaux. Ce sont belles choses, je crois, qu'il nous apport

DIDIER.

Que dis-tu, Léonor? Tout ce que tu dans ton appartement et sur ta personn ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteu Ah ! quand il ne me donneroit qu'une ba telle, je serois toujours sensible à sa bonté

LÉONOR.

Non, je suis si dépitée contre lui, ce

, contre ma tante !... je crois que je
tout l'univers.

DIDIER.

ient ! et moi aussi ? Qu'as-tu donc,
re sœur ? (*Il lui prend la main.*)

LÉONOR.

avois été aussi maltraité !

DIDIER.

altraitée ? Et par qui ? Ma tante ne
pas prendre l'air de peur de t'enrhu-
je crois qu'elle mettroit volontiers
sous tes pieds, pour t'empêcher de
la terre.

LÉONOR.

mais M. Verteuil ! C'est un homme
er !

DIDIER.

ie tu parles, ma sœur ? Il est, au
e, si indulgent, si bon !

LÉONOR.

i rien fait à sa fantaisie : mon chant,
sin, ma danse, tout cela n'est rien
; il méprise ce que je sais, et me
choses essentielles que j'aurois dû
re.

DIDIER.

', *je crois* qu'il a raison.

LÉONOR.

Il a raison ? Et ma tante, elle a t
ce pas ? Qu'est-ce qu'il entend par
essentielles ?

DIDIER.

Je peux te le dire sans être bie

LÉONOR.

Oh oui ! toi, qu'est-ce donc ?

DIDIER.

Dis-moi, Léonor, lis-tu quelq

LÉONOR.

Sans doute, quand j'ai le tem

DIDIER.

Et que lis-tu alors ?

LÉONOR.

Des comédies pour aller au sp
un gros recueil de chansons pour
dre par cœur.

DIDIER.

Vraiment, voilà de bonnes le
ton âge ! Crois-tu qu'il n'y ait p
plus instructifs ?

LÉONOR.

Quand il y en auroit, où trou
ment pour les lire ? Ma toilette
mon déjeûner m'occupent jusqu'à
Ensuite, vient le maître de d

rès lui le maître de dessin. Nous
ı quatre heures ma leçon de musi-
ıs je m'habille pour le soir; puis
ns faire des visites, ou nous en re-
et puis nous voilà au bout de la

DIDIER.

tous les jours la même chose?

LÉONOR.

ɔntredit.

DIDIER.

n! mon maître a des filles, grandes
ès comme toi; mais leur temps est
ement partagé que le tien.

LÉONOR.

ent donc, mon frère?

DIDIER.

:d à six heures, l'été, à sept heures,
ɛlles sont habillées pour tout le jour.

LÉONOR.

ıe dorment donc point, ou elles sont
ı dans la journée?

DIDIER.

sont plus éveillées que toi. C'est
ɛe couchent à dix heures.

LÉONOR.

heures au lit?

DIDIER.

Sûrement, pour se lever de bonne he
le lendemain. Tandis que tu dors enco
elles ont déjà reçu des leçons de géograph
d'histoire et de calcul. A dix heures e
prennent l'aiguille ou la navette; et v
midi elles s'occupent avec leur mère de t
les détails de la maison.

LÉONOR, *d'un air de mépris.*

Est-ce qu'on en veut faire des femme
charge?

DIDIER.

J'espère qu'une si bonne éducation l
procurera un sort plus heureux. Mais
doivent-elles pas savoir commander aux
mestiques, ordonner un repas, conduire
ménage?

LÉONOR.

Et l'après-midi s'occupent-elles encor

DIDIER.

Pourquoi non? Elles ont leur écritur
leur clavecin. Le soir on se rassemble aut
d'une table, et l'une d'elles lit à haute v
les Conversations d'Émilie, ou *le Thé
d'éducation*, tandis que les autres travaill
au linge du ménage, ou à leurs ajustem

LÉONOR.

Elle ne prennent donc jamais de récréation ?

DIDIER.

Que dis-tu ? Elles s'amusent mieux que les reines. Tous ces travaux sont entremêlés le petits jeux, d'entretiens agréables. Elles endent aussi et reçoivent quelquefois des risites ; mais toujours leur sac à ouvrage à a main. Je ne les ai jamais vues oisives un noment.

LÉONOR.

Ah ! c'est apparemment ce qu'entendoit M. Verteuil. Ma tante dit cependant que 'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

DIDIER.

Oui, comme nous le sommes. Mais quand lles seroient de condition, ces instructions- ı ne leur seroient pas inutiles. Il faut bien n'elles connoissent le travail d'une maison, our le faire exécuter par leurs domestiques. i elles n'y entendent rien, tout le monde 'accordera pour les tromper ; et plus elles seont riches, plutôt elles seront ruinées.

LÉONOR.

Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore

absolument tout cela. A peine sais-je mani
une aiguille. Cependant, je viens d'appre
dre que nous n'avons rien que ce que no
tenons de M. Verteuil.

DIDIER.

Tant pis, ma chère Léonor, car s'il ven
à nous abandonner, ou si nous avions le m
heur de le perdre.... Mais peut-être que
tante est riche?

LÉONOR.

Oh! non, elle ne l'est pas, elle me l'a
tout-à-l'heure. A peine auroit-elle de q
vivre elle-même. Que deviendrions-nous t
les deux?

DIDIER.

Je serois un peu embarrassé d'abord. M
je mettrois ma confiance en Dieu, et j'
père qu'il ne m'abandonneroit pas. Il
trouve toujours des personnes généreu
dont nous gagnons l'amitié par nos talens
qui se font un plaisir de nous employer.
exemple, dans quelques années, lorsqu
serai un peu plus avancé dans ce que j'
prends, je pourrois montrer à des enf
moins instruits que moi, ce que je saur
Je m'instruirois tous les jours davantage
avec du courage et de la conduite, l'habi

du travail et de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

LÉONOR.

Et moi, que me serviroient mon chant et mon clavecin, mon dessin et ma danse? Je mourrois de misère avec ces vaines perfections.

DIDIER.

Voilà pourquoi notre tuteur demandoit si l'on ne t'avoit pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir et à l'agrément.

LÉONOR.

Oui, et quelquefois au chagrin : car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur.... Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

DIDIER.

Et de quoi vous entretenez-vous donc?

LÉONOR.

De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'*autre;* mais tout cela est bien-*tôt épuisé.*

DIDIER.

Je le crois. Ce sont des sujets bien pauv
quand on pense à tout ce que la nature
d'admirable à nos yeux, et à tout ce qu
passe autour de nous dans la grande soc
de l'univers. Voilà les objets dignes de
occuper, et qui peuvent nous apprend
réfléchir sur nous-mêmes.

LÉONOR.

Tu viens de m'en convaincre. Quoique
jeune de deux ans, tu es déjà bien
formé que moi. Oh! combien ma tan
négligé de choses utiles dans mon éducat

SCÈNE XIII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, DIDI

mad. BEAUMONT, *qui a entendu les d*
nières paroles de Léonor.

Et quelles sont donc les choses utiles
j'ai négligées dans ton éducation, petite
grate? Mais je m'apperçois que c'est ce
rien de Didier....

DIDIER.

Votre serviteur très-humble, ma c
tante, je vais rejoindre M. Verteuil
son appartement. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ad. BEAUMONT, LÉONOR.

mad. BEAUMONT.

petit coquin! Son tuteur une fois parti,
'avise de remettre le pied dans ma mai-
flais qu'est-ce donc qu'il t'a conté pour
e croire que ton éducation étoit né-
?

LÉONOR.

t est vrai aussi, ma tante. Les connois-
essentielles qu'une jeune personne
levée doit posséder, m'en avez-vous
struire?

mad. BEAUMONT.

! ma divine Léonor! que manque-t-il
erfections; toi qui es la fleur de tou-
s jeunes demoiselles?

LÉONOR.

, je sais les choses qui ne sont propres
'inspirer de la vanité; mais celles qui
t l'esprit, la géographie, l'histoire, le
, en ai-je seulement une idée?

mad. BEAUMONT.

unterie que tout cela! Je serois au

désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes ; elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène?

LÉONOR.

J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connoître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper? Sais-je manier l'aiguille ou la navette? Serois-je en état de conduire un ménage?

mad. BEAUMONT.

Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes, ou une cendrillon.

LÉONOR.

Mais si nous venions à perdre M. Verteuil, si je tombois dans la misère, quelles seroient mes ressources pour gagner ma vie?

mad. BEAUMONT.

Oh! s'il ne tient qu'à cela, je puis d'un seul mot calmer tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritière, qu'il *faire* aujourd'hui son testament en ta faveur. *Mais le* voici qui vient lui-même. Je te

ec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions. *(Il sort.)*

SCÈNE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *courant à Léonor.*

TIENS, tiens, ma sœur! regarde. *(Il lui fait voir une montre.)*

LÉONOR.

Comment! une montre d'or!

DIDIER.

Oui, comme tu vois. O M. Verteuil! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, et je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL.

Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices, et t'empêcher de les confondre.

DIDIER.

Oh! *cela ne m'arrivera plus maintenant.*

M. VERTEUIL.

Demande-lui congé pour la journée, annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER.

Fort bien, fort bien. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, *qui paroît triste et pensive.*

M. VERTEUIL.

Qu'as-tu donc, ma chère Léonor? Pourquoi cet air abattu?

LÉONOR.

Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

M. VERTEUIL.

Es-tu fâchée de ce que ton frère a te montre?

LÉONOR.

Elle lui durera long-temps, je crois; saura bien comment la gouverner!

M. VERTEUIL.

Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Tu sais qu'il en a grand besoin.

LÉONOR, *d'un ton ironique.*

Certainement je n'en ai pas besoin, moi.

M. VERTEUIL.

Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

LÉONOR.

Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

M. VERTEUIL.

Tant mieux; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR.

Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

M. VERTEUIL.

Léonor! Léonor! tu es une petite envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée.... (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR, *en rougissant.*

O M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

Eh bien! tu ne sais pas l'ouvrir? (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Es-tu contente à présent?

LÉONOR.

Oh ! si vous étiez aussi content de moi !

M. VERTEUIL.

Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talens agréables. Je reconnois, à ces soins, son goût et sa tendresse. J'aurois seulement desiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même temps de plus solides.

LÉONOR.

Mon frère me l'a déjà fait sentir ; mais qui pourroit m'instruire de ce que j'ignore ?

M. VERTEUIL.

Je connois une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge et à ton sexe.

LÉONOR.

Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERTEUIL.

J'entends. Eh bien ! je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait *prendre*, puisqu'il s'accorde avec tes goûts

Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR.

Tous vos biens, M. Verteuil?

M. VERTEUIL.

Oui, Léonor. Hélas! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misère.

LÉONOR.

Que me dites-vous?

M. VERTEUIL.

Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens?

LÉONOR.

Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTEUIL.

Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance et à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton père pour les soudoyer?

LÉONOR.

Vous m'avez dit que non, M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, *quel est l'homme* raisonnable qui te

prendroit pour des talens frivoles, inut
à son bonheur ? Tu ne peux être recher
que par rapport à la fortune dont tu ap
terois la possession avec ta main. Ainsi je
vois de plus en plus dans la nécessité
t'assurer la mienne.

LÉONOR.

Mais, mon frère ?

M. VERTEUIL.

Il faudra bien qu'il se contente de ce
je ferai pour lui pend-nt ma vie, et d
que tu voudras bien faire toi-même en
faveur après ma mort. Qu'il s'instruise d
tous les moyens honorables de se former
état. Je lui en ai donné un exemple ; il
qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur
intentions. Je veux les communiquer à
frère aussi-tôt qu'il sera de retour. (*Il sor*

SCÈNE XVII.

LÉONOR, *seule.*

Oh ! quelle joie ! héritière de tous les bi
de M. Verteuil ! Voilà ce que ma tante d
roit avec tant d'ardeur. Je voudrois b
*sa*voir ce que va dire mon frère. Il *s*
*jal*oux. Mais je ne l'oublierai pas certai

t, pourvu qu'il me reste encore quelque
e après tous mes besoins. J'entends
Verteuil qui revient avec lui. Je vais me
er dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle sans être apperçue de M. Verteuil, ni
n frère.*)

SCÈNE XVIII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL.

on maître est donc bien aise que je t'aie
e cadeau?

DIDIER.

ui; mon cher tuteur, il en est enchanté;
pour moi, cela me fait de la peine à
nt.

M VERTEUIL.

quoi donc, mon ami?

DIDIER.

pauvre Léonor! Elle est peut-être
e de ce que j'ai une montre, et de ce
le n'en a point. Je ne voudrois pas vous
tre indifférent pour vos bienfaits; mais
ois vous prier.....

M. VERTEUIL.

généreux enfant! va, sois tranquille.

Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER.

O mon cher M. Verteuil ! combien je vous remercie !

M. VERTEUIL.

Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER.

Ah ! tant mieux ! tant mieux !

M. VERTEUIL.

Je vois, avec regret, que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDIER.

Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTEUIL.

C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissemens par lesquels on

joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles, et quel temps précieux elle a perdu, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries et leurs mépris.

DIDIER.

Oh! mon Dieu! vous me faites frémir pour elle.

M. VERTEUIL.

Et puis qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connoissances, qui, loin de pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverseroit la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité, également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis et du respect de ses enfans. Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours?

DIDIER.

Oh! *je vous en* conjure, ne lui retirez *pas vos bontés!*

M. VERTEUIL.

Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER.

Oui, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence; et j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

M. VERTEUIL.

Je le voudrois; mais dans son amollissement pourra-t-elle adopter des principes plus sévères? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER.

Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie; les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non, vous vivrez encore longtemps pour notre avantage. Le ciel ne voudra pas nous ravir si-tôt un second père.

M. VERTEUIL.

Je suis sensible à ta tendresse; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause *de plus* vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu *de lui laisser* tout ce que je possède, pou

qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

DIDIER, *lui prenant la main.*

Oh ! je vous remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis ! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle ? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devoit vivre de son travail. Elle en saura gouverner plus sagement sa fortune O ma chère sœur ! Je puis donc espérer de te voir heureuse !

M. VERTEUIL.

Tu es un bien digne enfant ! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que je t'embrasse. Moi, ne te rien laisser, et donner tout à ta sœur ? Comment pourrois-je commettre une telle injustice ? Cette pensée étoit bien loin de mon esprit. Je voulois seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui seras mon héritier universel ; et je cours faire mon testament à ton avantage.

DIDIER.

Non, non, M. Verteuil, gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur. Je deviendrai *plus* studieux et plus appli-

qué. J'acquerrai des talens util
un honnête homme. Avec cela
pas inquiet de mon avancement.

M. VERTEUIL.

Rassure-toi sur le compte de
lui laisserai un petit legs, pour
manque jamais du nécessaire.

DIDIER.

Eh bien ! faisons un échang
legs à moi, comme un souven
amitié, et le reste pour ma sœu

SCÈNE XI

M. VERTEUIL, DIDIER, LÉ
s'élance hors du cabinet, et cou
cou de son frère.

LÉONOR.

O mon frère ! mon cher Di
mérité de ta part ?.....

DIDIER.

Tout, ma chère Léonor, si t
pondre à mes souhaits, et à ce
digne bienfaiteur.

LÉONOR.

Oui, je le ferai, je le ferai. J
bien la différence de notre éduc

ne au-dessus de la mienne, quoique je
aînée. Disposez de moi, M. Verteuil,
votre amitié. Je veux aussi m'in-
e, et prendre mon frère pour modèle.

M. VERTEUIL.

feras ton bonheur, si tu persistes dans
sage résolution. Mais d'où naît ce chan-
nt dans tes idées?

LÉONOR.

! je viens d'entendre les vœux de
r. Son noble désintéressement, son sa-
e généreux; j'ai tout entendu. Je n'ai
ontre lui aucun sentiment de jalousie.
a toujours mon guide et mon meilleur

DIDIER.

ui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai
ma gloire, tout mon plaisir.

M. VERTEUIL.

e quels doux sentimens vous me péné-
l'un et l'autre! O chers enfans! je ne
plus de regret de n'en avoir pas eu moi-
e. Vous êtes dans mon cœur comme si
ous avois donné le jour. Je crois voir
e père qui, du haut du ciel, tressaille
ie de m'avoir laissé ces gages de sa ten-

dresse. (*Léonor et Didier se serrent les mains, et les arrosent de larmes.*)

LÉONOR.

Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation?

M. VERTEUIL.

Je te la ferai bientôt connoître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser: elle mérite toujours vos respects et votre reconnoissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur; mais ses plus vifs desirs n'en étoient pas moins de te rendre heureuse.

LÉONOR.

Oui, je le sens; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avoit occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

M. VERTEUIL.

Non, ma chère amie, cultive toujours ces talens aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrémen

ns la société, la délasser des travaux de
maison, et lui en faire aimer le séjour,
)uter un lien de plus à l'attachement de
n mari, la guider dans le choix des maîtres
'elle donne à ses enfans, et accélérer leurs
ogrès. Ils ne sont dangereux pour elle,
e lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridi-
le, qu'ils lui donnent le goût de la dissi-
tion et du mépris pour les fonctions es-
ıtielles de son état. Ce sont des fleurs dont
ne faut pas ensemencer tout son domaine;
ais qu'on peut élever, pour ses plaisirs,
ôté du champ qui produit d'utiles mois-
ns.

PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.
Madame DE VALENCE.
VALENTIN, leur fils.
M. DE REVEL, } amis de M. de Vale
M. DE NANCÉ, }
MATTHIEU, petit paysan.
MATHURIN, jardinier.

La scène est tour-à-tour dans un appa
ment du château, sur la terrasse du jar
et dans une forêt contiguë.

A VANITÉ PUNIE,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

M. et madame DE VALENCE.

M. DE VALENCE.

ILA notre Valentin qui se promène
l'allée avec un livre à la main. Je crains
que ce ne soit par vanité plutôt que par
véritable desir de s'instruire, qu'il ait
ours l'air occupé de quelque lecture.

mad. DE VALENCE.

l'où te vient cette pensée, mon ami ?

M. DE VALENCE.

le remarques-tu pas qu'il jette la vue en
ous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre,
r voir si personne ne fait attention à
?

mad. DE VALENCE.

lependant ses *maîtres* rendent un témoi-
e *très-flatteur* de son application, et

ils conviennent tous qu'il est fort a
pour son âge.

M. DE VALENCE.

Cela est vrai. Mais si je ne me sui
trompé dans mes soupçons, si les p
connoissances qu'il peut avoir acquise
ont donné de la vanité, j'aimerois cen
mieux qu'il ne sût rien, et qu'il fût
deste.

mad. DE VALENCE.

Quoi ! rien, mon ami ?

M. DE VALENCE.

Oui, ma femme. Un homme sans
noissances bien relevées, mais hom
modeste et laborieux, est un memb
la société beaucoup plus digne de consi
tion qu'un savant, à qui ses étude
tourné la tête, et enflé le cœur.

mad. DE VALENCE.

Je ne peux croire que mon fils soit e
dans ce cas.

M. DE VALENCE.

Que le ciel nous en préserve ! Mai
voici arrivés à la campagne ; j'aura
d'occasions de l'observer moi-même,
suis résolu de profiter de la première
présentera, pour éclaircir mes conje

ois qui s'avance vers nous. Laisse-moi
nent seul avec lui.

SCÈNE II.

E VALENCE, VALENTIN.

NTIN, *à Matthieu, qu'il repousse.*

s, laissez-moi. Mon papa, c'est ce
ot de paysan qui vient toujours m'in-
pre dans ma lecture.

M. DE VALENCE.

quoi traiter de petit sot cet honnête
?

VALENTIN.

t qu'il ne sait rien.

M. DE VALENCE.

e que tu as appris, à la bonne heure;
sait aussi bien des choses que tu igno-
vous pourriez vous instruire tous les
en vous communiquant vos connois-

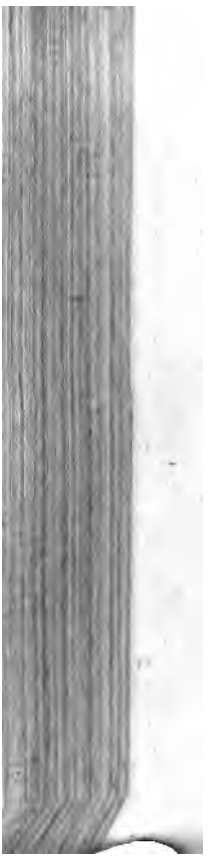
.

VALENTIN.

ut apprendre beaucoup de moi; mais
uis-je apprendre de lui?

M. DE VALENCE.

dois posséder quelque jour une terre,



crois-tu qu'il te soit inutile d
bonne heure, une idée des t
campagne, d'apprendre à dist
bres et les plantes; de connoître
semences et des récoltes; d'étu
veilles de la végétation? Mat
déjà toutes ces connoissances, e
qu'à les partager avec toi. Elle
jour de la plus grande utilité. C
traire, que tu pourrois lui co
ne lui serviroient à rien. Ainsi
dans ce commerce, tout l'av
ton côté.

VALENTIN

Mais, mon papa, me siérojt
prendre quelque chose d'un pe

M. DE VALENC

Pourquoi non, s'il est en
struire? Je ne connois de vérit
tion entre les hommes, que cel
utiles et de l'honnêteté; et tu
que, sur ces deux points, il l'e
ment sur toi.

VALENTIN

Comment donc? sur l'honnêt

M. DE VALENC

Elle consiste, dans tous les

lir ses devoirs. Il remplit les siens envers
oi, en te montrant de l'attachement et de
i complaisance. Remplis-tu de même les
ens envers lui, et lui témoignes-tu de la
ienveillance et de la douceur ? Il paroît
ependant les mériter. Il est actif et intelli-
ent. Je lui crois de la bonté dans le carac-
ère, de l'élévation dans le cœur et de la
inesse dans l'esprit. Tu devrois t'estimer fort
eureux d'avoir un compagnon aussi aima-
le, et avec qui tu peux profiter en t'amu-
ant. Son père est mon frère de lait, et m'a
oujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que
Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens,
e voilà qui rôde sur la terrasse pour te cher-
her; songe à le traiter avec affabilité. Il y
i plus d'honneur et de probité dans sa chau-
nière, que dans beaucoup de palais. Sa fa-
mille cultive nos terres de père en fils; et
je serois bien aise que cette liaison se perpé-
tuât entre nos enfans. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

VALENTIN, *seul.*

Oui; la belle liaison à former ! Mon p se moque, je crois. Ce petit paysan doi quelque chose à m'apprendre ? Oh ! je v si bien l'étonner de mon savoir, qu'il s'avisera pas de me parler du sien.

SCÈNE IV.

VALENTIN, MATTHIEU.

MATTHIEU.

Vous ne voulez donc pas mon petit bo quet, M. Valentin ?

VALENTIN.

Fi de ton bouquet ! il n'y a ni renoncu ni tulipe.

MATTHIEU.

Il est vrai, ce ne sont que des fleurs d champs; mais elles sont jolies, et je pens que vous n'auriez pas été fâché de les conn tre par leur nom.

VALENTIN.

C'est une chose bien intéressante à savo

que le nom de tes herbes. Tu peux les reporter où tu les as prises.

MATTHIEU.

Si je l'avois su, je n'aurois pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulois pas rentrer hier au soir, sans vous apporter quelque chose; et comme je revenois un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arretai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

VALENTIN.

Tu me parles de la lune; sais-tu combien elle est grande?

MATTHIEU.

Eh morguienne! comme un fromage.

VALENTIN.

O l'ignorant petit rustre! (*Matthieu le regarde fixement avec de grands yeux, et demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important; et lui montrant son livre*): Tiens, voilà Télémaque. As-tu lu cet ouvrage?

MATTHIEU.

Il n'est pas dans notre catéchisme, et M. le curé ne m'en a jamais parlé.

VALENTIN.

Bon! comme si c'étoit un livre de paysan!

MATTHIEU.

Pourquoi voulez-vous donc que je l
noisse? Oh! laissez-moi le voir.

VALENTIN.

Ne t'avise pas d'y toucher avec tes
nes mains. (*Il lui en saisit une.*) Où
donc pris ces gants de peau de buffle?

MATTHIEU.

Sous votre bon plaisir, ce sont mes m
monsieur.

VALENTIN.

La peau en est si épaisse, qu'on poi
la tailler en semelles.

MATTHIEU.

Ce n'est pas de paresse qu'elles se
épaissies. Vous savez très-bien parler
que je crois; et cependant je ne vou
pas me changer avec vous. Travailler
vement, et laisser les autres en paix,
ce que je sais faire, et ce que vous de
apprendre. Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

VALENTIN, *seul.*

Je crois que ce petit drôle vouloit se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de savant. (*Il s'assied, en affectant une grande attention à lire dans son livre.*)

SCÈNE VI.

M. et mad. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ, VALENTIN, *assis sur un banc à l'écart.*

M. DE VALENCE.

La belle soirée ! Voudriez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline, pour voir le coucher du soleil?

M. DE REVEL.

J'allois vous le proposer; ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

M. DE NANCÉ.

J'aurai du regret de m'éloigner du rossi-

Madame, entendez-vous ses cadences
onieuses?

MAD. DE VALENCE.

ois dans la rêverie. Mon cœur se fon
le plaisir.

M. DE REVEL.

nment peut-on habiter les villes dans
charmante saison?

M. DE VALENCE.

entin, veux-tu monter avec nous sur
ine, pour voir le coucher du soleil?

VALENTIN.

1, mon papa, je vous remercie. Je lis
lque chose qui me fait plus de plaisir.

M. DE VALENCE.

u dis vrai, je te plains; et si tu ne le
s.... Messieurs, il n'y a pas un mo
à perdre, pour jouir de ce spectacle
ant. (*Ils s'avancent vers la colline.*)

SCÈNE VII.

VALENTIN, *les voyant s'éloigner.*

Bon ! les voilà bien loin ; je n'ai plus besoin de me contraindre. (*Il met le livre dans sa poche.*) Que vont penser ces messieurs de mon application ? Je voudrois bien être oiseau, et voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent. (*Il se promène en bâillant sur la terrasse pendant un quart-d'heure.*) Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, et j'entends la compagnie qui revient ; je vais me glisser dans le bois, et m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, et on me comparera avec ces grands philosophes qu'on a vu se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit ! Allons, allons. (*Il se jette dans le bois.*)

SCÈNE VIII.

M. et mad. de VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE REVEL.

Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur et plus touchant.

M. DE VALENCE.

Le mien a doublé de charme, en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. DE NANCÉ.

Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux et plus tendre. Je suis fâché que madame de Valence ne paroisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

mad. DE VALENCE.

C'est que je suis inquiète de mon fils; je ne l'apperçois pas sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*) Valentin! Il ne répond pas. (*Elle apperçoit le jardinier et l'appelle.*) Mathurin, as-tu vu mon fils?

MATHURIN.

Oui, madame; il y a un petit quart d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt

mad. DE VALENCE.

rs la forêt ? S'il alloit s'y égarer ? Mon cours après lui, et ramène-le-moi.

MATHURIN.

i, madame, j'y vais. (*Il s'éloigne.*)

mad. DE VALENCE.

nsieur de Valence, n'allez-vous pas lui ?

M. DE VALENCE.

n, madame, je n'ai pas d'inquiétude, Mathurin saura bien le retrouver.

mad. DE VALENCE.

is, s'il alloit prendre un côté opposé ! s dans des transes !....

M. DE NANCÉ.

nquillisez-vous, madame, M. de Re- moi, nous allons nous partager les côtés de la forêt, tandis que le jardi- prendra le milieu ; nous ne pouvons uer de le joindre.

mad. DE VALENCE.

, messieurs ! je n'osois vous en prier ; vous connoissez le cœur d'une mère.

M. DE VALENCE.

vous donnez pas cette peine, messieurs, me désobligeriez.

M. DE REVEL.

Vous ne trouverez pas mauvais, mon a
que nous cédions aux instances de madan
plutôt qu'aux vôtres.

M. DE VALENCE.

Je ne puis vous dissimuler que c'est c
tre mon gré.

M. DE NANCÉ.

Nous recevrons vos reproches à n
retour. (*Ils marchent vers la forêt.*)

SCÈNE IX.

M. et mad. DE VALENCE.

mad. DE VALENCE.

Comment donc, mon ami? d'où te v
cette indifférence sur le sort de ton fils?

M. DE VALENCE.

Crois-tu, ma femme, que je l'aime m
que toi? C'est que je sais mieux l'aimer.

mad. DE VALENCE.

Et si on ne le trouvoit pas?

M. DE VALENCE.

Je le voudrois.

mad. DE VALENCE.

Qu'il passât la nuit dans une forêt !

breuse? Que deviendroit ce pauvre enfant? que deviendrois-je moi-même?

M. DE VALENCE.

Vous guéririez l'un et l'autre; lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement, qui la nourrit.

mad. DE VALENCE.

Que veux-tu dire, mon ami?

M. DE VALENCE.

Je viens de me convaincre de ce que je ne faisois que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son ame me fait plus de peine, que si ses pas s'étoient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

mad. DE VALENCE.

Mais considères-tu bien....

M. DE VALENCE.

Tout est considéré. Il a près de onze ans: s'il sait tirer parti de son intelligence, aidé

par la clarté de la lune et par la directi
vent du soir, il s'orientera assez bien
regagner le château.

mad. DE VALENCE.

Mais, s'il n'a pas cet avisement?

M. DE VALENCE.

Il en sentira mieux le besoin de p
des leçons que je lui ai données à ce
D'ailleurs, nous devons l'envoyer a
vice l'année prochaine; à ce métier,
bien des nuits à passer en pleine cam
Il en aura fait l'expérience, et il n'ar
pas tout neuf dans un camp pour ser
risée à ses camarades. L'air n'est pa
froid dans cette saison; et pour une n
ne mourra pas de faim. Puisque, par s
il s'est jeté dans l'embarras, qu'il s'
de lui-même, ou qu'il en essuie t
désagrémens.

mad. DE VALENCE.

Non, je n'y puis consentir; et j'
moi-même, si tu n'envoies du mond
lui.

M. DE VALENCE.

Eh bien! ma chère femme, je v
tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte

mivre mon projet dans toute son éten-
Je vais ordonner au petit Matthieu de
r joindre, comme par hasard. Colas se
lra aussi à une petite distance pour ç
eux, en cas d'accident. Du reste, ne
demande pas davantage ; mon parti est
et je ne veux pas, pour une aveugle
esse, priver mon fils d'une épreuve im-
nte. Voici mes amis qui reviennent
Mathurin.

mad. DE VALENCE.

ieu ! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

M. DE VALENCE.

m'en réjouis.

SCÈNE X.

ad. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE NANCÉ.

recherches ont été inutiles ; mais si
alence veut nous donner des flam-
des domestiques.....

M. DE VALENCE.

essieurs, vous avez cédé aux prié-
femme : vous écouterez les mien-

nes à leur tour. Je suis père, et je sais r
devoir. Entrons dans le salon, et je v
rendrai compte de mes projets.

SCÈNE XI.

(Au milieu de la forêt.)

VALENTIN.

Qu'ai-je fait, malheureux ? Il est
nuit, et je ne sais de quel côté me tour
(*Il crie* :) Papa ! mon papa ! Personne
répond. Pauvre enfant que je suis ! que v
je devenir ? (*Il pleure.*) O maman ! où é
vous ? répondez donc encore à votre fil
ciel ! qui court à travers le bois ? Si c'étoi
loup ! Au secours ! au secours !

SCÈNE XII.

VALENTIN, MATTHIEU, *accourant a*

MATTHIEU.

Qui est là ? Qui est-ce qui crie de la so
Quoi ! c'est vous, monsieur ? Par quel
sard vous trouvez-vous ici à l'heure q
est ?

VALENTIN.

O mon cher Matthieu! mon cher ami! je me suis égaré.

MATTHIEU, *le regardant d'abord d'un air étonné, et poussant ensuite un éclat de rire.*

Y pensez-vous, monsieur? Moi, votre cher Matthieu? votre cher ami? Vous vous trompez; je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

VALENTIN.

Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages; et par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompense de maman.

MATTHIEU, *le regardant du haut en bas.*

Avez-vous achevé de lire votre Télémaque?

VALENTIN, *baissant les yeux d'un air confus.*

Ah!

MATTHIEU, *mettant son doigt contre le nez, et regardant le ciel.*

Dites-moi, mon petit savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci?

VALENTIN.

Epargne-moi, de grace ; et tire-n
t'en supplie, de cette forêt.

MATTHIEU.

Vous voyez donc, monsieur, qu'c
être un vilain petit paysan, et cep
être bon à quelque chose ? Que ne don
vous pas à présent pour savoir votre c
au lieu de savoir la grandeur de la lu

VALENTIN.

Je reconnois mon injustice, et je
mets de ne plus faire le fier à l'avenir

MATTHIEU.

Voilà qui est à merveille. Mais ce r
de nécessité pourroit bien ne tenir
fil. Il n'est pas mal qu'un petit m
sente un peu plus long-temps ce q
que de regarder le fils d'un honnête
comme un chien, dont on peut se jo
fantaisie. Mais afin que vous sachi
qu'un brave paysan n'a pas de ranc
veux passer cette nuit auprès de
comme j'en ai passé tant d'autres au
mes moutons, en les faisant parqu
main, de bonne heure, je vous rami
votre papa. Approchez, je veux
ma chambre à coucher avec vous.

VALENTIN.

non cher Matthieu!

ITHIEU, *s'étendant sous un arbre.*

ons, monsieur, arrangez-vous à votre

VALENTIN.

donc est ta chambre à coucher?

MATTHIEU.

s y sommes. (*En frappant sur la*
Voici mon lit, prenez place: il est
arge pour nous deux.

VALENTIN.

i! nous coucherons ici à la belle

MATTHIEU.

ous assure, monsieur, que le roi lui-
n'est pas mieux couché. Voyez sur
ête quel beau pavillon; de combien
diamans il est enrichi! et puis notre
mpe d'argent (*en montrant la lune*).
a! que vous en semble?

VALENTIN.

! mon cher Matthieu, je meurs de

MATTHIEU.

ux encore vous tirer d'affaire. Te-

nez, voici des pommes de terre
accommoderez comme vous save

VALENTIN.

Elles sont crues.

MATTHIEU.

Il n'y a qu'à les faire cuire. Fa

VALENTIN.

Il en faut pour allumer. Et pui
ver du charbon et du bois?

MATTHIEU, *en sour*

Est-ce que vous ne trouve
tout cela dans vos livres?

VALENTIN.

Mon Dieu non, mon cher M

MATTHIEU.

Eh bien! je vais vous montr
sais plus que vous, et que tou
maques. (*Il tire de sa poche un b*
pierre à fusil et de l'amadou.)
déjà du feu; et vous allez voir. (
une poignée de feuilles sèches
autour de l'amadou, et il fait
de son bras, jusqu'à ce que le f
Le foyer sera bientôt bâti. (*Il m*
ceaux de bois mort sur les feuille
Voyez-vous? (*Il met les pomm*
côté du feu, et les saupoudre de

ulvérise entre ses mains. Voici qui fera la ndre, pour les empêcher de brûler. (*Lors- c'elles sont bien proprement arrangées et couvertes de terre, il renverse sur elles les uilles allumées et les charbons de bran- hages. Il ajoute encore du bois sec, et souf- e de toute son haleine.*) Avez-vous un lus beau feu dans votre cuisine. ? Allons ; oilà qui sera bientôt cuit.

VALENTIN.

O mon cher ami ! comment pourrai-je te écompenser de ce que tu fais pour moi ?

MATTHIEU.

Fi de vos récompenses ! n'est-on pas assez ayé, lorsqu'on fait du bien ? Mais attendez n peu. Pendant que les pommes de terre uisent, je vais vous chercher du foin qui st encore en meule dans la prairie. Vous ormirez là-dessus comme un prince. Pre- ez garde à bien gouverner le rôti. (*Il s'é- oigne, en chantant.*)

SCÈNE XIII.

VALENTIN, *seul.*

INSENSÉ que j'étois! Comment ai-
être assez injuste pour mépriser cet er
Que suis-je auprès de lui? Combien j
petit à mes propres yeux, lorsque je co
sa conduite avec la mienne! mais c
m'arrivera plus. Désormais, je ne mép
personne d'une condition inférieure,
ne serai plus si orgueilleux ni si vai
va çà et là, en ramassant, à la lueur d
sier, quelques branches sèches, qu'il
à son feu.)

SCÈNE XIV.

VALENTIN, MATTHIEU, *traînant bottes de foin.*

MATTHIEU.

VOICI votre lit de plumes, vos mate
votre couverture. Je vais vous en fai
lit tout neuf, et bien douillet.

VALENTIN.

Je te remercie, mon ami. Je voudrois
t'aider; mais je ne sais comment m'y pr

MATTHIEU.

ai pas besoin de vous, je saurai faire
ıl. Allez vous chauffer. (*Il dénoue la foin, en étend une partie sur la terre, ve l'autre pour servir de couverture.*)
ni est fait, songeons maintenant au
(*Il retire une pomme de terre de desfeu, et la tâte.*) Les voilà cuites. Man-
, tandis qu'elles sont chaudes; elles
illeur goût.

VALENTIN.

ce que tu n'en mangeras pas avec moi?

MATTHIEU.

cela, non. Il n'y a tout juste que ce
ous faut.

VALENTIN.

ment, tu veux....

MATTHIEU.

s avez trop de bonté. Je n'y toucherai
n'ai pas faim. Et puis j'ai tant de
à vous les voir manger! Sont-elles
?

VALENTIN.

ellentes, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

arie que vous les trouvez meilleures
votre table?

VALENTI

Oh ! je t'en réponds.

MATTHIE

Vous avez fini. Allons, v
qui vous attend. (*Valentin se*
thieu étend sur lui le reste du fo
sa camisolle): Les nuits sont fr
couvrez-vous encore avec cela.
froid, vous reviendrez près d
prendre garde qu'il ne s'éteigne

VALENTIN

Mon cher Matthieu, je pleu
gret de t'avoir maltraité.

MATTHIEU

N'y pensez pas plus que moi
réveillés demain au jour nais
louette. (*Valentin s'endort, et M*
assis auprès de lui pour entrete

SCÈNE XV.

(Vers le point du jour.)

VALENTIN, *dormant encore*, MATTHIEU.

MATTHIEU, *l'éveillant.*

Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, et le soleil va bientôt paroître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

VALENTIN, *se frottant les yeux.*

Quoi ! déjà ? déjà ? Bonjour, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

Bonjour, M. Valentin. Comment avez-vous dormi ?

VALENTIN, *se levant.*

Tout d'un somme. Voici ta camisolle ; je te remercie mille et mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

MATTHIEU.

Ne ne parlons plus de remercîmens. Je suis plus content que vous. Allons, suivez-moi ; *je vais vous* conduire. (*Ils partent.*)

SCÈNE XVI.

(Au château.)

M. et mad. DE VALENCI

mad. DE VALENCE.

Dans quelle agitation j'ai passé tout
nuit! Je crains, mon ami, qu'il ne l
arrivé quelque accident. Il faut envoy
monde pour le chercher.

M. DE VALENCE.

Tranquillise-toi, ma chère amie. J'
moi-même. Mais qui frappe? (*La port
vre.*) Tiens, le voici.

SCÈNE XVII.

M. et mad. DE VALENCE, VALE
MATTHIEU.

mad. DE VALENCE, *courant à son*

Ah! je te vois donc enfin, mon che

MATTHIEU.

Oui, madame; le voilà, un peu me
peut-être, que vous ne l'avez perdu.

M. DE VALENCE.

Est-il vrai?

VALENTIN.

)ui, mon papa, j'ai bien été puni de mon ıeil. Que donneriez-vous à celui qui m'au- corrigé?

M. DE VALENCE.

Jne bonne récompense, et de grand cœur.

ALENTIN, *lui présentant Matthieu.*

'h bien! voilà celui à qui vous la devez. ıi dois aussi mon amitié; et il l'aura pour ie.

M. DE VALENCE.

i cela est ainsi, je lui fais tous les ans une te pension de deux louis d'or, pour t'a- délivré d'un défaut si insupportable.

mad. DE VALENCE.

:t moi, je lui en fais une de la même me pour m'avoir conservé mon fils.

MATTHIEU.

i vous me payez pour le plaisir que vous z, il faudroit donc que je vous payasse ıi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. si, quitte à quitte.

M. DE VALENCE.

lon, mon petit ami, nous ne reviendrons sur notre parole. Mais nous allons dé- ıer tous les quatre ensemble. Valentin *racontera ses* aventures nocturnes.

••

VALENTIN.

Oui, mon papa, et je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. DE VALENCE.

O mon fils! combien tu nous rendras heureux, ta mère et moi, en nous prouvant que ton changement est sincère et qu'il sera sans retour! (*Valentin prend Matthieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, et ils passent tous ensemble dans le salon voisin.*)

LA POULE.

E Cyprien étoit heureux d'avoir un
d'un cœur si tendre, d'un esprit si
able ! Lorsqu'il avoit été pendant quel-
jours sage et diligent, il pouvoit se pro-
re que M. de Tourville ne manqueroit
le lui en témoigner sa satisfaction, par
récompense flatteuse. Il avoit du goût
la culture des fleurs et pour le jardinage.
papa s'en étoit apperçu, et il profita de
remarque pour lui procurer, par ce
en, de nouveaux plaisirs.
s étoient un jour à table. Cyprien, lui
on père, ton précepteur vient de me
que tu commençois aujourd'hui l'His-
Romaine et la géographie de l'Italie ;
ans huit jours tu peux me rendre un
pte exact de ce que tu auras appris, je
éfie d'imaginer le prix que je réserve à
application.
yprien, comme on peut le croire, retint
ment ce discours. Il travailla toute la
aine sans se rebuter. Que dis-je ? il y
tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été
i d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savoit déjà toute l'histoire des rois de Rome; et il traçoit lui-même sur la carte les accroissemens progressifs de cet empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit et serra la main de son fils. Allons, lui dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin, et lui en montrant un carré: Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties; cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un râteau, et tous les autres instrumens du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, et proportionnés à ses forces. Les murs étoient tapissés de paniers et de corbeilles. On voyoit sur des planches des boîtes remplies de griffes et d'ognons de fleurs, et des sachets pleins de graines d'herbages; le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante qui marquoit le temps des semences et des récoltes.

Il faudroit être encore à l'âge heureux de
yprien, pour se représenter l'excès de sa
ie. Son petit coin de terre étoit pour lui un
and royaume; et toutes les heures de re-
che qu'il perdoit auparavant à polissonner,
les employoit utilement à cultiver son
rdin.

Un jour qu'il en sortoit, il oublia impru-
mment de tirer la porte après lui. Une
ule s'apperçut de son étourderie, et eut la
ntaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les
anches de fleurs étoient couvertes d'un
rreau bien gras, et par conséquent abon-
nt en vermisseaux. La poule, friande de
tte nourriture, se mit à gratter de ses
eds et à creuser de son bec, pour en dé-
rrer. Elle établit de préférence ses fouilles
ns un endroit où Cyprien venoit de trans-
nter des œillets.

Quelle fut la colère du petit garçon, lors-
u'à son retour il vit cette jardinière nou-
elle labourer de la sorte ses plates-bandes!
h! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me
payer! Il courut aussi-tôt fermer la porte,
e peur que la victime n'échappât à sa ven-
eance; et ramassant du sable, des cailloux,
s *mottes de terre*, tout ce qu'il pouvoit

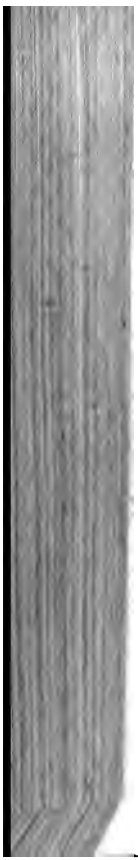
saisir, il les lui jetoit, en la poursuivant.

La pauvre poule, tantôt couroit de toute sa vîtesse, tantôt, prenant l'essor, cherchoit à s'élever au-dessus des murs : son vol n'alloit pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de fleurs de Cyprien, et s'embarrassa des pieds et des ailes dans les touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien, qui la vit ainsi enchevêtrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes et de giroflées le séparoient encore d'elle emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. Mais la poule, redoublant d'efforts à l'approche de son ennemi, vient à bout de se dégager, et s'élève de plus belle, emportant à sa patte une cinthe rose-tendre à dix cloches. Cyprien avoit saisi son râteau; il le lance de toute roideur de son bras. Le râteau tournoya au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin qu'il mit en pièces, et se fracassa lui-même deux dents, en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par ces malheurs, avoit couru prendre un

le nouveau combat auroit eu des suites
ıestes pour son adversaire, qui, de fatigue
d'étourdissement, s'étoit allé rencogner
ıtre une tonnelle, si M. de Tourville,
e le bruit avoit dès le commencement at-
é à sa fenêtre, ne fût venu à son secours.
A peine Cyprien l'eut-il apperçu, qu'il
rrêta tout confus, et lui dit : Voyez,
yez, mon papa, le ravage que cette mau-
e poule a fait dans mon jardin.
Si tu en avois fermé la porte, lui dit froi-
nent son père, ce dommage ne seroit pas
ivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu
honte de rassembler toutes tes forces
ıtre une poule? Elle est privée des lu-
ères de la raison; et si elle a fourragé tes
llets, ce n'étoit pas pour te nuire, mais
ır chercher sa pâture. Te serois-tu mis
fureur contre elle, si elle n'avoit gratté
e dans les orties? Et d'où peut-elle avoir
ıris à faire une différence entre les orties
les œillets? C'est à toi seul qu'il faut t'en
ndre des trois quarts du dégât. Il falloit la
isser avec précaution, pour ne rien en-
nmager de plus. Ma glace et ton râteau
seroient *pas en pièces* : toute la perte se
ıit bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc



que toi de punissable. Si je
branche de ce noisetier, et q
éprouver le même traitement q
faire subir à la poule, ne seroi
juste que toi? Je n'en ferai rien
vaincre qu'il ne dépend que d
tenir notre colère. Mais pour
tu m'a cassée, tu voudras bier
de l'argent de tes semaines. J
souffrir de la folie de tes empo

Cyprien se retira confondu;
journée, il n'osa lever les yeux

Le lendemain, M. de Tou
manda s'il ne seroit pas bien ai
pagner à la promenade. Cypri
mais d'un air de tristesse qu'il s
nement de cacher. Son père s'
et lui dit : Qu'as-tu donc, mo
parois affligé.

CYPRIEN.

Eh ! mon papa, n'ai-je pas s
Il y a un mois que j'économise
sirs, pour faire un petit présen
J'ai ramassé douze francs que
lui acheter un joli chapeau ; et
vous en donne peut-être la m
glace que j'ai cassée.

M. DE TOURVILLE.

crois que tu aurois eu bien du plaisir à
ier à ta sœur cette marque d'amitié ;
il faut que ma glace soit payée la pre-
e. Cette leçon t'apprendra, pour toute
e, à ne pas t'abandonner à tes fureurs,
ainte d'empirer le premier mal.

CYPRIEN.

ı ! je ne laisserai jamais la porte du jar-
uverte, et je ne m'en plaindrai plus aux
es de mes étourderies.

M. DE TOURVILLE.

ais crois-tu que dans ce vaste univers,
' ait que les poules qui puissent te fâ-
?

CYPRIEN.

ı ! mon Dieu, non. Tenez, la semaine
ère, j'avois laissé ma mappemonde sur
ble. Ma petite sœur vint dans mon ca-
, prit une plume et de l'encre, et bar-
la si bien toute la face du globe, qu'il
plus possible de distinguer l'Europe de
érique.

M. DE TOURVILLE.

ı as donc à *te préserver* du tort que
nt te faire aussi tes semblables?

CYPRIEN.

Hélas ! oui, mon papa.

M. DE TOURVILLE.

Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une poule et ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs et leurs intérêts, comme les poules cherchent les vermisseaux; et ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les poules aux dépens de tes fleurs.

CYPRIEN.

Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages, m'a coûté ma plus belle carte de géographie.

M. DE TOURVILLE.

Ne pouvois-tu pas prévenir cette perte en serrant la mappemonde dans ton portefeuille ?

CYPRIEN.

Vraiment, oui.

M. DE TOURVILLE.

Songe donc à te comporter toujours si prudemment que personne ne puisse te faire *tort réel*; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, [illegible]

ıpporter de manière à ne pas te le rendre ıcore plus préjudiciable.

CYPRIEN.

Et par quel moyen, mon papa?

M. DE TOURVILLE.

Par de l'indifférence, s'il est léger; par ı courage, s'il est grave. J'ose te proposer ıur exemple ma conduite envers M. Duion.

CYPRIEN.

Ah! ne me parlez pas de cet homme. Deıis deux ans, il ne vous regarde plus; et il 'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous ıns le monde.

M. DE TOURVILLE.

Sais-tu ce qui le porte à ces indignités?

CYPRIEN.

Je n'ai jamais osé vous interroger là-ssus.

M. DE TOURVILLE.

C'est la préférence que j'ai obtenue pour n emploi que mon père avoit exercé penant trente-cinq ans avec honneur, et dans quel j'avois été formé de bonne heure par ès instructions. Il n'avoit d'autres titres, our me le disputer, que son ignorance et *n effronterie. Mes* droits l'ont emporté sur

toute sa faveur. Voilà ce qui m'a v
haine et ses calomnies.

CYPRIEN.

Ah ! mon papa, si j'étois aussi gra
lui, je lui ferois bien rengaîner ses pr

M. DE TOURVILLE.

Je suis de sa taille, et je le laisse di
conduite que tu aurois dû tenir avec la
je la garde précisément envers lui. L
lets dont elle a dépouillé la racine en
chant de quoi se nourrir, c'est l'
publique dont je jouis qu'il trava
déraciner, pour trouver à assouvir
qui le ronge. En cherchant à le pur
foulerois sous mes pieds le respect et
sidération que je me dois à moi-
comme tu as foulé sous les tiens tes gi
et tes tulipes. La glace que tu m'as
ton râteau que tu as édenté, ce so
biens, mon repos et ma santé que je p
dans une vaine et maladroite veng
Instruit par l'accident que tu as souff
fermeras désormais ton jardin à la
instruit par la méchanceté de mon en
je mets, par ma bonne conduite, une b
*insurmon*table entre nous deux. Inacc
à ses atteintes, je goûte les fruits de

ration, tandis qu'il se consume dans les orts de sa malice, jusqu'à ce que les re- ords viennent le déchirer. En m'affectant ses outrages, je me serois fait la victime 'il n'aspiroit qu'à immoler, et mes dignes is m'auroient reproché ma foiblesse : mon lifférence pour ses injures, le livre à ses pres mépris, et soutient la haute opinion mon caractère dans l'esprit de tous les gens bien.

CYPRIEN.

Ah mon papa ! que de chagrins dans la vie puis m'épargner, en me souvenant de ce e vous venez de m'apprendre !

Comme ils disoient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet ute la soirée. Ils se séparèrent fort contens n de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur ein d'une tendre reconnoissance pour les ges instructions qu'il avoit reçues, et M. de ourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu utilement cette journée pour le bonheur son fils.

LE DÉSORDRE ET LA MALPROPRETÉ.

URBAIN passoit, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il étoit doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parens.

Il n'avoit qu'un défaut. C'étoit de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets, d'être fort négligé dans sa parure, et très-sale sur ses habits.

On l'avoit souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeoient pour lui-même, et parce qu'il voyoit ses amis les lui faire avec regret. Il avoit mille fois résolu de se corriger; mais l'habitude étoit devenue si forte, que c'étoit toujours le même désordre et la même malpropreté.

Il y avoit long-temps que son papa lui avoit promis, ainsi qu'à ses frères, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le temps se trouva un jour très-serein. Le vent étoit doux, la rivière tranquille. M de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit ap-

r ses enfans, leur annonça son projet;
)mme sa maison donnoit sur le port, il
la peine d'y aller lui-même choisir
petite chaloupe, la plus jolie qu'il put
ver.
)mme toute la jeune famille se réjouit!
: quel empressement chacun se hâta de
ses préparatifs pour une partie de plaisir
ng-temps attendue!
s étoient déjà prêts, lorsque M. de St-An-
evint pour les prendre. Ils sautoient de
autour de lui. De son côté, il étoit ravi
ur joie. Mais quelle fut sa surprise, en
it les yeux sur Urbain, de voir l'état
yable de son accoutrement!
'un de ses bas étoit descendu sur le talon;
re se rouloit à longs plis autour de sa
e, qui ne représentoit pas mal une co-
e torse. Sa culotte avoit deux grands
ouverts à l'endroit du genou. Sa veste
t toute marquetée de taches de graisse et
cre; et il manquoit à son surtout la
tié du collet.
I. de St-André vit avec peine qu'il ne
voit se charger d'Urbain dans un pareil
. Tout le *monde* auroit eu raison de croire
le père d'un enfant si désordonné, devoit

être aussi désordonné lui-même, puisqu'il souffroit ce défaut dégoûtant dans son fils. Et comme il avoit des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'étoit pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avoit bien un autre habit; malheureusement il se trouvoit alors chez le tailleur; et ce n'étoit pas pour peu de chose. Il ne s'agissoit de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'étoit détaché. Le dégraisseur devoit ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis? Vous le devinez sans peine.

Ses frères, qui avoient des habits propres, et dont tout l'équipage faisoit honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle étoit peinte en bleu, relevée par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étoient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portoient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leurs cha-

ix. Il y avoit dans le fond, près du gou-
nail, trois hommes avec un hautbois,
fifre et un tambour, qui commencèrent
uer sur les instrumens une marche guer-
e, aussi-tôt que la chaloupe s'éloigna du
d. Le peuple, assemblé sur le rivage, y
ondoit par de joyeuses clameurs.
Urbain, qui s'étoit fait une si grande fête
ette promenade, fut obligé de rester à la
son. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir
a fenêtre cet embarquement, de suivre
'œil la chaloupe, dont un vent léger en-
t les voiles, et qui paroissoit voler sur la
face des eaux, et que ses frères, à leur
our, voulurent bien lui raconter tous les
asemens de leur journée, dont le seul
it les faisoit tressaillir de joie.
Un autre jour, comme il s'amusoit dans
prairie à cueillir des fleurs avec un de
amis, pour en faire un bouquet à sa ma-
n, il perdit une de ses boucles.
Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria
camarade, qui restoit aussi pour arran-
le bouquet, de lui prêter une des siennes,
ce qu'en marchant sur les oreilles pen-
ntes de *son soulier*, il avoit déjà trébuché
x *ou trois fois.*

Son ami lui prêta volontiers sa b
Urbain, pressé de courir, l'attacha si
gemment, qu'au bout d'un quart-d'
elle étoit déjà hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés, (
il fut question de rentrer au logis. L
étoit venue; et l'herbe étoit si haute,
agneau se seroit caché sous son épai
Le moyen d'y retrouver, dans l'obsc
quelque chose d'aussi petit? Ils s'en r
nèrent clopin-clopant, s'appuyant l'
l'autre, et tous les deux fort tristes; U
sur-tout, qui, doué d'un caractère
sensible, avoit à se reprocher d'expose
ami à la colère de ses parens.

Le lendemain, il se présenta devant
sa famille assemblée, avec une seule
pour ses deux souliers. Triste coup
pour un père, qui voyoit par-là combi
leçons avoient été vainement prodigué

M. de Saint-André payoit tous le
manches une petite pension à ses en
pour leur donner le moyen de satisfair
fantaisies de leur âge, et sur-tout de le
nérosité. Les frères d'Urbain avoient l
sir de l'employer à un usage si doux.
pour lui, sa pension ne lui passoit p

amais dans les mains, parce que son père la etenoit, tantôt pour lui acheter des boutons de manches, un col, ou son chapeau u'il avoit égarés, tantôt pour lui faire déracher ses habits, et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. 'e n'étoit pas tout encore, il avoit perdu elle de son camarade, et il falloit l'en dédommager tout de suite. Mais comment? es pensions de la semaine n'auroient pu y ıffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avoit fait aprendre à écrire, et, pour me servir de l'exression commune, il avoit une assez jolie ıain.

C'étoit le seul travail où il pût gagner ıelque chose. Je dois convenir, à sa louange, ı'il se prêta de fort bonne grace à l'arrangeent qui lui fut proposé.

Le père de son ami étoit un avocat célbre, qui donnoit tous les jours un grand ombre de consultations. M. de Saint-André ıi offrit de les faire mettre au net par Urain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer boucle de son ami, qu'il avoit perdue.

Urbain, *passoit les* heures de ses récréa*ns à copier des* écrits de procédures fort

ennuyeux, et tout griffonnés, tandis ses frères alloient se promener à la pagne, ou qu'ils s'amusoient avec leu marades à jouer dans le jardin.

Oh ! combien il soupira de son étourd et combien, dans un petit nombre de j elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le temps de faire bien des réfle sur lui-même, et de former, pour l'av de bonnes résolutions, que son expé lui a fait suivre fidèlement. Si je vo montrois, mes chers amis, en voyan de propreté qui règne aujourd'hui d parure, et l'arrangement qu'il observe tout ce qui lui appartient, vous ne cr jamais que c'est la même personne dc viens d'écrire l'histoire pour vous inst autant que pour vous amuser.

EUPHRASIE.

EUPHRASIE, *à sa poupée.*

)ien! mademoiselle, vous ne voulez
)as m'obéir? Vous tiendrez toujours
cou roide comme un piquet? Tenez,
comme ces petits airs de tête me vont
Allons! Oh! que vous êtes maussade!
:-y garde, ne me faites pas mettre en
Je me fâcherai encore plus que ma-
orsque je battis hier mon épagneul.

DE SELIGNY, *qui a entendu ces derniers mots.*

ne parois un peu sérieuse, Euphrasie.
que ta poupée ne s'est pas bien con-
:nvers toi?

EUPHRASIE.

ıi montre comment il faut se donner
's gracieux, et elle ne veut pas les
e.

mad. DE SELIGNY.

)nviens qu'il est assez triste de prodi-
utilement d'aussi utiles instructions.
ı *parlois de te* mettre en colère?

EUPHRASIE.

Oh ! non. Je lui reprochois seulement..... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

mad. DE SELIGNY.

Supposé que je n'en aie rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

EUPHRASIE.

Non, maman ; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

mad. DE SELIGNY.

Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disois à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'est qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté sa tête, et je lui disois que si elle refusoit de m'obéir, je me mettrois en colère, et que je me fâcherois encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

mad. DE SELIGNY.

Tu penses donc que je me mis en colère ?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même œil

'auparavant; je pensai que vous aviez de umeur contre moi.

mad. DE SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la ;tesse; car, d'abord j'eus de la peine de r que tu faisois mal à ton chien: ensuite, :raignis qu'il ne s'avisât de te mordre, si continuois de le frapper. Je t'en avertis; :omme tu semblois recevoir de mauvaise ce mes conseils, je tremblai de te voir 'enir désobéissante; et c'est pour cela que us si affligée, que les larmes m'en vinrent : yeux. Tu te figuras alors que j'étois en ère. En colère? Fi donc! Je me serois aussi l comportée envers toi, que toi envers chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce : je disois à ma poupée?

mad. DE SELIGNY.

l y auroit bien quelque chose à te dire au et de ces airs de coquetterie que tu vou- ; lui donner, et que tu commençois par ndro toi-même.

EUPHRASIE.

'e croyois, maman, en être plus aimable.

La petite Aglaé m'a dit que ces tours de me siéroient fort bien.

MAD. DE SELIGNY.

Il me semble que je dois en savoir là-d un peu plus que ton amie; et je ne seroi du tout de son avis.

EUPHRASIE.

J'essayai pourtant hier des airs per devant le miroir, et je trouvai qu'ils loient à merveille.

MAD. DE SELIGNY.

Tu penses donc que les contorsions simagrées puissent valoir les graces relles de ton âge? Et puis tu ignores être à quoi ces grimaces conduisent inf blement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous pri

MAD. DE SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, mettre bientôt dans son cœur la même scté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE.

Oh! mon Dieu, que me dites-vous *suis* bien heureuse de vous en avoir p

ierois peut-être tombée dans ce vice sans
n appercevoir.

mad. DE SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta can-
r, je ne m'en serois peut-être apperçue
lorsque le mal auroit eu fait des pro-
, et qu'il eût été bien difficile d'y porter
remède. Tu vois par-là combien il est
ortant de te défier des conseils de jeunes
ns aussi inexpérimentés que toi-même,
le me consulter, de préférence, dans
tes les occasions.

EUPHRASIE.

)h ! oui, maman, je vous le promets,
que vous voulez avoir cette bonté. Que
is-je devenue, si vous m'en aviez fait le
oche devant toute une assemblée ! J'en
is morte de honte.

mad. DE SELIGNY.

e suis obligée quelquefois de prendre ce
ren pour te rendre la leçon plus frap-
te; mais nous pouvons former un arran-
ent pour t'épargner les humiliations pu-
ues.

EUPHRASIE.

h ! je ne *demande* pas mieux. Voyons,
est-il ?

MAD. DE SELIGNY.

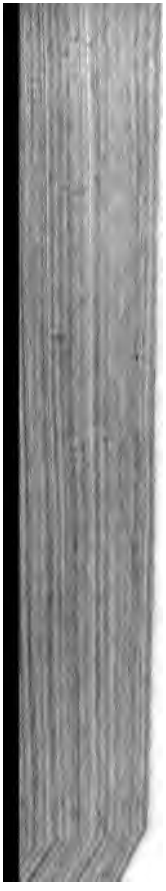
C'est de m'obéir au premier coup lorsque je te ferai signe de faire ou de faire une chose. Tu chercheras à réfléc toi-même, pour en sentir la raison. ne se présente pas à ton esprit, obéi jours; et ensuite, lorsque nous serons tu pourras me la demander; je me fe plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

Ah! maman, voilà qui est fort con Que vous m'allez épargner de chagrin sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse d instruction, ne se permit plus une tant soit peu douteuse, sans avoir pris le conseil de sa maman. Elle bientôt à lire dans le signe le plus lé parti qu'elle devoit prendre dans to circonstances où elle se trouvoit rassée. Peu à peu les tendres avis de man, et ses propres réflexions, lui for une expérience au-dessus de son âge le monde étoit aussi surpris qu'encha *la prudence* de sa conduite, et de la *rité de sa* raison. Avant l'âge de dou

avoit acquis tout le bonheur qu'on peut
er sur la terre ; savoir, la satisfaction
ieure de son propre cœur, l'attache-
: solide de ses amis, et la tendresse de
arens.



PERSONNA

M. DE FLEURY.
Madame DE FLEURY.
FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, } enfans d
CASIMIR, PROSPER, } enfans de n
DUMONT, domestique.

La scène se passe dans le j
Fleury.

L'ÉCOLE DES MARATRES,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABIEN.

Le voilà donc ce jardin, où je n'étois pas entré il y a plus de six mois ! Que je sens de plaisir à le revoir encore ! Voici le petit pavillon, où j'allois si souvent déjeûner avec ma chère maman ! Ah ! si elle vivoit aujourd'hui, quelle joie pour nous deux ! Elle me prendroit dans ses bras, elle me caresseroit ! Et moi, que j'aurois de choses à lui dire ! Mais, hélas ! (*il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne saurois-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien ? Regarde. A ta place dans la maison, demeure à présent une marâtre. Cela doit faire une bien méchante *femme ! Pauvre enfant* ! que vais-je deve-

nir ? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avois pu rester toujours auprès de mon grand-papa ! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah ! je ne saurois y rester. Je ne veux que voir mon papa et mes sœurs, les embrasser, et puis je m'en irai, oui, je m'en irai, je m'en irai.

SCÈNE II.

FABIEN, DUMONT.

DUMONT.

Est-ce vous, M. Fabien ? Vous voilà donc de retour ? Comment cela va-t-il.

FABIEN.

Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu ?

DUMONT.

Fort bien, vraiment. Aucun médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, M. Fabien ? vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

FABIEN, *en s'essuyant les yeux.*

Moi, pleurer ?

DUMONT.

, vous avez beau dire. Voilà en-
armes qui reviennent. Qu'avez-
-ce qu'il vous est arrivé quelque

FABIEN.

ion ami, aucun depuis que je m'en

DUMONT.

comprends. Vous êtes fâché d'a-
é votre grand-papa.

FABIEN.

serois point fâché, si j'avois re-
. ma chère mamane

DUMONT.

ireusement, vous ne la reverrez
s pourquoi pleurer ? Vous en avez
autre.

FABIEN.

iarâtre, veux-tu dire ? Ah ! Du-
je pouvois m'empêcher de la voir !
moi, comment font mes pauvres

DUMONT.

ent elles font ? Oh dame ! on les
respect. A six heures du matin il
lles soient levées. Certes ! je ne

leur conseillerois pas de rester au
paieroient cher leur sommeil.

FABIEN.

Et qu'ont-elles à faire de si bonn

DUMONT.

Leur marâtre sait y pourvoir. Il
à répliquer : chacun a son emplo
maison. Madame de Fleury nous n
comme des esclaves. Moi, qui n'a
veiller sur le ménage, ne faut-il p
sois gouverné comme les autres ? A
bien je la hais ! Je suis descendu à
res dans le jardin. Elle y étoit avan
vos sœurs travailloient de toutes le
à ses côtés.

FABIEN.

Et à quoi donc ?

DUMONT.

A des ouvrages de couture pou
velle famille.

FABIEN.

On me l'avoit bien dit que les
tourmentoient les enfans de leurs ma
ménager leurs propres enfans. On
aussi me faire travailler pour eux, j'i
Mais qu'est devenu mon jardin ?

:s tulipes et mes œillets ? Je ne vois plus :n.

DUMONT.

Oh ! tout cela a été emporté.

FABIEN.

Et par qui ?

DUMONT.

Vraiment, par vos beaux-frères. Ils pas-nt ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

FABIEN.

O mon Dieu ! je n'ai donc plus mes jo-s fleurs. Les méchans petits garçons me ı ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me asser moi-même de mon jardin.

DUMONT.

Tenez, les voici qui viennent.

SCÈNE III.

ASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

CASIMIR, *bas, à Prosper.*

PROSPER, quel est cet enfant qui parle rec Dumont ? Ah ! si c'étoit Fabien !

PROSPER, *bas, à Dumont*

Est-ce lui ?

DUMONT, *sèchement.*

Oui, messieurs.

CASIMIR.

O mon frère, sois le bien-venu avons bien desiré ton arrivée. (*Il lui les bras ouverts.*)

FABIEN, *en se détournant*

Est-ce que nous nous connoissons si long-temps, pour que vous venie brasser?

CASIMIR.

Nous ne nous connoissons pas mais nous sommes frères.

FABIEN.

Beaux-frères, monsieur, s'il vo

CASIMIR.

Eh! Fabien, laisse-là ce vilain *beaux.* Ton papa aime notre mama maman aime ton papa : est-ce que nous aimerions pas aussi les uns les Ils sont mari et femme, pourquoi ne nous pas frères?

FABIEN.

Si nous sommes frères, avez-vo de droit que moi dans ce jardin?

PROSPER, *à part.*

Oh! comme il est querelleur!

CASIMIR.

Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN.

J'y étois avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

PROSPER.

Allons-nous-en, Casimir, qu'il reste-là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR.

Non, Prosper, il ne faut pas le quitter ans être bons amis.

PROSPER.

Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables?

FABIEN.

Moi, je serois un méchant, dites-vous?

PROSPER.

Oui, vous l'êtes. Et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un...

FABIEN, *s'avançant vers lui.*

Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore?

PROSPER.

C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas. Entendez-vous?

CASIMIR, *arrêtant Prosper.*

Y *penses-tu*, Prosper? Te battre contre

ton frère? Viens, viens; n'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, sur-tout le jour de l'arrivée de son fils. (*Il l'entraîne avec lui.*)

PROSPER.

Eh bien! je cours le dire à maman.

SCÈNE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN.

Hélas! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mère. Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa, et tout retombera sur moi seul. Ah! pauvre petit malheureux que je suis! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre?

DUMONT.

Il n'est que trop vrai; mais n'ayez pas peur; je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN.

Oui; mais mon papa.

DUMONT.

ssez-moi faire, nous l'aurons bientôt
e notre parti. Je sais mille petites fre-
de ces messieurs : je les lui conterai.
dirai qu'ils ont gâté votre jardin,
vous ont dit des injures. J'arrangerai
e manière qu'ils n'auront pas beau

FABIEN.

me resteras donc toujours attaché,
her ami?

DUMONT.

si vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN.

! je te remercie. Je trouve encore quel-
pour me soutenir, quand je n'ai plus
n! Mais as-tu vu comme ils étoient
abillés? Ils ont des vestes superbes.
d'où elles leur viennent?

DUMONT.

t leur mère qui les a brodées.

FABIEN.

, elle sera toujours occupée de ses fa-
ils seront vêtus comme des princes.
ui est-ce qui brodera une veste pour

DUMONT.

Si vous voulez en avoir, je crains que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN.

N'est-il pas vrai que leurs habits sont tout neufs ?

DUMONT.

Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de son mariage.

FABIEN.

Oh ! il ne m'a pas fait habiller, moi ! il m'a laissé à la campagne pour me la faire courir avec ce misérable surtout. Cela est trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, et mon papa m'oublie. Dumont, il ne me reste que toi.

DUMONT.

Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grace, et à lui baiser la main.

FABIEN.

Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT.

le faut absolument. Prenez toujours
s d'elle une physionomie riante, même
l votre cœur n'y seroit pas. C'est ainsi
en use avec elle, bien que je la déteste.
:z-vous qu'elle me défend d'aller au
:t, moi qui avois pris l'habitude d'y
· la moitié de la journée, du vivant de
me votre mère ? C'étoit une femme
Les choses ont bien changé ; il faut
er avec elles. Patience. Lorsque nous
: seuls, je vous dirai ce que vous au-
: plus à faire. Venez seulement.

FABIEN.

it-on à mes yeux que j'aie pleuré ?

DUMONT.

! vous pleurez encore !

FABIEN.

ne veux pas donc l'aller trouver à pré-
Elle me demanderoit pourquoi je pleure.
rois-je à lui dire ?

DUMONT.

s lui diriez qu'en entrant ici, vous avez
à votre maman, et que vous l'avez
egrettée que les larmes vous en sont
s aux yeux.

FABIEN.

Mais si elle commence par la
j'ai eue avec ses enfans?

DUMONT.

Vous lui direz qu'ils l'ont eng
m'appellerez en témoignage. M
qui vient. Allez à sa rencont
loigne.)

SCÈNE V.

Mad. DE FLEURY, F

mad. DE FLEURY, *avec em*

Où est-il? où est-il? (*Elle l*
Est-ce toi, mon cher Fabien? J'
réuni toute ma nouvelle fam
baise la main; elle le prend da
le presse contre son cœur, et l'e
tendresse. En le regardant a
L'heureuse physionomie! Que j
de pouvoir nommer mon fils u
enfant!

FABIEN.

Je voudrois bien aussi pouvoi
mais, hélas!

mad. DE FLEUR

Qu'est-ce donc, mon petit

parois bien triste. (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*) Tu te détournes, tu pleures? D'où viennent ces larmes? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le cœur?

FABIEN.

Ce n'est rien, rien du tout.

mad. DE FLEURY.

C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venoient en ce moment, et qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourroient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah! ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serois fâché de les embrasser!

FABIEN.

Que me dites-vous? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman? c'est elle que je pleure.

mad. DE FLEURY.

Il y a six mois que tu l'as perdue, et tu la pleures encore?

FABIEN.

Ah! toujours, toute ma vie. (*avec des sanglots.*) *O maman*, ma chère maman!

mad. DE FLEU

N'en parlons plus, mon che
c'est renouveler toutes tes do

F. A B I E N.

Non, non, au contraire ; j
vous prie, pour me soulager.
que si-tôt après votre mort, v
eussent déjà oubliée.

mad. DE FLEU

Excellente petite créature
brasse.) Tu l'aimois donc bie

F. A B I E N.

Je le sens mieux encore, d
l'ai plus. Elle étoit si bonne

mad. DE FLEU

Je voudrois pouvoir la re
grets; ou plutôt je veux pr
dans ton cœur. Je veux t'aim
et te rendre les mêmes soins.

F. A B I E N.

Mais ce ne sera jamais vo
fait naître, qui m'aurez nour
qui m'aurez élevé dans mon be
ma mère, et vous n'êtes que

mad. DE FLEU

Pourquoi m'appelles-tu de
t'ai pas appelé mon beau-fils.

FABIEN.

rdonnez-moi, je vous prie. Ce n'é-
as pour vous fâcher. Vous me semblez
bien aimable et bien caressante. Mais
avez des enfans à vous, et vous les ai-
z toujours plus que moi.

mad. DE FLEURY.

ı ne t'appercevras jamais de la diffé-
ɔ. Quelques jours encore pour nous
ɪx connoître, et tu verras si tu ne te
as pas toi-même mon propre fils.

FABIEN.

ı! si cela pouvoit arriver sans oublier
an!

mad. DE FLEURY.

ne demande pas que tu l'oublies; au
caire, nous en parlerons tous les jours.
ux que ta tendresse pour elle serve d'é-
ıtion et d'exemple à mes enfans. Viens,
s, je brûle de te les présenter.

FABIEN.

ı! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas
porté des plaintes contre moi?

mad. DE FLEURY.

on, mon ami, aucune. Est-ce que vous
z eu quelque différend? J'en serois au

désespoir. Tous mes plus vifs desirs s
vous voir tendrement unis, et attac
uns aux autres, comme de véritables

FABIEN.

Je ne demande pas mieux que d
Cela fait tant de plaisir! Mais où e
papa? où sont mes sœurs? Faites-l
voir, que je les embrasse.

mad. DE FLEURY.

Ton papa ne tardera pas à revenir
allé terminer quelques affaires, pou
tout le reste de la journée à te donner
en attendant, je peux te mener au
tes sœurs. Elles t'apprendront ce que
penser sur mon compte.

FABIEN.

Je veux bien qu'elles me parlent d
mais qu'elles me parlent d'abord de
pauvre maman. (*Ils sortent ensemb
voir Prosper et Casimir qui s'avance
autre côté.*)

SCÈNE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER.

Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman? Moi, l'ami de ce petit vaurien? Je ne le serai jamais. Aussi-tôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR.

Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle? Et serois-tu content de toi, si tu l'affligeois.

PROSPER.

J'en aurois certainement du regret; cependant comment faire? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant; je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir; et s'il s'avise de prendre un ton comme tout-à-*l'heure.....*

CASIMIR.

Que dis-tu, Prosper? J'espère que
pas envie de le battre.

PROSPER.

Mais tu n'entends pas que je m
battre pour lui, j'imagine?

CASIMIR.

Non certainement.

PROSPER.

Quel parti faut-il donc que je pren

CASIMIR.

Nous verrons dans le temps. Pour
d'hui, il seroit cruel de troubler la
son père.

PROSPER.

Que ce soit aujourd'hui ou demai
revient au même. Non, non, le plu
le mieux.

CASIMIR.

Mon frère, je t'en supplie, attends
Fabien n'est sûrement pas si méch
tu le penses.

PROSPER.

D'où le sais-tu? Je le connois pe
aussi bien que toi.

CASIMIR.

Son père et ses sœurs nous en ont

mme d'un enfant très-doux et très-
sant, qui n'avoit d'autre plaisir que
re aimer de tout le monde.

PROSPER.

nent oui, en me tournant le dos
e veux l'embrasser.

CASIMIR.

nous connoît pas encore. Il a pu se
que nous étions des *frérâtres*.

PROSPER.

nent pouvoit-il le croire? Nous ne
ıs laissé voir que des sentimens d'a-

CASIMIR.

ɔit peut-être dans un moment de

PROSPER.

ımmes-nous faits pour souffrir de son
r?

CASIMIR.

ıt bien se pardonner quelque chose
ères.

PROSPER.

nble qu'il dédaigne de nous regarder
les siens.

CASIMIR.

Non, je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

PROSPER.

Qu'il y prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses sœurs. Je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

CASIMIR.

Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie.

PROSPER.

Non, je pourrois la troubler. Je m'en vais. (*Il sort.*)

CASIMIR.

Eh bien! je te suis (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

SCÈNE. VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE

PRISCILLE, *en serrant la main de Fabien.*

Pourquoi t'affliger encore? Hélas mon frère, toutes nos plaintes ne sauroient nous rendre notre maman.

FABIEN.

Mais au moins promettez-moi que nous nserons à elle toutes les fois que nous se-ns ensemble.

PRISCILLE.

Oui, Fabien, je croirai toujours la voir milieu de nous, comme pendant sa vie.

ABIEN, *prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse.*

Mes chères sœurs, cette pensée double le aisir que je sens à vous retrouver.

PRISCILLE.

Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'as-re.

AGATHE.

Et moi aussi, mon frère. Nous pourrons présent jouer ensemble comme autrefois. imir et Prosper joueront aussi avec nous. h! ce sera un plaisir! un plaisir! (*Elle appe des mains et saute de joie.*)

FABIEN.

Vous pouvez bien laisser-là votre Prosper votre Casimir.

PRISCILLE.

Comment donc, Fabien, est-ce que cela *feroit de la peine?*

FABIEN.

Ils dérangeroient tous nos jeux. Ils sont bons qu'à porter des plaintes cont nous à leur mère, et à nous prendre ce q nous appartient.

PRISCILLE.

Eux, mon frère? Comment peux-tu penser?

AGATHE.

Tiens, vois-tu, Fabien. (*Elle lui montre un étui.*)

FABIEN.

Et d'où te vient cela?

AGATHE.

C'est Prosper qui me l'a acheté de son a gent.

PRISCILLE.

Regarde aussi ce portefeuille. On l'avo donné à Casimir; il m'en a fait cadeau.

FABIEN.

Oui, je vois que vous êtes fort bien er semble. Vous vous accorderez tous cont moi.

PRISCILLE et AGATHE.

Contre toi?

FABIEN.

Certainement. Je sais qu'ils me haïsse

s m'ont déjà fort mal reçu; et ne m'ont-ils as aussi enlevé toutes mes fleurs.

PRISCILLE.

A qui en as-tu donc? Qui t'a enlevé tes eurs?

FABIEN.

Ces petits drôles avec qui vous êtes si ien d'accord.

PRISCILLE.

Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu on jardin?

FABIEN.

Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde oi-même. Où sont mes tulipes et mes illets?

PRISCILLE.

Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, à-bas sous les fenêtres de maman?

FABIEN.

Est-ce qu'il y a là un jardin?

AGATHE.

Sûrement, et bien joli.

PRISCILLE.

Celui-ci étoit trop petit. Maman nous n a fait donner un qui est six fois plus *rand.*

FABIEN.

Et qui en est le maître ? les deux enfans gâtés sans doute.

PRISCILLE.

Non, non, il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

AGATHE.

Moi, tout comme les autres.

FABIEN.

Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi?

PRISCILLE.

Mais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE.

Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, et toutes nouvelles.

FABIEN.

De qui me viennent-elles donc ?

AGATHE.

De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plate-bandes, et les ont transplantées dans le *tiennes*, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

FABIEN.

Comment ! ils ont fait cela pour moi ? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

PRISCILLE.

Oh ! si tu en crois Dumont, tu es perdu. vouloit aussi nous brouiller avec nos frères. oyez cet ingrat ! Leur maman ne le garde ue parce que la nôtre l'avoit recommandé mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire ; la peine.

AGATHE.

Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et u'on ne le laisse pas s'enivrer toute la jour-ée au cabaret.

FABIEN.

Ah ! je commence à voir qu'il cherchoit me tromper, en se disant si tendrement on ami.

PRISCILLE.

Il ne faut pourtant pas achever de le erdre.

FABIEN.

Oh ! non, puisque maman avoit des bontés our lui.

PRISCILLE.

Tu verras *bientôt* comme il vouloit t'en *ire accroire.*

AGATHE.

Viens seulement donner un coup-d
ton jardin.

FABIEN.

Oui, oui, je meurs d'impatience de le
(*Agathe et Priscille le prennent par la r*
et l'entraînent. Casimir et Prosper en
d'un autre côté sans les voir sortir.)

SCÈNE VIII.

CASIMIR, PROSPER

Ils portent des assiettes de gâteaux
fruits, qu'ils vont poser sous le be
voisin.

CASIMIR.

Où est-il donc ?

PROSPER, *tournant la tête de tous c*

Tiens, ne le vois-tu pas avec ses sœu
entre dans notre jardin ?

CASIMIR.

Ah ! j'en suis bien aise. Comme il v
content, lorsqu'il verra combien nous
sommes occupés de ses plaisirs !

PROSPER.

Bon ! je parie qu'il le trouvera

uvais. Il est d'une humeur si singulière ! s fleurs seront mal choisies, le buis sera l taillé, la terre trop sèche ou trop hue; que sais-je, moi ?

CASIMIR.

Oui; mais sais-tu que je commence à te ire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais tant d'aigreur.

PROSPER.

C'est lui qui me la donne. Ses sœurs ont-s jamais eu de plaintes à faire sur mon apte. Je ne demandois qu'à bien vivre c lui-même. Tu sais avec quelle joie j'atdois son arrivée, et comme j'ai couru à encontre pour le bien recevoir.

CASIMIR.

l est vrai; mais comme je te l'ai dit, mon re, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-e de n'être plus aussi aimé de son papa, ou maman lui fasse moins d'amitiés qu'à is. N'est-il pas alors de notre devoir de le nager dans sa peine, de lui donner des solations, et de le faire revenir dans nos s par toute sorte de complaisances?

PROSPER.

Tu as raison. Je n'y avois pas encore *songé.*

CASIMIR.

S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son père et ses sœurs nous en aimeront davantage, et quel plaisir notre maman elle-même en ressentira. C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

PROSPER.

Ah! j'avois tort, je le sens. Qu'il revienne, et je lui ferai tant d'amitiés, qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

CASIMIR.

Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

PROSPER.

C'est bien dit. Allons. Donne-moi la main.... Mais le voici qui revient.

CASIMIR.

Vois-tu comme il a l'air content?

SCÈNE IX.

ASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

ABIEN, *courant se jeter dans les bras de Prosper et de Casimir.*

AH ! mes bons amis, mes frères ! vous de- être bien fâchés contre moi.

CASIMIR.

lous ? Pourquoi donc ?

PROSPER, *l'embrassant encore.*

'a, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

FABIEN.

)uel joli jardin vous m'avez arrangé ! is me donnez vos plus belles fleurs, sans je vous aie encore fait aucun plaisir.

CASIMIR.

'u nous en fais assez, pourvu que tu sois :ent.

FABIEN.

)h ! si je le suis ! Mes bons frères, par- nez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, ous ai repoussés de mes bras. Je ne le ferai . Nous serons toujours amis; et tout ce

que j'ai, vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR.

Oui, oui, que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs.

PROSPER.

Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embrassent. Priscille et Agathe s'embrassent aussi, et laissent tomber des larmes d'attendrissement.*)

CASIMIR.

Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons. Asseyons-nous.

PROSPER.

Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûté. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

FABIEN.

Oh! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié. (*Il présente à la ronde des gâteaux, des fruits, et ils commencent à manger.*)

PROSPER.

Eh bien! cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble?

AGATHE.

Il n'y a point de querelles qui valent ces ires.

CASIMIR.

Quelle sera la joie de maman de nous voir bien d'accord !

PRISCILLE.

Elle mérite bien que nous lui fassions ce isir. Quand tu la connoîtras, Fabien.... ais tu l'as déjà vue ?

FABIEN.

Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. le a une figure si douce, qu'elle ne peut s être méchante. J'ai senti à sa voix que n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE.

Et comme elle nous aime à son tour !

AGATHE.

Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE.

Nous étions bien à plaindre à la mort de otre première maman. Mon papa qui passe ute la journée au palais, ne pouvoit guère ccuper de nous. Il manquoit toujours quel- ie chose à nos habits, et notre éducation oit encore plus négligée.

AGATHE.

Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise.

PRISCILLE.

Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge, et y prend part avec nous. On diroit qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'appercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

AGATHE.

Et moi, j'ai été malade, oh! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseilles et de cerises confites. Je serois déjà morte sans ses secours.

FABIEN.

O mes chères sœurs! que me dites-vous?

PRISCILLE.

Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Graces à ses leçons, nous savons

ssablement coudre, broder, faire du filet; nous venons même d'entreprendre avec e un grand ouvrage de tapisserie.

CASIMIR, *à Fabien.*

Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment tonnées? c'est le chef-d'œuvre de Priscille, son premier cadeau.

PRISCILLE.

Ah! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas ltivé pour moi mon parterre? Ne m'as-tu s donné des bouquets de tes plus jolies urs? Entends-tu, Fabien? Maman ne veut s que nous travaillions pour nos frères, ns qu'ils travaillent aussi pour nous; et en font encore plus que nous ne pense- ons à leur en demander.

AGATHE.

Oh oui. Je veux te montrer le petit ba- au de liége que Prosper m'a fait avec son nif. Tu verras ses cordages de soie, ses oiles de satin, et ses banderoles de ruban. vogue tout seul sur le vivier.

PROSPER.

Puisque tu m'avois tricotté des jarretiè- s....

AGATHE.

Vraiment, des jarretières! Je sais bien

SCÈNE X.

M. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY, *qui s'est tenu debout à côté du berceau, pendant toute la scè précédente, se précipite au milieu d'eux et s'écrie :*

Et vous l'êtes aussi dans mon cœur. fais toute ma gloire, et toute ma joie de croire votre père. Mais où est Fabien ?

FABIEN, *se jetant au cou de M. de Fleur*

Me voici, mon papa. Oh ! quelle joie vous revoir !

M. DE FLEURY.

Embrasse-moi encore, mon cher fils. I bien ! es-tu content des frères que je t donnés ?

FABIEN.

Oh ! je n'aurois jamais pu en choisir meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en m pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR.

Ce ne sera pas difficile, puisque nous desirons aussi vivement de notre côté.

PROSPER.

Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE.

J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

AGATHE.

Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY.

J'en ai été le témoin, et mon ame en sera long-temps pénétrée. Mais elle ne sauroit suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse, viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton cœur. (*Il va prendre hors du berceau mad. de Fleury, et l'amène devant ses enfans.*)

SCÈNE XI.

M. et madame DE FLEURY, FABI
PRISCILLE, AGATHE, CASIM
PROSPER.

M. DE FLEURY.

La voilà, mes amis, celle que j'ai c
pour faire votre bonheur et le mien. L
tune que j'aurois pu vous laisser, n'e
rien sans les dons bien précieux d'une
éducation. Nous nous sommes réuni
vous procurer à la fois tous ces avanta
manquoit aux uns une mère tendre, qu
lât continuellement sur les besoins de le
fance, qui fût sans cesse occupée du s
former leur cœur et leur raison, de le
pirer de sages principes, et de cultive
talens. Il manquoit aux autres un père
rieux qui les avancât dans le monde, qu
vaillât à leur donner un état, et à leur f
des établissemens honorables. Vos in
étoient les mêmes dans cette union; e
également pour tous que nous l'avo
mée. Me promets-tu, chère épouse, c
je te le promets à mon tour, de regar

ême œil tous ces enfans, de ne montrer à cun d'autre préférence que celle qu'il méra par son amour pour nous, et par sa nne conduite ?

mad. DE FLEURY.

Ma réponse est pour toi dans ces larmes, pour vous, mes petits amis, dans ces embassemens. (*Elle tend ses bras aux enfans, i se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. DE FLEURY.

Et vous, mes enfans, me promettez-vous ssi de vivre toujours unis, sans querelles jalousies, de vous aimer tous, sans disaction, comme frères et sœurs. (*Ils se ennent tous par la main, et tombant ux genoux de M. et de mad. de Fleury, ils écrient tous à la fois :*) Oui, mon papa, ıi, maman, nous vous le promettons.

M. DE FLEURY, *se baissant sur eux, et les relevant.*

Continuez, mes chers enfans, de vivre ans cette douce amitié. Ses charmes augıenteront chaque jour dans une liaison plus ıtime. Vous serez aussi heureux par les ienfaits que vous recevrez les uns des aures, que par les petits sacrifices que vous

aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère, qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité; et vos enfans vous récompenseront un jour, par leur tendresse, d'avoir si bien mérité celle de vos parens.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

CLAUDINE.

Lucette, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur?

LUCETTE.

Non, pas encore, ma chère amie.

CLAUDINE.

Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

LUCETTE.

Est-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

CLAUDINE.

Charmant.

LUCETTE.

Voilà déjà un nom bien joli.

CLAUDINE.

Oh! il est encore plus charmant que son nom.

LUCETTE.

Et qu'a-t-il donc de si drôle?

CLAUDINE.

D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

LUCETTE.

Je les aime bien de cette petite espèce.

CLAUDINE.

Et puis on ne sait pour qui le prend c'est une levrette ou un épagneul.

LUCETTE.

Voilà qui est plaisant.

CLAUDINE.

Si tu voyois donc sa grosse queue q le bouquet, ses oreilles qui pendent j terre, ses longues soies qui viennent s fonner sur ses yeux et sur son museau chienne de physionomie qui perce l sous ! Il est à croquer.

LUCETTE.

Et de quelle couleur est-il, Claudi

CLAUDINE.

Café au lait tendre.

LUCETTE.

Bon ! c'est la couleur de ce que j'a mieux pour mon déjeûner. Je n'en tous les jours. On ne me donne le plu vent que du lait.

CLAUDINE.

Tout sec ?

LUCETTE.

Hélas ! oui. Mais revenons à Char

CLAUDINE.

Il sait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu ?

CLAUDINE.

Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long ; et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle ; et il danse un menuet presqu'aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris ; mais, Claudine, est-il aussi bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne ?

CLAUDINE.

Oh ! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers *ses jambes* pour le mordre.

LUCETTE.

C'est bon pour la nuit ; et encore si c'étoit à lui de garder la maison.

CLAUDINE.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal ; et il ne lui voit rien manger qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant !

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles Charmant ?

CLAUDINE.

Il est si drôle et si gentil !

LUCETTE.

Va, Claudine, je n'en voudrois pas avec sa gentillesse et ses espiégleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi ! le vilain Charmant !

LE CEP DE VIGNE.

Monsieur de Surgy étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printemps. Déjà fleurissoient la violette et la primevère; et plusieurs arbres s'étoient déjà parés d'une verdure naissante et de fleurs blanches et incarnat. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevoit un cep de vigne rude et tortu, qui étendoit tristement et sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa! s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes! Pourquoi ne pas l'arracher et en chauffer le four de Mathurin? Et aussi-tôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre, mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera temps, je te dirai mes raisons.

JULIEN.

Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut

qu'on le garde? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aille dire à Mathurin de venir l'arracher?

M. DE SURGY.

Non, te dis-je, mon fils, je veux qu'il reste sur pied, au moins quelque temps encore.

Julien persistoit à le condamner: son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets; et le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appeloient dans une ville éloignée: il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne; il y mena encore son fils. Le soleil étoit fort chaud; ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir ce printemps, et d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau, pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a

is un seul arbre dans tout le jardin qui fasse
ne aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur
uit : mais lui, voyez comme il en est cou-
ert; voyez ces grandes feuilles vertes sous
squelles se cache le raisin : je voudrois bien
voir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau.
. de Surgy lui en donna une grappe à goû-
r; c'étoit du muscat. Ses transports recom-
encèrent, et combien ils furent plus vifs,
rsque son père lui apprit que c'étoit de ces
aines qu'on exprimoit la liqueur délicieuse
nt il goûtoit quelquefois au dessert !

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit
. de Surgy; je te surprendrois bien davan-
ge si je te disois que c'est-là cet arbre rude
tortu qui te faisoit les cornes au prin-
mps. Je vais si tu veux, appeler Mathurin,
lui dire de l'arracher pour en chauffer son
ur.

JULIEN.

Oh ! gardez-vous-en bien, mon papa; qu'il
enne tous les autres plutôt que celui-ci :
ime tant le muscat !

M. DE SURGY.

Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait
n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est
rivé, arrive souvent dans la vie. On voit

un enfant mal vêtu et d'un extérieur peu agréable; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits.

CAROLINE.

L'aimable petite Caroline, dont je vous ai déjà parlé dans le premier volume, étoit allée à la campagne avec sa mère, à deux petites lieues de Paris. Elle y avoit apporté quelques paires de souliers neufs; mais à force de courir dans le jardin, ils se trouvoient tous percés à grand ou à petit jour au bout de son pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme sa mère en avoit aussi besoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire

de nouveaux, et de les lui apporter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorsque la mère eut essayé les siens, on chercha par-tout la petite fille pour lui faire prendre mesure. On va l'appeler dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir long-temps attendue, se retire. Il n'étoit pas au bout de l'allée, que Caroline reparoît tout à-coup.

Où étiez-vous donc, ma fille? lui dit sa mère.

Là, maman, répondit-elle, en soulevant le rideau de son lit.

Pourquoi donc n'en êtes-vous pas sortie, lorsque le cordonnier étoit ici?

Maman, c'est qu'il y étoit.

Eh bien! est-ce que votre cordonnier vous fait peur?

Non, maman; mais il auroit bien vu à mes souliers que ce n'étoit pas lui qui les avoit faits. J'aurois eu beau dire, il auroit cru que je lui aurois ôté ma pratique. Le pauvre M. David! il auroit été tout fâché!

CASTOR ET POLLUX.

Monsieur de Sainval élevoit deux jeunes chiens, qu'il avoit appelés Castor et Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeroient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portoient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, et traités avec une égalité parfaite, ils ne tardèrent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor étoit doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux et querelleur.

Castor bondissoit de joie, lorsqu'on lui faisoit des caresses; mais il ne trouvoit pas mauvais qu'on caressât aussi son frère. Pollux, même quand M. de Sainval le tenoit sur ses genoux, trouvoit encore à grogner s'il adressoit un sourire à Castor, ou s'il lui faisoit le signe le plus léger d'amitié.

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisoient suivre de leurs chiens, en lui rendant visite, Castor alloit les joindre, et cherchoit à s'amuser avec eux. Comme il étoit d'un naturel souple et liant, et qu'il avoit les ma-

nières très-prévenantes, ses camarades se trouvoient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyoit jouer et caracoler ensemble, comme s'ils avoient été amis de collége. Le généreux Castor sembloit chercher à faire briller leur grace et leur légèreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, et les rendre agréables à ses yeux.

Que faisoit Pollux pendant tout ce temps? Il se tenoit dans un coin, d'où il ne cessoit d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchoit-il de trop près, il lui montroit les dents, et souvent lui mordoit la queue ou les oreilles. S'il voyoit M. de Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il poussoit de cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. de Sainval avoit remarqué dans Pollux ce caractère odieux, et il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche, gagnoit tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il étoit à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Les deux frères étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête *Castor*, pour éviter les querelles,

faisoit un plaisir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, et il attendoit sans murmure que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné : il le reçut d'un air satisfait ; mais à peine Pollux eut-il apperçu que son frère avoit eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, et se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance ; et imaginant que son os flattoit peut-être davantage le goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa foiblesse ou de sa pusillanimité. Il avoit fait ses preuves de force et de courage dans une occasion où son frère s'étoit mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avoit pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros ; et il eut la gloire de mettre en déroute son ennemi.

M. de Sainval savoit cette anecdote; ainsi caractère de Castor étant déja bien établi ns son esprit, il l'appela, lui fit prendre morceau choisi qu'il avoit jeté à Pollux, que celui-ci avoit négligé, et il dit: Cas-r, mon brave chien, il est juste que tu s la portion de ton frère, puisqu'il t'a en-é la tienne.

Pollux le regardoit en grognant. M. de nval ajouta: Puisque tu as été complai-t et généreux envers celui qui ne te mon-it qu'une jalouse envie, tu seras désor-is mon chien d'appartement, et ton frère sera que chien de basse-cour. Allons, on mette Pollux à la chaîne, et qu'on lui istruise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour, et tor eut ses allées franches dans tous les artemens.

Pollux eût peut-être joui insolemment de aveur, s'il avoit obtenu l'avantage dans ugement de M. de Sainval; mais le bon ur de Castor saignoit de la disgrace de son e; et il chercha tous les moyens de lui adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui noit un morceau friand, il le prenoit *prement dans sa* gueule, et le portoit à

Pollux : il frétilloit de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines, et réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres et si délicates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens et des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son cœur, et dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans ! s'il en étoit quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace ; une vie pleine d'humiliations et de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

PERRUQUE, LE GIGOT, LANTERNES, LE SAC D'AVOINE ET LES ÉCHASSES.

rsieur de Fréville étoit une après-midi son cabinet avec ses quatre enfans, ın, Charlotte, Denise et Saint-Félix, a'il reçut la visite de ses trois meilleurs , MM. de Vermont, de Feuilleragues Fonbonne. Les enfans aimoient beaucoup ces messieurs, et se réjouirent de leur ée. Ils prêtoient une oreille attentive à entretiens, qui furent si instructifs et ıusans, que le soir, et même la nuit nt déjà venus, sans qu'on eût songé à tourner pour demander de la lumière. e Vermont en étoit aux détails les plus ıux de ses longs voyages, lorsqu'on enit frapper rudement à la porte. Les en- se rassemblèrent bientôt en peloton ière le fauteuil de leur père, qui attentoujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il voit donné l'ordre à Lucien, son fils aîné, s Lucien l'avoit fait passer à Charlotte, *rlotte à Denise*, et Denise à Saint-Félix.

Durant le cours de ces négociations, on avoit frappé une seconde fois, et aucun d'eux ne bougeoit de sa place. M. de Fréville les regarda d'un œil qui sembloit leur demander si c'étoit à lui ou à ses amis de prendre la peine de se lever de leur siége. Enfin, ils se mirent en marche tous les quatre ensemble dans l'ordonnance guerrière d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien se détacha d'un pas craintif, et la poussa brusquement, en se repliant avec précipitation sur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre soudain qui se fit alors entendre, et à l'apparition d'un corps blanchâtre qui rampoit à quatre pattes, avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux Sosies prirent la fuite, en poussant des hurlemens d'effroi. Qui est là donc ? s'écria M. de Fréville, d'un ton d'impatience. Moi, monsieur, répondit une voix sourde, qui sembloit sortir du plancher. — Et qui êtes-vous? — C'est le garçon perruquier, monsieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laisse à penser, mes amis, quels éclats de rire succédèrent au morne

silence qui venoit de régner un moment. On tira la sonnette pour avoir des flambeaux ; et bientôt on apperçut à leur clarté la boëte à perruque toute en pièces, et la malheureuse perruque renversée à terre, qui chaussoit, comme une large pantouffle, l'un des pieds du garçon.

Lorsque le premier tumulte de cette scène risible fut appaisé, M. de Fréville plaisanta ses enfans sur leur poltronnerie, et leur demanda de quoi ils avoient eu peur Ils ne le savoient pas eux-mêmes; car ils étoient accoutumés dès le berceau à ne pas s'effrayer de l'obscurité, parce qu'on les y avoit laissés quelquefois seuls pour les aguerrir, et qu'il avoit été expressément défendu à tous les domestiques de leur faire de ridicules histoires de spectres et de revenans.

La conversation générale, détournée de son premier sujet, vint à rouler sur ce point; et l'on examina d'où pouvoit provenir la frayeur dont les enfans sont ordinairement saisis dans les ténèbres.

C'est un effet naturel des ténèbres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent distinguer avec justesse les objets qui les environnent, l'imagination, qui ne

demande que du merveilleux, les leur présente sous des formes extraordinaires, les grossissant ou les rappetissant à son gré. Alors le sentiment de leur foiblesse leur persuade qu'ils ne peuvent résister à ces monstres chimériques. La terreur s'empare de leurs esprits, et les frappe d'impressions quelquefois mortelles.

Ils seroient bien honteux, dit M. de Fréville, s'ils voyoient au grand jour ce qui leur inspire tant de crainte dans l'obscurité.

C'est comme si je le voyois, interrompit Lucien, car je n'ai qu'à le toucher; alors je sais bien ce que j'ai devant moi.

Oui, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage! C'est pour cela que tu m'aurois laissé toucher la porte, si je ne t'avois poussé.

Il te sied bien de parler de ma peur, répliqua Lucien, toi qui t'es allé cacher derrière Saint-Félix.

Et Saint-Félix derrière moi, ajouta la maligne petite Denise.

Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en est pas moins raisonnable, parce que dans

toutes ces représentations extravagantes que l'on se forme, il n'y a jamais que les accidens naturels à craindre, et qu'on peut s'en préserver en reconnoissant, par le toucher, ce qui nous offusque. C'est pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance qu'on s'accoutume à voir ensuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient à ce propos une histoire assez drôle, que je vais raconter.

Les enfans joyeux, se rangèrent en cercle autour de lui; et M. de Fréville commença en ces mots:

Dans la maison de mon père, il y avoit une servante qu'on envoya un soir à la cave chercher du vin pour le souper. On s'étoit déjà mis à table, et l'on ne voyoit venir le vin ni la servante. Ma mère, d'un caractère très-vif, se leva pour l'aller appeler elle-même. La porte de la cave étoit ouverte, et personne ne répondoit à ses questions. Elle m'ordonna de prendre un flambeau, et de descendre avec elle. Je marchois le premier pour l'éclairer. Comme ma vue se portoit en avant, je ne regardois point à mes pas. Tout-à-coup je tombe de ma hauteur sur quelque chose de flasque, où mes pieds

s'étoient embarrassés. Ma lumière s'éteint; et cherchant à me relever, j'appuie sur une main immobile et glacée. Au cri que je pousse, la cuisinière descend avec une chandelle. On approche, et nous trouvons notre pauvre servante étendue le visage contre terre, dans un profond évanouissement. On la relève, on lui fait respirer des sels, elle reprend peu à peu ses esprits : mais à peine ses yeux sont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une voix effarée, en se débattant dans nos bras : Ah ! la voilà, la voilà encore ! Qui donc? lui demanda ma mère. — Cette grande femme blanche, pendue à la voûte. Voyez, voyez. Nous regardâmes du côté qu'elle nous montroit, et nous vîmes effectivement quelque chose de blanc et de long suspendu dans un coin. N'est-ce que cela? s'écria la cuisinière, en poussant un grand éclat de rire. Eh ! c'est le gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je l'ai mis ici au crochet pour le tenir frais; et je l'ai entouré d'un linge pour le garantir des insectes. Elle courut aussi-tôt détacher l'enveloppe, et présenta le gigot à sa camarade, encore toute tremblante de frayeur. Ce ne fut pas sans peine qu'on réussit à la convaincre de sa ridicule méprise.

s'obstinoit à soutenir que le fantôme
oit renversée d'un coup-d'œil effrayant;
lle avoit voulu se sauver, qu'il l'avoit
rsuivie et accrochée par sa jupe, et qu'il
avoit ensuite arraché avec violence le
ıbeau de la main. Elle ne savoit plus ce
lui étoit arrivé depuis ce moment.

n'est pas difficile, dit M. de Vermont,
:pliquer ce qui s'étoit passé dans sa tête.
squ'elle fut effrayée au point de s'éva-
ir, son sang s'arrêta tout-à-coup : et
ıme elle ne pouvoit s'enfuir, elle s'ima-
ı qu'elle étoit retenue. Sa main, en se
lissant, laissa tomber son flambeau, et
: crut que le fantôme le lui avoit arraché.
)ue nous sommes heureux, ajouta-t-il,
:e que les lumières de notre siècle com-
ncent à dissiper ces folles croyances de
ctres et d'apparitions. Il fut un temps
ıorance où ces idées se mêlant à des sen-
ıens superstitieux, portoient la foiblesse
l'effroi dans tous les esprits. Graces au
l, elles sont bannies des villes ; mais elles
ıent encore dans les campagnes, que les
lheureux villageois regardent toujours
nme peuplées de sorcières et d'esprits ma-
s. En voici un exemple fort plaisant.

Thomas, gros fermier, revenoit un soir de la foire du village voisin, avec Etienne et Suzette, ses deux enfans. C'étoit vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à régner de bonne heure sur l'horizon. En passant devant une auberge, le père dit aux enfans qu'il avoit besoin d'y entrer pour se rafraîchir; et comme ils savoient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Etienne et Suzette s'en alloient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaisantes qu'ils avoient vu faire aux marionnettes, et les répétant pour s'amuser. Tout-à-coup, vers le milieu d'un sentier qui venoit rendre au grand chemin par le coin d'un petit bois, ils apperçurent quelque chose de flamboyant qui s'agitoit sur la terre, et qui sembloit danser en s'élevant et s'abaissant tour-à-tour. Thomas, autrefois soldat, leur avoit souvent dit qu'il ne falloit pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement et les ténèbres, portoit quelque forme effrayante; et qu'en s'en approchant, on trouveroit toujours que ce n'étoit rien. Etienne, dans ce moment, avoit oublié toutes ces instructions. Il bégayoit à peine, tremblant de tout son corps,

et glacé d'effroi. Suzette se moqua de ses craintes, et lui déclara qu'elle vouloit voir la chose de près. Son frère eut beau lui protester que c'étoit des revenans, des hommes de feu qui lui tordroient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, et s'avança vers la lumière d'un pas intrépide.

Elle n'en étoit plus éloignée que de vingt pas, lorsqu'elle reconnut le joueur de marionnettes de la foire, qui, avec sa lanterne, cherchoit quelque chose autour de lui.

En tirant son mouchoir de sa poche, il en avoit enlevé sa bourse; et depuis un quart-d'heure, il la cherchoit à terre inutilement. Suzette, plus avisée, se mit à fureter dans les buissons, et la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aube-épine. Le joueur de marionnettes lui donna pour sa peine ce drôle de polichinelle qui l'avoit tant fait rire; et tout le long de la route, il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faisoient que d'entrer dans la ferme, lorsque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta son aventure, et loua le courage de Suzette. Cependant la nuit devenoit *plus sombre*, et le pauvre Etienne ne

paroissoit point. Son père commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de résine, et courut avec sa fille sur le grand chemin pour le chercher.

Ils alloient à grands pas, se tournant de tous côtés, et l'appelant sans cesse. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondoit par des cris douloureux. Ils y coururent, et ils trouvèrent Etienne dans un fossé profond, dont il ne pouvoit sortir. Il étoit couvert de boue de la tête aux pieds; et il avoit le visage et les mains tout déchirés par les broussailles.

Et comment diantre t'es-tu fourré là-dedans? lui dit Thomas, en l'aidant à s'en retirer.

Ah! mon père, c'est que je courois, tournant la tête vers l'homme de feu qui me poursuivoit; et je suis tombé dans cette fosse. Je voulois en sortir; je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines. Voyez comme elles m'ont mis tout en sang: et là-dessus il recommença ses cris et ses lamentations.

Son père le tança rudement pour sa poltronnerie. Etienne en fut bien plus honteux,

squ'il apprit l'heureuse aventure de Su-
te. Il ne pouvoit se consoler d'avoir perdu
part du joli polichinelle qu'elle savoit déjà
re jouer si adroitement.
La lanterne de votre récit, dit M. de Feuil-
agues, me rappelle un événement où la
enne a joué un rôle encore plus effrayant
ur toute une bourgade.
Je revenois un soir d'une tournée que
vois faite pour des recrues dans les villages
lentour. Il étoit tombé depuis midi une
ie affreuse qui avoit rompu tous les che-
ins. Elle se précipitoit encore avec la même
olence; mais comme il me falloit rejoindre
marche le lendemain au matin de bonne
ure, je me remis en route avec la précau-
n de prendre une lanterne pour m'éclai-
r dans un pas dangereux que l'on m'in-
qua.
Je venois de passer l'abri d'une petite col-
ie, lorsqu'un coup de vent furieux em-
rte mon chapeau jusques vers le milieu
un étang profond. Heureusement j'avois
grand manteau rouge. Je le fis remonter
r ma tête, en me ménageant une petite
verture pour voir à me conduire, et pour
spirer. De peur que l'ouragan ne s'en-

gouffrât dans ses plis, je passai mon bras droit autour de mon corps, afin de l'assujettir: en sorte que ma lanterne, que je tenois de la main droite, se trouvoit sous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade bâtie sur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils se mirent à fuir, comme si quelque démon les eût emportés. Je continuai ma route au galop, et j'allai descendre dans une hôtellerie, où je voulois prendre quelque repos. Bientôt après, j'y vis arriver mes trois poltrons pâles, et plus morts que vifs. Ils racontèrent, en frissonnant d'effroi, qu'ils venoient de trouver un grand cadavre tout dégoûtant de sang, qui portoit sa tête en feu sous son bras. Il étoit monté, disoient-ils, sur un cheval noir par-devant et gris par-derrière, qui n'avoit pas laissé, tout boiteux qu'il étoit, de monter tout droit la montagne avec une vîtesse extraordinaire. Ils avoient eu le soin de sonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avoit suivis jusqu'à la porte de l'hôtellerie, et il s'y trouvoit près de cent personnes pressées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches et leurs oreilles à cet épouvantable

récit. Pour me dédommager des désagrémens de mon voyage, je résolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir ensuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre secrètement mon cheval; et m'étant remis à quelque distance dans le même équipage, excepté que ma lanterne étoit sous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il auroit fallu voir toute cette foule consternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres se précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte seul qui eut le courage de rester sur la porte, et de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de dessous mon bras; je dépouillai mon manteau, et je parus à ses yeux tel qu'il m'avoit vu l'instant d'auparavant au coin de sa cheminée. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de rappeler ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs sur-tout, encore frappés de la première impression, n'en pouvoient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur vision, et par boire à la santé du grand cadavre sans tête, qui, faute de cet éclaircissement, alloit peut-être, de vieille en vieille, répandre pour

des siècles une frayeur superstitieuse
toute la contrée.

Il ne tenoit donc qu'à moi, dit M. de l
bonne, de fournir aussi le sujet d'une
relation aux commères de mon pays,
une aventure nocturne qui m'est arr
lors de ma première jeunesse.

Je venois d'achever le cours de ma rh
rique, lorsque j'allai passer le temp
vacances à la maison de campagne de
oncle. J'eus une fois besoin de me lever
la nuit. Il falloit traverser une vaste
rie, et je n'avois d'autre lumière pc
guider mes pas, que les foibles rayons
lune obscurcis par les nuages. En pa
devant une porte vitrée qui s'ouvroi
la grande allée du jardin, je vis une r
informe qui se glissoit le long des ar
La lune qui la frappoit obliquement
sombre lueur, lui donnoit une appa
effrayante, celle d'un grand colosse,
la moitié du corps seroit courbé en ava
mesure qu'il s'éloignoit, je le voyois se
petisser par degrés; tout-à-coup il sem
partager en deux. Une moitié paroissoi
mobile et morte; l'autre, dans un
mouvement, s'agitoit autour d'elle. Co

aucune des deux ne venoit de mon côté, la frayeur dont j'étois saisi me laissa la force d'appeler au secours. Mais à peine eus-je à demi poussé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, et me dit d'une voix suppliante : Ah ! monsieur, M. Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taisez-vous. La voix ne m'étoit pas inconnue. Je m'armai de résolution, et m'avançai vers lui. Qui es-tu, lui dis-je? un voleur, sans doute? — Eh non, M. Cyprien, non certainement. Je suis Picard, le cocher. Ah ! c'est toi, répondis-je? Que fais-tu donc? J'allai le joindre, et j'apperçus un grand sac debout contre la muraille qu'il chargeoit sur sa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avoit donné cette stature monstrueuse, et pourquoi il m'avoit paru se partager en deux, lorsqu'il avoit jeté le premier sac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportoit à une heure si indue. C'est que je dois, me répondit-il, aller de bonne heure à la ville. Hier au soir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier; il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me suis levé pour en venir chercher; mais n'en di-

tes rien, je vous en supplie. On pourroit me croire coupable de négligence, ou imaginer que je suis un voleur. Je compris tout de suite qu'il pourroit bien être en effet ce qu'il craignoit de paroître. Je l'avois vu moi-même prendre de l'avoine le soir. D'ailleurs, ce n'étoit pas du côté de l'écurie qu'il portoit le sac, mais vers la petite ruelle qui passoit au bout du jardin ; et puis il ne falloit sûrement pas deux grands sacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain, j'instruisis mon oncle de ce manége. Après quelques perquisitions, on découvrit qu'il avoit une fausse clef, et que de cette manière, il avoit plusieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des provisions de nos pauvres chevaux.

Si, lorsque le prétendu fantôme se fut approché de moi et m'eut appelé par mon nom, je n'avois pas surmonté ma première frayeur, et que je me fusse sauvé dans ma chambre pour l'éviter, de quelles terribles idées ne me serois-je pas tourmenté pendant toute la nuit? Cette image m'auroit peut-être poursuivi le reste de ma vie, et m'auroit rendu foible et peureux, si même elle n'avoit attaqué mes nerfs et dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne auroit eu effectivement ce malheur à craindre. Je viens d'être instruit d'un événement funeste, qui prouve combien les effets de la peur sont terribles sur les enfans. Je vais vous le raconter, mes amis, et j'espère que cet exemple vous guérira de la manie odieuse que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, sur-tout dans les ténèbres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'esprit et de talens, avoit pris un goût si vif pour la musique, que non content de la leçon de clavecin qu'il recevoit chez lui dans la matinée, il alloit encore tous les soirs la répéter chez son maître, qui demeuroit dans le voisinage de la maison de son père.

Son frère Auguste, très-bon enfant aussi, mais dont les goûts étoient plus tournés vers la dissipation, employoit ce temps à forger dans sa tête mille nouvelles espiégleries. Il s'étoit apperçu que Charles rentroit le plus souvent tout seul au logis, et quelquefois dans l'obscurité. Il forma le dessein de lui faire peur. Depuis quelques jours il s'exerçoit à l'insu de sa famille, à marcher sur des échasses. Un soir il les prend à ses pieds,

s'affuble d'un grand drap blanc, qui, ma
sa hauteur, traînoit jusqu'à terre, couv
tête d'un chapeau noir à bords rabat
d'où pendoit un long crêpe de deuil; et
ce grotesque attirail, il se place debou
l'entrée de la maison, pour attendre
frère. Celui-ci revenoit dans la joie i
cente de son âge, frédonnant l'air qu'il
noit de répéter. Il n'étoit plus qu'à trois
de la porte, lorsqu'il apperçut le colosse
strueux qui agitoit ses bras, et march
lui pour le repousser. Frappé d'un effroi
tel à cet aspect, il tombe tout-à-coup
terre sans connoissance. Auguste qui n'a
pas prévu les suites de son détestable
nage, dépouille aussi-tôt son épouvan
et se jette à corps perdu sur son frère
lui prodiguant les plus tendres caresse
tous les secours qu'il crut propres à le
mer. Mais hélas! le petit malheureux
déjà comme mort. Ses parens accouren
parviennent enfin à le rappeler au senti
de la vie. Il ouvre les yeux, et les reg
d'un air stupide. On l'appelle des nom
plus chers, il ne peut les entendre. Sa la
s'agite en vain dans sa bouche, elle ne
plus que des sons inarticulés. Le voilà so

muet et insensé, sans doute pour la vie. Il s'est écoulé plus de six mois depuis cette déplorable aventure, et tout l'art des médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, si vous le pouvez, mes amis, la désolation de ses parens. Il seroit peut-être à desirer pour eux qu'il eût cessé de vivre. Ils n'auroient pas tous les jours sous les yeux un sujet de pleurs et de désespoir. Mais leur affliction n'est rien encore en comparaison de celle d'Auguste. Depuis ce temps, il ressemble plus à un squelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger, ni dormir. Ses larmes l'épuisent, et ses remords le dévorent. Cent fois, dans la journée, il marche ou s'arrête d'un pas égaré; il tord ses mains, s'arrache les cheveux et maudit sa naissance. Il appelle, il embrasse son frère, qui ne le reconnoît plus. Je les ai vus l'un et l'autre, et je ne puis vous dire lequel des deux est le plus infor-

MAURICE.

I.

O

MON CHER FILS,

NE t'afflige pas trop de ce que j
prendre par cette lettre. Je voudro
le cacher ; mais je ne le puis pas.
est dangereusement malade ; et sa
racle exprès du ciel, nous allons
Ah ! Dieu ! Dieu ! mon cœur se br
que j'y pense. Depuis six jours je
fermé l'œil ; et je suis si foible
peine à tenir ma plume. Il faut q
viennes sur-le-champ à la maison
cher qui te remettra cette lettre
prendre dans sa voiture. Je t'envo
manteau pour t'envelopper, afi
n'aies point de froid en chemin.
desire ardemment de te voir. «
mon cher Maurice ! si je pouvois t'
avant de mourir » ! voilà ce qu'

s de cent fois dans la journée. Oh ! que
;-tu déjà ici ! Ne perds pas un moment
ire ton paquet. Le cocher m'a promis
te la vîtesse possible. Chaque moment
un siècle de souffrances pour moi, jus-
à ce que je te serre contre mon cœur.
ieu, mon enfant, que le Seigneur daigne
ller sur toi dans ta route. J'attends la
rnée de demain avec la plus vive impa-
ice, et je suis toujours ta bonne mère,

CÉCILE LAFORET.

II.

Orléans.

ONSIEUR ET CHER COUSIN,

C'est à vous seul que je m'adresse ; c'est
:s de vous que j'espère trouver des se-
irs dans des malheurs trop accablans pour
e femme. Dieu m'a ravi ce que j'avois de
is cher sur la terre, mon digne époux.
ous savez comme il étoit tout pour moi.
y a huit jours qu'il me fit rappeler notre
; du collége. Lorsque Maurice arriva près
son lit, il lui tendit la main ; et à peine lui

eut-il donné sa bénédiction, qu'il mourut. Avec lui sont passés les jours de mon repos et de mon honheur. Me voilà plongée dans l'état le plus désolant pour une femme et pour une mère. Encore si je souffrois toute seule ! mais auprès de moi soupire mon pauvre fils. Il ne sait pas encore combien est malheureux un jeune orphelin ! Il me brise le cœur, lorsqu'il presse mes mains, qu'il prononce le nom de son père en versant des larmes, et en me regardant. Il n'y a qu'une mère qui puisse se former une idée de ces supplices. Je crois lire alors sur son visage ces tristes paroles : Maintenant, ma mère, c'est à toi seule de me nourrir. En quel endroit que j'aille, il est auprès de moi il essuie ses yeux pleins de larmes à mesure ma tristesse m'en empêche ; car c'est lui fait ma plus grande douleur. Comment nourrirai-je ? Mon pauvre mari ne m'a laissé, et mes mains sont trop foibles pour travail. Auprès de qui chercherai-je des secours, si ce n'est auprès de vous sur vous seul que repose mon espoir Dieu, sans doute, disposera votre secourir une pauvre et malheureuse

ontrez que les nœuds du sang qui nous lient
ous sont sacrés. Je vous remets mon fils.
out ce que vous ferez pour lui, vous le fe-
z pour moi, et pour la mémoire d'un
omme qui vous aimoit. Ce que Dieu m'a
issé de forces et de courage je l'emploierai
gagner ma vie par mon travail; mais pour
ever convenablement mon fils, je n'en suis
s en état. Je vous l'abandonne entièrement.
me sera cruel de le voir sortir de mes
ains; mais je sais obéir à la nécessité. Ce-
ndant une pensée me console, c'est que
le confie à la grace d'un Dieu bienfaisant,
aux bontés d'un parent généreux. Soyez
our lui ce qu'étoit son père, et mettez-le
i état d'adoucir un jour mon malheur. Je
e puis en dire davantage. Mes larmes, qui
ouillent cette feuille, vous témoignent as-
z ce que mon cœur ressent. Vous tenez
ans vos mains mon repos et le bonheur de
on fils. Dieu vous bénira à jamais pour
otre générosité. Il vous récompensera,
ême en ce monde, de ce que vous aurez
it en faveur de deux malheureux de votre
ng. Je suis avec la plus profonde douleur
une mère infortunée, &c.

CÉCILE LAFORET.

III.

Par

MADAME ET CHÈRE COUSINE,

Votre lettre du 7 du courant, da
quelle vous m'annoncez la mort de
époux, m'a extrêmement affligé. Vou
vez être sûre que je partage votre dou
et que je suis encore plus sensible à
perte qu'à la mienne. Cependant je ne
m'empêcher d'être fort surpris que
veuillez chercher votre recours aupr
moi seul. Est-il donc absolument néce
que votre fils continue ses études, et
donne au monde un demi-savant de
N'est-il pas beaucoup d'autres profess
où il puisse rendre d'aussi grands serv
la société, et travailler plus utilemen
fortune? Considérez vous-même com
il pourroit s'avancer sans biens et sans a
Vous connoissez trop bien le monde,
qu'il me soit nécessaire de vous en dé
trer l'impossibilité. D'un autre côté, il
seroit insupportable à vous-même de le
à charge à des personnes étrangères.

parlez des nœuds du sang ; mais ma pro-
e famille, qui est très-nombreuse, me les
ppelle plus fortement encore ; et je vous
ie de croire que j'ai beaucoup de peine à
ntretenir d'une manière convenable. Me
arger encore d'un nouveau fardeau, cela
est absolument impossible, et je suis sûr
'après une plus mûre réflexion, vous me
pardonnerez. Tout ce que je puis faire,
st de placer votre fils chez un marchand
toffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec
i je suis en liaison d'affaires. Je vous donne
ı parole qu'il sera fort bien traité chez lui.
fléchissez mûrement à ce que je vous pro-
se, et mandez-moi votre résolution et
lle de votre fils. S'il persiste à vouloir con-
ıuer ses études, je me vois absolument hors
tat de contribuer à son entretien. Recevez,
vous prie, la lettre de change de quatre
ıis d'or ci-incluse, comme une preuve de
ıtérêt que je prends à votre malheureuse
uation. Je vous prie de me croire toujours,
dame et chère cousine, &c.

IV.

MONSIEUR LE PRINCIPAL

J'aurois bien des choses à vo
j'en avois la force. Je commence
pleurant ; et maman, qui est a
de moi, me regarde, et elle pleu
ne sais trop ce que sera cette lett
jours un peu de consolation à v
Vous devez déjà savoir que m
mort. Vous voyez que ce que v
prédit n'est pas arrivé. Vous me
pas être inquiet, que je trouvero
en arrivant ici mon papa hors d
ger. Hélas ! il est pourtant mo
n'est plus qu'une pauvre veuve
ne suis qu'un pauvre orphelin.
avois une frayeur terrible, lorsq
près de la maison. Je m'étois en
la voiture : je rêvai que mon pap
le ciel, et que j'étois auprès de
prit par la main, me conduisit de
et lui dit : « Voilà mon fils Mau
me regarda d'un air d'amitié,

« Console-toi, mon fils; c'est moi qui serai ton père sur la terre. » Comme il disoit cela, je m'éveillai, et en m'éveillant, j'entendis des cloches qui sonnoient comme pour un enterrement. Cependant nous n'étions pas encore près de la maison, et nous avions au moins plus d'une lieue à faire. Enfin, quand j'y arrivai, maman étoit sur la porte, qui pleuroit, à m'attendre, et sanglotoit de tout son cœur. Elle m'embrassa, et me conduisit à mon papa, qui étoit dans son lit, et qui ne pouvoit plus parler. Lorsque je lui sautai au cou, Dieu sait comme je pleurois, et comme je sanglotois. Cela lui fit rouvrir les yeux, et il lui échappa quelques mots que je n'entendis guère. Il mit sa main sur ma tête, et me donna sa bénédiction; ensuite il se souleva un peu, tourna ses yeux vers le ciel, poussa un grand soupir, et mourut. Ah! vous ne sauriez imaginer combien nous avons pleuré, ma mère et moi. Tous les gens du village ont pleuré aussi à ses funérailles; mais maman et moi plus que personne. Je commence à boire et à manger quelque chose; mais maman n'a absolument rien pris. Aussi elle est pâle comme la mort, *et il faut que je* la prie sans cesse de ne pas

mourir, parce qu'autrement je ne sau
plus que devenir dans ce monde. Hé
monsieur le Principal, vous saurez que j
peux plus continuer mes études. Ah ! c
un grand chagrin pour maman et pour n
Mais cela ne peut pas être autrement; et
déjà pris mon parti. Maman a écrit à
cousin de Paris, qui est un banquier
riche, pour l'engager à me soutenir au
lége; mais il ne le veut pas, et il dit qu
ne serois bon qu'à être un demi-sav
Pour moi, je pense que je pourrois être
savant tout-à-fait, si ma mère avoit la
xième partie de son argent. Mais non
faut que je devienne apprentif de c
merce, et que j'aille à Rouen, chez M.
pré. Je ne peux pas vous dire combien
me fait de peine. Maman cherche toujou
me consoler, et me dit que les marcha
sont aussi d'honnêtes gens, et des g
utiles, et que lorsqu'ils ont appris quel
chose, ils n'en font que mieux leurs affai
Mais à quoi cela vous sert-il, quand v
n'avez pas de goût pour le métier ? V
savez, monsieur le Principal, combien j'
mois à m'instruire. J'aurois voulu être
aussi grand médecin que mon papa. Va

toujours des livres à la main, et je n'y aurai plus qu'une aune. Mais j'aime mieux me taire, puisque cela ne peut pas être autrement. Portez-vous bien, monsieur le Principal; je penserai toujours à vous. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me menera dans ses voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai vous voir; et si je deviens jamais gros marchand, vous pourrez prendre dans mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sol. Vous verrez, vous verrez! Adieu, monsieur le Principal, je suis et serai toujours, comme vous m'appeliez, votre petit ami,

MAURICE.

V.

Orléans.

MAURICE, madame LAFORET.

MAURICE.

Ah ! ma chère maman ! voilà déjà la voiture.

mad. LAFORET, *les yeux baignés de larmes.*

Mon cher fils, tu vas donc me quitter?

MAURICE.

Oh ! ne pleurez pas tant, je vous prie, autrement je serois triste dans toute la route. Où sont mes gants? Ah ! je les ai aux mains. Je ne sais plus ce que je fais.

mad. LAFORET.

Qu'il m'en coûte de me séparer de toi ! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

MAURICE.

Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade et si foible !

mad. LAFORET.

Ce n'est qu'une demi-lieue, et je saurai *bien* m'en retourner à pied.

MAURICE.

Je le voudrois aussi; mais vous savez que
: médecin a dit qu'il falloit vous ménager.
i vous reveniez encore plus malade à la mai-
on, que vous fussiez obligée, comme mon
apa, de vous coucher et de mourir, c'est
oi qui en serois la cause. Non; je ne veux
as que vous sortiez, ou je reste.

mad. LAFORET.

Eh bien! mon cher fils, c'est moi qui res-
erai.

MAURICE.

Oui, oui, demeurez ici; et quand je serai
u détour de la rue, allez vous coucher, et
âchez de bien dormir.

mad. LAFORET.

Oui, si je pouvois.

MAURICE.

Adieu, adieu, ma chère maman.

mad. LAFORET.

Porte-toi bien, mon cher fils. Que le bon
Dieu soit toujours avec toi. Sois pieux,
onnête, appliqué; fais la joie de ta mère.

MAURICE.

Vous verrez, vous verrez, je ferai votre
oie.

mad. LAFORET.

Ecris-moi régulièrement, au m
les quinze jours.

MAURICE.

Toutes les semaines, maman : v
crirez aussi ?

mad. LAFORET.

Peux-tu me le demander ? Je n'a
d'autre plaisir sur la terre. Mais no
rons-nous encore en ce monde ?

MAURICE.

Oh ! sûrement, nous nous reve
remplirai si bien mon devoir, que
drai la permission de venir vous
six mois.

mad. LAFORET.

Oui, mon enfant ; et tu resteras i
jours. Oh ! si ce temps étoit déjà ve

MAURICE.

Maman, voyez le cocher qui s'im
Il faut que je vous quitte.

mad. LAFORET.

Encore un baiser, mon cher fils.
Maurice, adieu. (*Ils se font sig
main jusqu'à ce qu'ils se perdent*

VI.

Rouen.

M. DUPRE, marchand d'étoffes de soie, MAURICE.

M. DUPRÉ.

Que m'apportez-vous là, mon joli monsieur?

MAURICE.

Une lettre qui nous regarde, vous et moi. Je suis le petit Laforet; vous devez savoir de quoi il est question.

M. DUPRÉ.

Ah! tu es le petit Laforet! Je suis bien-aise de te voir. Ta physionomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce?

MAURICE, *en soupirant.*

Hélas! oui, monsieur.

M. DUPRÉ.

Tu as été quelque temps au collége, sais-tu lire?

MAURICE.

Je le savois déjà que je n'avois que cinq *ans; et j'en ai* dix.

M. DUPRÉ.

Il faut que ton père t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire et compter? Combien font 6 fois 8?

MAURICE.

48; et 6 fois 48, font 288; et 6 fois 288, font..... attendez un peu..... font 1728; et ajoutez-y 54, cela fait 1782, tout juste le compte de l'année où nous sommes.

M. DUPRÉ.

Comment donc? tu comptes déjà comme un banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

MAURICE.

Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier commis; j'espère aussi que vous me traiterez avec douceur.

M. DUPRÉ.

C'est selon la manière dont tu te comporteras.

MAURICE.

Je ne demande pas mieux. Mais, monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je mange avec les domestiques.

M. DUPRÉ.

Je ne peux pas te répondre de cet article. C'est l'usage parmi les apprentifs.

MAURICE.

Je vous en prie de grace, monsieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout seul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

M. DUPRÉ.

J'en parlerai à ma femme, et nous verrons à te satisfaire.

MAURICE.

Oh ! quand vous me présenterez à elle, je veux lui baiser la main, et la prier si instamment.....

M. DUPRÉ.

Ha ! ha ! est-ce que tu as aussi du talent pour la cajolerie !

MAURICE.

Avez-vous des enfans, monsieur ?

M. DUPRÉ.

Oui, un fils et une fille.

MAURICE.

Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi ?

M. DUPRÉ.

Ils sont à-peu-près de ton âge.

MAURICE.

Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux, lorsque j'aurai fini ma besogne. Je sais une foule de petites drôleries. Et puis, je chiffre assez joliment ; je peux leur montrer ce que je sais.

M. DUPRÉ.

Tu vas devenir le précepteur de toute la maison. Je vois que nous serons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

MAURICE.

Oh ! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

M. DUPRÉ.

Allons, viens avec moi ; je veux te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour la cajoler.

MAURICE.

Je ne veux que lui parler de maman,

pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mère aussi, et qu'elle est sans doute aimée de ses enfans.

VII.

Madame DE SAINT-AULAIRE, jeune et riche veuve, MAURICE.

MAURICE, *portant un rouleau de satin sous son bras.*

VOTRE serviteur, madame. M. Dupré vous présente ses très-humbles respects, et vous envoie douze aunes de satin, sur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous savez le prix?

mad. DE S. AULAIRE.

Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

MAURICE.

N'auriez-vous pas une aune chez vous, madame?

mad. DE S. AULAIRE.

M. Dupré est un honnête homme, je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-*il*?

MAURICE.

Cent cinquante-six livres, madame.

mad. DE S. AULAIRE.

C'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête; et je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant?

MAURICE.

Oui, madame, si vous me le donnez.

mad. DE S. AULAIRE.

Voilà six louis et demi. Prends garde de n'en rien perdre.

MAURICE.

Oh! sûrement..... Mais vous ne voulez donc pas marchander, madame?

mad. DE S. AULAIRE.

A quoi bon cette question?

MAURICE.

A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi!

mad. DE S. AULAIRE.

Et pourquoi donc?

MAURICE.

C'est qu'alors j'aurois vingt sols par aune à rabattre: M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puis-

qu'il peut vous la donner à meilleur marché.

mad. DE S. AULAIRE.

Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant, je marchande.

MAURICE.

Eh bien ! c'est douze francs à vous rendre.

mad. DE S. AULAIRE.

Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

MAURICE.

Madame, je ne les prendrai pas.

mad. DE S. AULAIRE.

Tu les prendras; je te les donne.

MAURICE.

Et si M. Dupré ne le trouvoit pas bon?

mad. DE S. AULAIRE.

Cela me regarde. Je le prends sur moi.

MAURICE.

Oh ! que je suis aise ! Je vous remercie mille et mille fois, madame. Cet argent ne restera pas long-temps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chère maman, et je lui parlerai de vous dans ma lettre. *Je cours lui écrire* aussi-tôt.

mad. DE S. AULAIRE.

Non, non, je ne te laisse pas aller si vîte. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends-moi d'abord qui est ta maman, et où elle demeure.

MAURICE.

Ah ! maman est la pauvre veuve d'un médecin d'Orléans. Mon papa est mort il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimoit mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis il a resté deux ans malade, c'est ce qui l'a ruiné. Il avoit cependant gagné assez dans le commencement pour me tenir en pension à Paris, au collége d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa vouloit m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprentif de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avoit voulu, je serois retourné au collége, et j'aurois été médecin. Ah ! j'aurois eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes, et mes régens étoient *bien* contens de moi. La première fois que

vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du Principal, que j'ai reçue il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimoit. Oh ! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

mad. DE S. AULAIRE.

Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais dis-moi, serois-tu bien aise de quitter le comptoir et de retourner à ta pension ?

MAURICE.

Ah ! si Dieu le vouloit ! Mais maman ne le peut pas; elle n'a pas d'argent, et pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

mad. DE S. AULAIRE.

Cela est vrai ; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent ! Que dirois-tu, si je t'adressois à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du temps que tu passé au collége, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès ?

MAURICE.

O madame ! avec quelle joie je subirois cet examen ! Envoyez-moi tout de suite, je *vous prie, à cette* personne. Vous verrez

ce qu'elle vous mandera sur mon compt
Et puis, ce que je ne sais pas encore, je pu
l'apprendre.

mad. DE S. AULAIRE.

Sais-tu où est le collége royal de cett
ville ?

MAURICE.

Hélas ! oui. J'ai passé bien souvent devan
la porte en soupirant.

mad. DE S. AULAIRE.

Eh bien ! attends un peu. (*Elle s'assie
devant son secrétaire, écrit une lettre, et l
remettant à Maurice :*) Tiens, cours a
collége, et demande le Principal. Il faut lu
parler à lui-même. Tu lui feras bien me
complimens, et tu le prieras de faire un mo
de réponse à mon billet.

MAURICE.

Mais c'est que je suis bien pressé d'en-
voyer les douze francs à maman.

mad. DE S. AULAIRE.

Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-
être auras-tu de plus heureuses nouvelle
encore à lui donner.

MAURICE.

Je vais d'abord porter votre lettre, et puis
je courrai chez M. Dupré qui m'attend.

mad. DE S. AULAIRE.

Prends bien garde de t'égarer.

MAURICE.

Oh! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse dame. En moins d'une heure M. le Principal aura votre billet. J'y vole comme un oiseau.

VIII.

Rouen.

LE PRINCIPAL du collége, MAURICE.

MAURICE.

MONSIEUR le Principal, c'est un billet que je vous apporte de la part de madame.... Ah! j'ai perdu son nom. Je vais courir chez elle pour le rattraper.

LE PRINCIPAL.

Cela n'est pas nécessaire, mon cher enfant. Elle se nomme sans doute dans le billet. (*Il l'ouvre et regarde la signature.*) DE S. AULAIRE! Oh! c'est d'une main bien connue. (*Il lit.*)

« MONSIEUR,

« L'enfant que je vous envoie est un peu-

« vre orphelin. Son père vient de mourir,
« sa mère s'est vue dans la nécessité de le
« tirer du collége, pour le placer en appr
« tissage. Il paroît cependant qu'il a un g
« très-vif pour l'étude. Je vous prie en gr
« de vouloir bien l'examiner ; et s'il v
« donne quelques espérances, je m'engag
« pourvoir à son éducation. Ma fête, qu
« célèbre aujourd'hui, m'impose le dev
« de faire une œuvre utile, et le ciel sem
« m'avoir adressé cet enfant pour en ê
« l'objet. Je vous prie, monsieur, de
« mander ce que vous pensez sur son comp
« J'ai l'honneur d'être, &c. »

LE PRINCIPAL.

Prends un siége, mon petit ami. Je s
à toi dans la minute. J'ai une lettre pres
à finir.

MAURICE.

Ah ! monsieur, que vous avez là de bea
livres ! Il y a bien long-temps que je n'en
feuilleté. Me permettez-vous d'en ouv
un pendant que vous écrirez ?

LE PRINCIPAL.

Je le veux bien, mon enfant.

MAURICE, *prenant un livre.*

Oh ! c'est Homère ! Mais il est en gre

'est trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu u'en françois.

LE PRINCIPAL.

Comment! tu as lu Homère? Et qu'en enses-tu?

MAURICE.

Il est plein de belles choses : il a sur-tout o superbes comparaisons. Je voudrois seu- ement qu'Achille ne fût pas si violent et si piniâtre.

LE PRINCIPAL.

Et quels traits de violence et d'obstina- ion as-tu à lui reprocher ?

MAURICE.

Est-ce bien fait à lui de laisser les Grecs ans l'embarras? Est-ce leur faute, s'il avoit ne querelle avec Agamemnon? Ils ne lui voient fait aucun tort à lui-même. N'au- oit-il pas dû se laisser fléchir, lorsque les éputés vinrent lui faire des soumissions ans sa tente? Mais non; il reste inébranla- le comme un rocher. Ils n'auroient pas eu esoin de me prier si long-temps. Je les au- ois suivis au premier mot.

LE PRINCIPAL.

Tu es donc bien indulgent?

MAURICE.

Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, et encore plus pour nos compatriotes? Oh! vous avez aussi un Sophocle! C'est de lui, je pense, qu'est la tragédie de Philoctète. Notre régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante; mais savez-vous ce qui m'y a fait le plus de plaisir?

LE PRINCIPAL.

Je suis curieux de le savoir.

MAURICE.

C'est ce jeune Grec.... Comment s'appelle-t-il maintenant?

LE PRINCIPAL.

Néoptolême.

MAURICE.

Oui, oui, Néoptolême. C'est lorsqu'il revient, et qu'il rapporte à Philoctète son arc et ses flèches. Je sens que j'aurois fait comme lui. Mais je vous demande pardon, monsieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

LE PRINCIPAL.

Point du tout. Je t'écoute avec plaisir. Aussi-bien voilà ma lettre finie.

MAURICE.

nt mieux ; je vous prierai de me dire
e c'est que ce beau livre d'estampes
st ouvert sur votre pupître.

LE PRINCIPAL.

st un recueil des meilleures gravures
galerie de Florence.

MAURICE.

ilà Jupiter ; je le reconnois.

LE PRINCIPAL.

nment le trouves-tu ?

MAURICE.

me l'estampe ; mais je n'aime pas mon-
Jupiter.

LE PRINCIPAL.

irquoi donc cela ?

MAURICE.

it que c'étoit un vilain personnage. Je
s comment les Grecs et les Romains
i la bêtise de l'adorer. C'est un franc
n, et il se querelle toujours avec Ju-
st-ce que c'est être Dieu, cela ?

LE PRINCIPAL.

as raison. C'est une indigne et mépri-
ivinité. Au reste, on ne nous a trans-
ur son compte, que des imaginations

populaires. Et tu sais que le peuple a t
jours été aveugle et superstitieux.

MAURICE.

Oh! nos paysans sont aujourd'hui bien
avisés. Figurez-vous un curé de village
montât en chaire, et qui dît que le bon l
a une femme qu'il trompe, et qu'il se
maille tous les jours avec elle. Ses pa
siens n'en croiroient rien du tout.

LE PRINCIPAL.

Et d'où vient donc que la plus gros
populace est aujourd'hui plus sensée
dans les temps de l'antiquité?

MAURICE.

De la lumière de l'évangile. C'est-l
tout est d'un Dieu juste et bon. Si j'
vécu dans la Grèce avec un livre pa
jamais on n'y auroit adoré que le Die
j'adore.

LE PRINCIPAL.

Embrasse-moi, mon cher enfant.
ment t'appelles-tu?

MAURICE.

Maurice Laforet.

LE PRINCIPAL.

En vérité, mon cher Maurice, il

ommage que tu passasses ta vie derrière
n comptoir. Il faut absolument que tu re-
ennes tes études.

MAURICE.

Ah! je le voudrois bien, si cela dépen-
it de moi.

LE PRINCIPAL.

Je vais te donner ma réponse à madame
: Saint-Aulaire.

MAURICE.

Je m'en chargerai avec joie. Mais, mon-
eur, elle vous prie, je crois, d'avoir la
omplaisance de m'examiner.

LE PRINCIPAL.

Tu viens de faire cet examen toi-même.
: connois ta tête et ton cœur. Peut-être au-
i-je le plaisir de contribuer à te procurer
n destin plus heureux. Amuse-toi à par-
ourir ces estampes, je vais écrire ma ré-
onse.

MAURICE.

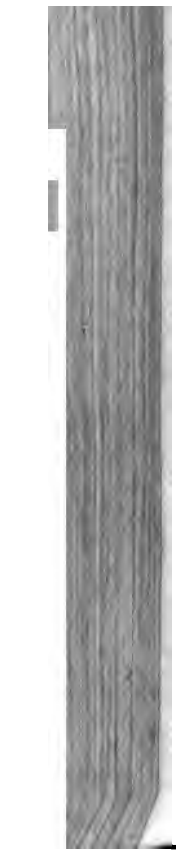
Donnez-moi plutôt une feuille de papier
une plume, je veux écrire aussi.

LE PRINCIPAL.

Est-ce à ta bienfaitrice?

MAURICE.

Non, c'est à une autre personne.



LE PRINCIPAL

Et ne puis-je savoir à qui?

MAURICE.

Quand ma lettre sera écrite,

LE PRINCIPA

Il me tarde de la voir. (*Il s*
met à écrire. Maurice écrit au
suivante.)

« MONSIEUR LE PRINCIP

« Je vous remercie mille et
« la bonté que vous avez de v
« de moi, et d'écrire en ma fave
« de Saint-Aulaire. J'aurois eu
« plaisir à retourner dans ma p
« sion, où tout le monde m'ai
« mais puisque vous aurez fai
« heur, c'est près de vous qu
« goûter. Ah! si je pouvois être
« votre collége! je vous aimerois
« cœur; je serois bien studieux
« et j'apprendrois tout ce que v
« complaisance de m'enseigner.
« pérer que cela s'arrange ains
« volonté de Dieu, et à la vôt
« faut que je reste chez M. Du

« me refuserez pas la permission de venir « vous voir de temps en temps, de causer « un peu avec vous, et de lire dans vos « beaux livres : autrement j'aurois bientôt « oublié tout ce que j'ai appris au collége ; et « j'en aurois du regret, quoique ce ne soit « pas grand'chose. Oh ! ayez cette bonté, « monsieur le Principal. Dieu vous en bé- « nira, et je l'écrirai à maman, pour la sou- « lager dans ses chagrins ; car elle m'aime « beaucoup, et je l'aime beaucoup aussi. « Peut-être qu'un jour..... »

LE PRINCIPAL.

Eh bien ! Maurice, ta lettre est-elle finie ?

MAURICE.

Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voilà telle qu'elle est. Lisez.

LE PRINCIPAL.

Comment ! c'est à moi qu'elle s'adresse ? Oh ! voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré, tu seras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers madame de Saint-Aulaire, présente-lui mes très-humbles respects, et remets-lui ma réponse. Tu me feras savoir ce qu'elle en aura dit.

MAURICE.

Quoi ! je serois assez heureux !....

LE PRINCIPAL.

Va seulement, et que Dieu t'accompagne.

MAURICE.

Oh ! je cours, et je reviens. (*Lui baisant la main.*) Adieu, monsieur le Principal.

IX.

Rouen.

Mad. DE SAINT-AULAIRE, MAURICE.

mad. DE S. AULAIRE.

Eh bien ! Maurice, m'apportes-tu une réponse ?

MAURICE.

Oui, madame, la voici.

mad. DE S. AULAIRE.

Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit; rien de trop favorable, je crains.

MAURICE.

Rien qui me fasse tort, j'en suis sûr.

mad. DE S. AULAIRE *lit tout bas.*

MADAME,

« Vous ne pouviez me procurer un plus sensible plaisir que l'entretien de cet aimable enfant. Sa physionomie remplie de candeur et d'innocence, l'esprit vif et plein de feu qui brille dans ses yeux, et qui se répand dans ses discours, m'ont pénétré d'attachement pour lui. Son génie le destine à un genre de vie plus élevé que celui où la mort de son père et la pauvreté de sa famille le forceroient de vivre. Je vous félicite, madame, d'avoir choisi pour objet de votre générosité, un enfant qui donne de si belles espérances. Le Ciel ne vous l'a pas adressé sans dessein le jour de votre fête. Je suis intimement persuadé que vous n'aurez qu'à vous louer de sa conduite et de ses sentimens; et je m'estimerai fort heureux de seconder, par mes soins, vos généreuses dispositions.

« J'ai l'honneur, &c. »

mad. DE S. AULAIRE.

Le Principal ne me paroît content de toi *qu'à demi.*

MAURICE.

Oh! il l'est tout-à-fait, madame, il me l'a dit; et je le vois aussi dans vos yeux.

mad. DE S. AULAIRE.

Comment, tu y vois cela, mon petit devin! Mais parlons sérieusement; s'il se trouvoit une personne qui prît soin de toi, et qui se chargeât de ton entretien et de ton éducation, que ferois-tu pour elle?

MAURICE.

Ce que je ferois?.... Je ne sais pas trop. Je ne peux rien par moi-même; mais je prierois pour elle du fond du cœur, et le jour et la nuit.

mad. DE S. AULAIRE, *l'embrassant.*

Prie donc pour moi, mon cher fils; prie pour ta seconde mère.

MAURICE.

Pour vous, pour vous, maman?

mad. DE S. AULAIRE.

Oui, je veux l'être. Ton père est mort. Je remplirai sa place. Je ferai pour toi ce qu'il auroit fait. Tu reprendras tes études, et rien ne manquera à ton éducation.

MAURICE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! Dieu, mon Dieu! maman, je ne peux plus parler.

MAD. DE S. AULAIRE.

Lève-toi, et viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils?

MAURICE.

Oh! oui, maman. Je suis dans le paradis.

MAD. DE S. AULAIRE.

Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

X.

Rouen.

M. DUPRÉ, MAURICE.

M. DUPRÉ.

Où donc as-tu resté si long-temps?

MAURICE.

Ah! M. Dupré, si vous saviez....

M. DUPRÉ.

Je sais, je sais qu'il ne faut pas être si long-temps dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'*as pas trouvé* madame de Saint-Aulaire?

MAURICE.

Oh ! je l'ai trouvée, et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

M. DUPRÉ.

Quel galimatias viens-tu me faire ? Est-ce que tu es fou ?

MAURICE.

Non, non, je ne le suis pas. Je vais reprendre mes études ; j'entrerai dans trois jours au collége, et maman de Saint-Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

M. DUPRÉ.

Comment donc ? est-ce que tu ne restes plus chez moi ?

MAURICE.

Je ne veux pas être marchand, je veux étudier.

M. DUPRÉ.

Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

MAURICE.

Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

M. DUPRÉ.

Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres ?

MAURICE.

Mais, monsieur Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas le vos gens.

M. DUPRÉ, *s'avançant vers lui d'un air et d'un geste menaçans.*

Dis encore un mot, ingrat.

MAURICE.

Et que vous ai-je donc fait? Vous ai-je causé quelque perte?

M. DUPRÉ.

Tu m'as trompé; je commençois à t'aimer, et je voudrois ne t'avoir jamais vu.

MAURICE.

Non, monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serois resté chez vous, et je ne songeois pas à en sortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'étoit pas mort, je ne serois pas sorti du collége pour entrer dans votre maison. Une bonne dame prend pour moi le cœur de mon papa; je sors de votre maison pour rentrer au collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute?

M. DUPRÉ.

Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si ai-

mable ? Je m'accoutumois à t
comme mon fils.

MAURICE.

Embrassez-moi donc, monsieu

M. DUPRÉ.

Non. Il m'en coûteroit encore
perdre. (*Il sort.*)

MAURICE.

Il est brusque, M. Dupré ; ma
brave homme. J'aurai du regret à
et sur-tout ses enfans et sa femm
faut que j'écrive à maman. Oh ! c
va se réjouir en lisant ma lettr
drois qu'elle l'eût déjà dans les m
river auprès d'elle un moment a
met à écrire.)

« MA CHÈRE MAMAN,

« De la joie ! de la joie ! vous ê
« peine, et moi aussi. Ne pleurez
« plaisir, pour pouvoir lire ma le
« l'histoire de notre bonheur. M.
« envoyé ce matin porter des éto
« dame de Saint-Aulaire. Oh ! l'
« dame ! Ah ! si vous étiez déjà ic
« vous bien, maman, que vous
« avant huit jours ? Elle vous

appartement dans son hôtel, et vous vivrez avec elle ; et moi, j'irai au collége, et je viendrai vous voir tous les jours. Oh ! ce sera un plaisir ! un plaisir ! Vous souvenez-vous pourtant, lorsque je partis, comme vous pleuriez ? Vous disiez que nous nous embrassions peut-être pour la dernière fois. Eh bien ! il ne tiendra qu'à nous de nous embrasser mille fois le jour. Maman doit vous envoyer de l'argent pour faire le voyage : car elle est aussi ma maman comme vous, et je suis sûr que vous n'en serez pas fâchée. Tout l'argent que vous recevrez pourtant n'est pas d'elle ; il y a douze francs de moi ; elle me les avoit donnés, et moi, je vous les donne. Dépêchez-vous bien à faire votre paquet ; plutôt vous arriverez, plus nous serons contens. Je lui ai dit tant de bien de vous, qu'elle desire presque autant que moi de vous voir. Partez, partez ; j'irai vous attendre à l'arrivée de la diligence, pour vous conter toute l'histoire, avant que vous entriez chez elle ; mais elle vous la conte sans doute dans la lettre qu'elle vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chere maman, je craindrois que ma lettre ne fût

« retardée d'un courrier, si je vous écri-
« vois tout ce que j'ai à vous dire.

« MAURICE. »

XI.

Orléans.

MADAME,

Où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports et ma reconnoissance? Grand Dieu! mes malheurs sont donc à leur fin! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi; et c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abîme de douleur au comble de la joie! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez desiré d'être mère; vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et serré dans nos bras entrelacés; mais vous entendrez mes

silence ; et mon attachement et mes soins achèveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COUPLETS

DE MAURICE A MADAME DE S. AULAIRE.

AIR : *Je suis Lindor.*

De tes bontés mille sources nouvelles,
De jour en jour se répandent sur moi ;
Et je tremblois que mon amour pour toi,
Ne pût s'accroître, et redoubler comme elles.

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs l'an nouveau qui commence
Feroit goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoissance !

PERSONNAGES

M. D'ORVAL.

AUGUSTE, son fils.

HENRIETTE, sa fille.

RENAUD l'aîné,
RENAUD le cadet,
DUPRÉ l'aîné,
DUPRÉ le cadet,
} amis d'A

CHAMPAGNE, domestique de
val.

La scène est à Paris, dans l'appa
d'Auguste.

L'ÉPÉE,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE.

AH ! c'est aujourd'hui ma fête ! On a bien dit de m'en avertir ; je ne m'en serois jamais avisé. Bon. Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi ? voyons ; que me donnera-t-il ? Champagne croit quelque chose sous son habit, lorsqu'il est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah ! s'il ne falloit pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurois bien fait montrer de force qu'il portoit ! Mais chut, je vais le savoir. Voici mon papa.

SCÈNE II.

M. D'ORVAL, *tenant à la main une épée avec le ceinturon ;* AUGUSTE.

M. D'ORVAL.

Te voilà, Auguste ? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête ; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas ?

AUGUSTE.

Oh ! mon papa..... Mais qu'avez-vous donc à la main ?

M. D'ORVAL.

Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien, une épée, vois-tu ?

AUGUSTE.

Quoi ! c'est pour moi ! Oh ! donnez, mon cher papa; je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué.....

M. D'ORVAL.

Ah ! si je le croyois ! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme ; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter; qu'on doit se conduire avec réflexion et décence; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme ; mais à l'homme de parer son épée!

AUGUSTE.

Oh ! ce n'est pas l'embarras ! je saurai bien parer la mienne ; et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens.....

M. D'ORVAL.

Que veux-tu dire par ces petites gens ?

AUGUSTE.

J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée et un plumet au chapeau ; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. D'ORVAL.

Pour moi, je ne connois de petites gens que ceux qui pensent mal et ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissans envers leurs parens, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien de petites gens parmi les nobles, et bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE.

Oui ; c'est aussi ce que je pense.

M. D'ORVAL.

Que parlois-tu donc tout-à-l'heure d'épée et de plumet au chapeau ? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là ? Elles servent à distinguer *les états*, parce qu'il faut bien que les

états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE.

Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir, que d'avoir une épée et de la porter.

M. D'ORVAL.

Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction, que par ta bonne conduite. Voici ton épée ; mais souviens-toi.....

AUGUSTE.

Oui, mon papa ; vous verrez. (*Il veut mettre l'épée à son côté, et ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre.*)

M. D'ORVAL.

Comment donc ! Elle ne te va pas si mal !

AUGUSTE.

N'est-ce pas ? Oh ! j'en étois bien sûr !

M. D'ORVAL.

A merveille. Mais n'oublie pas sur-tout ce que je t'ai dit. Adieu. (*Il fait quelques pas pour sortir, et revient.*) A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

AUGUSTE.

, mon papa.

SCÈNE III.

USTE *se promène avec un air de gravité la scène, et de temps en temps regarde rière lui si son épée le suit.*

! me voici enfin un parfait chevalier. me vienne maintenant de ces petits ois ! Plus de familiarité, dès qu'ils pas d'épée ; et s'ils le prennent mal, , flamberge au vent ! Mais alte-là. is d'abord si elle a une bonne lame. *e son épée, et prend un air furibond.*) is que tu te moques de moi, mon petit ois ? Une, deux ! Ah ! tu veux te lre ! A mort, canaille.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, AUGUSTE.

Henriette, qui a entendu les derniers m
pousse un cri.

HENRIETTE.

Eh bien! Auguste, es-tu fou?

AUGUSTE.

C'est toi, ma sœur?

HENRIETTE.

Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu cet outil-là? (*en montrant son épée.*)

AUGUSTE.

Ce que j'en fais? ce qu'un gentilhon doit en faire.

HENRIETTE.

Et quel est celui que tu veux renvc de ce monde?

AUGUSTE.

Le premier qui s'avisera de croiser r chemin!....

HENRIETTE.

Voilà bien des vies en danger. Et si c'é moi, par hasard?

AUGUSTE.

Si c'étoit toi?... Je ne te le conseille point. 'u vois que j'ai maintenant une épée. C'est ion papa qui m'en a fait présent.

HENRIETTE.

Apparemment pour aller tuer les gens à ort et à travers?

AUGUSTE.

Est-ce que je ne suis pas chevalier? Si on ne me rend pas tous les respects qui e sont dus, *pan*, un soufflet! Et si le pe- t bourgeois veut faire le méchant, l'épée la main! (*Il veut la tirer du fourreau.*)

HENRIETTE.

Oh! laisse-la en repos, mon frère. De eur de m'exposer à te manquer involon- irement, je voudrois savoir en quoi con- ste le respect que tu demandes.

AUGUSTE.

Tu le sauras bientôt. Mon père vient envoyer chercher ma petite société. Que s polissons ne se conduisent pas respec- ueusement, et tu verras comme je me com- orterai.

HENRIETTE.

Fort bien; mais je te demande ce qu'il

faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE.

D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE, *lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.*

Votre servante très-humble, monseigneur mon frère. Est-ce bien comme cela?

AUGUSTE.

Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette, autrement.....

HENRIETTE.

Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

AUGUSTE.

Oh! je veux bien me moquer de ces petits drôles; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

HENRIETTE.

C'est encore là apparemment un des devoirs de ta chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le chevalier?

AUGUSTE.

Bon ! c'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur, ni épée.

HENRIETTE.

Vraiment, notre papa ne pouvoit te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne chevalier étoit caché dans son fils, et qu'il ne falloit qu'une épée pour le faire paroître au grand jour.

AUGUSTE.

Ecoute, ma sœur ; c'est ma fête, il faut bien nous divertir. Au moins, tu n'en diras rien à notre papa ?

HENRIETTE.

Pourquoi non ? il ne t'auroit pas donné une épée, s'il n'avoit attendu quelque exploit de cette espèce d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'auroit recommandé autre chose ?

AUGUSTE.

Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE.

Que t'a-t-il donc prêché ?

AUGUSTE.

Que sais-je, moi ? Que c'étoit à moi de

parer mon épée, et non à mon épée de me parer.

HENRIETTE.

En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir; et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE.

Fort bien, ma sœur. Tu penses te moquer? mais je veux bien que tu saches....

HENRIETTE.

Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée?

AUGUSTE.

Eh! quoi donc? (*Il détache son ceinturon, et regarde l'épée de tous les côtés.*) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE.

Vraiment, tu es un habile chevalier! Et une rosette? Ah! comme un nœud bleu et argent iroit bien sur cette poignée!

AUGUSTE.

Tu as raison, Henriette. Ecoute; tu as

dans ta toilette un magasin de rubans, ainsi.....

HENRIETTE.

J'y pensois; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de chevalerie, et me porter quelque coup d'estramaçon.

AUGUSTE.

La folle! Voici maman, tope là; tu n'as rien à craindre. Mais vîte, un beau nœud! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

HENRIETTE.

Donne-la-moi donc.

AUGUSTE, *lui donnant son épée.*

Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE.

Repose-t-en sur moi.

SCÈNE V.

AUGUSTE, HENRIETTE, CHAMPAGI

CHAMPAGNE.

Les deux messieurs Dupré et les de messieurs Renaud sont en bas.

AUGUSTE.

Eh bien! ne peuvent-ils pas mont faut-il que j'aille les recevoir au bas de l' calier?

CHAMPAGNE.

Madame votre mère m'a ordonné de v dire de les venir joindre.

AUGUSTE.

Non, non; il est mieux de les atten ici.

HENRIETTE.

Mais, puisque maman veut que tu d cendes?

AUGUSTE.

Ils valent bien la peine qu'on ait p eux ces égards! Allons, j'y vais tout l'heure. Eh bien! toi, que fais-tu là? mon nœud d'épée? Va, cours, et que je trouve tout arrangé sur ma table; (*en s tant*) m'entends-tu?

SCÈNE VI.

HENRIETTE.

Le petit insolent ! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur ! Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connoît pas comme moi ; il faut que j'aille lui conter.... Ah ! le voici !

SCÈNE VII.

M. D'ORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous venez bien à propos, mon papa ; je courois vous chercher.

M. D'ORVAL.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?.... Dis, que fais-tu de l'épée de ton frère ?

HENRIETTE.

Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud ; c'étoit pour tirer de ses mains cette dangereuse. N'allez pas la lui rendre sans.

M. D'ORVAL.

Pourquoi reprendrois-je un cadeau que je lui ai fait ?

HENRIETTE.

Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Don Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc et de taille, et menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL.

Le petit écervelé ! s'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

HENRIETTE, *lui donne l'épée.*

Le voici ; je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL.

Cours faire son nœud, et tu me l'apporteras lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet.

Auguste entre le premier, et le chapeau sur la tête; les autres marchent derrière lui la tête découverte.

DUPRÉ l'aîné, *bas, à Renaud l'aîné.*

Voila une réception bien polie.

RENAUD l'aîné, *bas, à Dupré l'aîné.*

C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, et d'entrer chez soi le premier.

AUGUSTE.

Que bredouilles-tu là?

DUPRÉ l'aîné.

Rien, monsieur d'Orval, rien.

AUGUSTE.

Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre?

RENAUD l'aîné.

Cela pourroit être.

AUGUSTE.

Je veux pourtant le savoir.

RENAUD l'aîné.

Quand vous aurez le droit de me le demander.

DUPRÉ l'aîné.

Doucement, Renaud; il ne nous convient pas dans une maison étrangère.....

RENAUD l'aîné.

Il convient encore moins d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, *avec hauteur.*

Impoli, moi, impoli? Est-ce parce que je marchois devant vous?

RENAUD l'aîné.

C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédons toujours le pas.

AUGUSTE.

Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi.....

RENAUD l'aîné.

Eh bien! de vous à moi?.....

AUGUSTE.

Est-ce que vous êtes noble?

RENAUD l'aîné, *aux deux Dupré, et à son frère.*

Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

DUPRÉ l'aîné.

Fi, M. d'Orval ! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter ? Nous n'avions pas desiré cet honneur.

AUGUSTE.

Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

RENAUD l'aîné.

Fort bien. Ainsi nous allons trouver monsieur votre père, et le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

AUGUSTE, *l'arrêtant.*

Vous n'entendez pas le badinage, M. Renaud; je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD l'aîné.

A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir

plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRÉ l'aîné.

Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

DUPRÉ le cadet.

C'est donc aujourd'hui votre fête, M. d'Orval ?

DUPRÉ l'aîné.

Je vous en fais mon compliment.

RENAUD l'aîné.

Et moi aussi, monsieur; je vous souhaite toutes sortes de prospérités; (*à part*) et je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD le cadet.

Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux ?

AUGUSTE.

Oh ! sûrement !

DUPRÉ le cadet.

Bien des bonbons, sans doute ?

AUGUSTE.

Ha ! ha ! des bonbons. Ce seroit beau vraiment. J'en ai tous les jours.

RENAUD le cadet.

Ah ! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main.*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas.

AUGUSTE, *avec fierté.*

Quelque chose de mieux, et que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter. (*Renaud l'aîné et Dupré l'aîné sont à l'écart, et se parlent tout bas.*)

RENAUD le cadet.

Si j'avois ce qu'on vous a donné, je pourrois bien le porter comme un autre, peut-être !

AUGUSTE, *le regardant d'un air de mépris.*

Pauvre petit ami ! (*Aux deux aînés.*) Que marmottez-vous encore tous deux ? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

DUPRÉ l'aîné.

Fournissez-nous-en l'occasion.

RENAUD l'aîné.

C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

AUGUSTE.

Qu'entendez-vous par-là, M. Renaud ?

SCÈNE IX.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une assiette de gâteaux.*

Je vous salue, messieurs; vous vous portez bien, à ce que je vois?

RENAUD l'aîné.

Prêt à vous rendre mes respects, mademoiselle. (*Il lui baise la main.*)

DUPRÉ l'aîné.

Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. (*Il lui baise aussi la main.*)

HENRIETTE.

Vous êtes bien honnêtes, messieurs. (*à Auguste.*) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD l'aîné.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, mademoiselle.

AUGUSTE.

Nous n'avons pas besoin de toi ici..... A propos; et mon nœud d'épée?

HENRIETTE.

Tu trouveras l'épée et le nœud dans ta chambre. Adieu, messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir. (*Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.*)

RENAUD l'aîné, *la suivant.*

Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie?

HENRIETTE.

Je vais en demander la permission à maman.

SCÈNE X.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

AUGUSTE, *s'asseyant.*

Allons, prenez des siéges et asseyez-vous. (*Ils se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement, qu'il ne reste rien pour les deux aînés.*) Un moment: on va en apporter d'autres; je vous en donnerai.

RENAUD l'aîné.

Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE.

A la bonne heure.

DUPRÉ l'aîné.

Si c'est-là une politesse de gentilh

AUGUSTE.

C'est bien avec de petites gens con qu'il faut se gêner ! Je vous ai déjà nous serviroit autre chose. Vous drez, ou vous n'en prendrez pas ; dez-vous ?

RENAUD l'aîné.

Oui ; cela est assez clair. Nous aussi bien clairement avec qui nous

DUPRÉ l'aîné.

Allez-vous encore recommencer relles ? M. d'Orval, Renaud, fi ! *se lève, tous les autres se lèvent au*

AUGUSTE, *s'avançant vers l'aîné.*

Avec qui êtes-vous donc, mon pe geois ?

RENAUD l'aîné, *d'un ton fe*

Avec un petit noble, bien grossie impudent, qui s'estime plus qu'il

et qui ne sait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

DUPRÉ l'aîné.

Nous pensons tous comme lui.

AUGUSTE.

Moi, grossier, impudent? me dire cela à moi, qui suis gentilhomme?

RENAUD l'aîné.

Oui, je vous le répète, un petit noble grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

AUGUSTE, *le frappant.*

Je vais t'apprendre à qui tu as à faire. (*Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, et tire la porte après lui.*)

SCÈNE XI.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

DUPRÉ l'aîné.

Mon Dieu! Renaud, qu'as-tu fait? il va trouver son père, et lui forger mille menteries; pour qui nous prendra-t-il?

RENAUD l'aîné.

Son père est un homme d'honneur. le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne a sûrement pas engagés à venir, pour faire maltraiter par son fils.

DUPRÉ le cadet.

Il va nous renvoyer à nos parens, e porter des plaintes contre nous.

RENAUD le cadet.

Non; mon frère s'est bien conduit papa approuvera tout ce qu'il a fait, lc nous lui en ferons le récit. Il n'entei qu'on maltraite ses enfans.

RENAUD l'aîné.

Suivez-moi. Il faut aller tous ens chez M. d'Orval.

SCÈNE XII.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent, l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'aîné et Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.*

ATTENDS, je vais t'apprendre, petit insolent..... (*Il dégaîne son épée; et au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, et se rapprochent.*)

RENAUD l'aîné.

Avance donc. Voyons la force de ton épée?

DUPRÉ l'aîné.

N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

RENAUD le cadet.

Ah! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter?

DUPRÉ le cadet.

Il ne fera de mal à personne avec s terribles.

RENAUD l'aîné.

Je pourrois maintenant te punir d sièreté ; mais je rougirois de ma ven

DUPRÉ l'aîné.

Il ne mérite plus notre société l'abandonner à lui-même.

RENAUD le cadet.

Adieu, monsieur le chevalier à l plume.

DUPRÉ le cadet.

Nous ne reviendrons plus, que soyez désarmé ; car vous êtes trop r ble. (*Ils veulent sortir.*)

RENAUD l'aîné, *les arrêta*

Restons ici, ou plutôt allons rendr à son père de notre conduite. Au toutes les apparences seroient contr

DUPRÉ l'aîné.

Tu as raison. Que pourroit-il p nous sortions de sa maison sans pren gé de lui ?

SCÈNE XIII.

M. D'ORVAL, AUGUSTE, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte, et pleure de rage.

M. D'ORVAL, *à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation.*

Qu'est-ce donc que j'entends, monsieur? (*Les sanglots empêchent Auguste de répondre.*)

RENAUD l'aîné.

Pardonnez, monsieur, le désordre dans lequel nous paroissons à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, monsieur votre fils nous a si mal reçus.....

M. D'ORVAL.

Rassurez-vous, mon cher ami; je suis instruit de tout. J'étois dans la chambre voisine; et j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'au-

tant plus coupable, qu'il venoit de me faire les plus belles promesses. Il y a long-temps que je soupçonnois son impudence; mais je voulois voir par moi-même à quel excès il pouvoit la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler de sang. (*Les enfans poussent un éclat de rire.*)

RENAUD l'aîné.

Pardonnez-moi, monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu crûment ses vérités.

M. D'ORVAL.

Je vous en dois plutôt des remercîmens. Vous êtes un brave jeune homme; et vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime et de ma reconnoissance, acceptez cette épée; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

RENAUD l'aîné.

Je suis confus de vos bontés, monsieur; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourroit n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. D'ORVAL.

Non, non, restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble ; et ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, monsieur (*en s'adressant à Auguste*), ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée, que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudroit vieillir sans la porter.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

Le Compliment de nouvelle année..... page 1
Les Étrennes, drame en un acte..... 15
Le vieux Champagne..... 67
La Physionomie..... 81
L'Éducation a la mode, drame en un acte... 99
La Vanité punie, drame en un acte..... 157
La Poule..... 187
Le Désordre et la Malpropreté..... 198
Euphrasie..... 205
L'École des Maratres, drame en un acte. ... 213
Fi ! le vilain Charmant !..... 255
Le Cep de Vigne..... 257
Caroline..... 260
Castor et Pollux..... 262
La Perruque, le Gigot, les Lanternes, le Sac d'avoine et les Échasses..... 267
Maurice..... 286
Couplets de Maurice à madame de Saint-Aulaire... 327
L'Épée, drame en un acte..... 329

FIN DE LA TABLE.